



RAPPORT D'UNE CONVERSATION

SUR LE

DIALECTE NIÇOIS.

RAPPORT

D'UNE CONVERSATION

SUR LE

DIALECTE NIÇOIS

DISSERTATIONS SUR SON ORIGINE ET SES PROGRÈS

APERÇU ORTHOGRAPHIQUE

ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

suivi de

TABLEAUX DE DIFFÉRENTES LANGUES ET D'UN GLOSSAIRE

PAR Jn-Bte TOSELLI

Chevalier de l'Ordre des SS. Maurice et Lazare

AUTEUR

DE LA BIOGRAPHIE NIÇOISE ANCIENNE ET MODERNE.

Quidquid amavimus, quidquid mirati sumus, manet.

Ce que nous avons aimé, admiré, reste dans notre souvenir. TACITE.



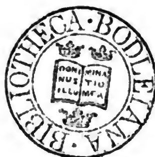


NICE

TYPOGRAPHIE ET LIBRAIRIE CH. CAUVIN, ÉDITEUR

Rue de la Préfecture, 6.

1864.


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

> A tout cœur bien né que la Patrie est chère;
> Oui, je suis Niçois, mon pays avant tout.
>
> (*Refrain d'une chanson patriotique.*)



Par une de ces splendides et ravissantes soirées d'automne je me promenais tranquillement sur les boulevarts du Pont-neuf, rêvant à je ne sais quoi, au milieu d'une foule de personnes qui, comme moi, jouissaient de la fraîcheur et d'un magnifique clair de lune. Après avoir fait deux tours dans cette superbe allée, où les arbres forment une voûte magique de verdure, je me sentis presser les mains que je portais croisées par derrière, et me dire:

— Eh bien! à quoi pensez-vous, ainsi tout seul?

— Oh! c'est vous, cher; il y a bien longtemps que je ne vous ai vu; où diable vous tenez-vous donc?

— J'ai été très-occupé à faire arranger un local que j'ai loué à la Municipalité, pour y placer le cabinet d'histoire naturelle, ce qui m'a donné beaucoup de tracasseries et de peines; maintenant, je suis content d'en avoir fini. Je vous engage à venir visiter ce cabinet; ma collection de champignons ainsi que les fossiles de notre ami Pérez que l'on tenait enfouis, faute de local convenable, s'y trouvent classés.

Tout en nous promenant, nous faisions rouler notre conversation sur divers sujets, sur la chronique du jour, sur les *on dit* politiques et sur cette avalanche de brochures publiées en bien ou en mal sur notre beau pays; lorsque, en passant devant un banc, nous entendîmes une grosse voix s'écrier :

— *Ata moun Dieou, vourrieou bè che lou tron de l'ercuresso moussu lou Mero, che a mes lei basculo per l'octroi; ai deugù pagar sto matin, per uno carretado de chinge-cent tilos de rasin, soissanta-tres fran e douge soou, tandis che din lou tem passà n'aurieou pas pagà la mità; aloro fasieou ieu mesme, a sa barriero, la declarassioun, e lei Nissars si fisavoun; ara foou pesar e ni a plus moïen de lei flouar......*

Ces quelques paroles, très-énergiquement prononcées, me firent faire l'observation qu'il existe une grande différence entre le dialecte niçois et le dialecte provençal. Mon ami, qui n'était pas tout à fait de mon opinion, fit tomber sur ce sujet la conversation, qui devint plus rapide et palpitante d'actualité. Les dissertations furent assez longues, car j'entendis sonner la grande cloche de dix heures à l'horloge de la place St-Dominique. Alors je dis à mon ami, que nous aurions repris cette discussion une autre fois; nous nous dirigeâmes vers le pont St-Charles, ou Pont-neuf, que nous traversâmes, et

quand nous fûmes sur la place Masséna, en face du café de la Victoire, je m'arrêtai et, lui faisant admirer la magnificence et la clarté de la lune, je lui dis: — Comment, à cette époque de l'année, appelle-t-on cet astre en dialecte niçois?

— Mais, il me semble que vous voulez plaisanter!

— Non, mon cher, je ne plaisante pas; je veux venir à l'appui de ce que j'ai avancé, et vous dire qu'à Nice, si vous ne le savez pas, on prononce et l'on dit: *la luna settembrina es la plù clarina;* tandis que les Provençaux vous diront: *la luno settembrino es la plus clarino:* par là vous voyez aussi clair, que les rayons de cette belle lune, que les Provençaux ont leurs finales en *o*, tandis que nous, Niçois, les avons en *a*, et que de plus ils se servent de l'article féminin *la* avec le final masculin *o*, comme *luno*, *clarino*, *settembrino.*

Sur cette question, répondit mon ami, je crois pouvoir trouver dans mes papiers de quoi vous prouver tout le contraire..... Sur ce, il me donna une poignée de main et rebroussa talon. De mon côté, je m'en allai droit à mon jardin: à peine eus-je ouvert la petite porte d'entrée, je trouvai mon vieux *loulou,* qui, en sautillant, venait me souhaiter la bienvenue, voulant peut-être me faire comprendre par un redoublement de caresses, que ce soir-là j'étais en retard. En traversant le parterre, je respirai avec délices la bonne et suave odeur du *gnidia* (simplex) qui se trouvait être tout en fleurs, et en même temps le petit verset nocturne d'un ortolan de la volière me fit apprécier la douce satisfaction de vivre à la campagne.

Je donnai un léger coup de marteau; la porte de la maison fut ouverte et je me trouvai auprès de ma famille.... La famille.... quel mot viens-je de prononcer!.... est-ce qu'il existe encore dans le dictionnaire niçois?....

Oui !... il existera toujours, quoiqu'elle soit bien éparpillée..... Les douces jouissances, les émotions, les tendres souvenirs de la famille, ni le temps, ni l'éloignement, ni aucune volonté humaine ne peuvent les effacer.... C'est par le cœur que l'on est toujours réuni et la douce espérance nous soutient.

Hélas ! ma famille aussi se trouve éparpillée ; comme notre conversation roula en grande partie sur mon fils Ernest, qui se trouve actuellement à Palerme, et mon ami ayant toujours pris le plus grand intérêt à son bonheur, je crois lui faire plaisir en lui communiquant un fragment d'une lettre que j'ai reçue dernièrement, et dans laquelle les mots de famille et de pays natal reviennent à chaque instant, si forte est l'affection qu'il porte à l'une et à l'autre :

« Quanto sei stata buona, cara Mamma, a scrivermi tu stessa due paroline nell' occasione del capo d'anno. — I tuoi augurii, le tue tenerezze mi toccarono il cuore, oh ! sì noi avremo a vedere giorni felici, si faranno un po' aspettare, ma pur verranno. — Noi non abbiamo da vivere tutti i nostri giorni così lontani gli uni dagli altri. — Povero Papà, tu ben dici, quelli non erano i nostri progetti d'una volta, ma i tempi mutano le circostanze, impongono sacrifizi dolorosissimi a' quali convien pur nostro malgrado chinar la fronte. Ed io, vedete, io che cullato fin dalla più tenera infanzia da quei bei castelli in aria, color di rosa, che mi facevate con tanta tenerezza intravedere nell' avvenire, nato e cresciuto nel cerchio ristretto della famiglia, con simili idee, con desiderii modesti, con mire pacifiche, con sentimenti dolci, con un cuore amante della vita domestica, patriarcale, io tosto che la ragione mi fece intravedere il non troppo brillante stato delle nostre risorse finanziarie, che

mi fece apprezzare gli immensi sacrifizi a cui voi, poveri miei amati genitori, andavate incontro per dare un' educazione ai vostri figli, superiore ai nostri mezzi, io non esitai a coglier l' opportuna occasione, che mi si parava innanzi, arrossii d' aver vissuto sino a quel punto, sino a quell' età con sentimenti da ragazzo, lasciando ai miei genitori soli il pensiero dell' indomani, alzai il capo, l' esser mio si rivelò a me stesso, e dissi: Non è giusto, che il mio buon padre, che la mia buona madre chinino la fronte innanzi il tempo, conviene ch' io pure m' addossi una parte del loro carico, o almeno per quanto posso ne alleggerisca il pondo. — Dissi addio a quei bei sogni di vita patriarcale, addio a quell' avvenire color di rosa, addio al mio paese natio, addio a quella vita indipendente, ch' era sempre stata lo scopo della mia educazione. Io mi feci esule volontario dalla mia terra natale, presi il fucile, mi feci soldato, — soldato, vita di annegazione, d' assoluta dipendenza. — Io pure chinai la fronte al sacrifizio, che la pietà filiale m' imponeva, che l' amor patrio mi comandava, e sono sempre più contento della mia determinazione; avesse voluto il cielo che l'avessi presa anche prima. — Un giorno però verrà, lo presentisco, in cui noi saremo uniti e felici, come s' avrà da compiere questo miracolo, nessun lo sa, ma pur la giustizia di Dio ce lo accorderà.

» Farete tanti baci alla sorellina *Gloria,* almeno sulle punte delle sue piccole rosee dita, dietro il cancello del *pensionnat;* della sorella *Marie* non ve ne parlo, avendo ricevuto da Bari una sua lettera, son pochi giorni, dandomi notizie del cognato e della nipotina *Fifine* » . .
. . . .

Après d'aussi douces et consolantes paroles, il ne me reste plus qu'à répéter deux strophes d'une ode que

m'adressait dernièrement de Pignerol mon ami Frédéric Boccaccio :

Oh ! la famiglia è l'unico
Ristoro a un cor, che senta
In questo fatal secolo,
Che or ride, ed or spaventa:
Oh la famiglia ! in essa
De' rei partiti impressa
L'immagine non è.
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Ma intanto la famiglia
Sia fra procelle un porto
Sue caste gioie ed intime
Trasfondano un conforto
Nell' alma, onde perduri
Sin che non sian maturi
Quei sospirati dì.

Depuis cet entretien avec mon ami Barla, il s'était écoulé presqu'un mois et demi, quand je reçus la lettre suivante :

« Nice, le 4 décembre 1863.

» Mon cher ami,

» En furetant dans mes papiers, j'ai trouvé une chanson niçoise que je vous envoie ci-inclus. Vous y verrez que les finales des mots en *a* se trouvent écrites en *o*, comme je vous le disais la dernière fois que j'ai eu le plaisir de causer avec vous.

» Adieu, cher ami, croyez-moi tout à vous de cœur.

« J.-B. Barla. »

Réponse à la lettre de M. le chev Barla :

« Nice, Avril 1864.

» Cher ami,

» Au reçu de votre lettre, j'étais très-occupé pour un partage de famille, que des parents avaient bien voulu me confier; mais, à peine ce travail terminé, je me suis empressé de faire quelques recherches, pour pouvoir vous donner, sur le dialecte niçois, des renseignements

plus circonstanciés par lesquels j'espère pouvoir vous convaincre et vous faire partager mon opinion.

» Quant à la pièce de vers que vous avez eu la complaisance de m'envoyer, je vous dirai franchement que du moment qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, cette poésie, *Canson nissardo per l'arrivado a Nisso* de S. M. le Roi Charles-Félix, publiée en 1826, au milieu d'une cinquantaine d'autres de la même époque, que je pourrais vous reproduire, toutes avec les finales en *a*, ne peut pas, à elle seule, faire texte de langue : d'abord elle est signée par un certain G. F. Bertò, que l'on me dit être d'origine provençale ; le nom même l'indique. Pourtant cette famille est très-ancienne à Nice, car ce fut une de celles qui émigrèrent en 1792. Cette pièce de vers a été imprimée à Coni, où le dialecte niçois n'est presque pas connu. On peut supposer que cet employé, en fréquentant les habitants de Vaudié, pays limitrophe avec cette province, se sera servi du langage intermédiaire entre le provençal et le niçois; d'ailleurs, je le demande à vous-même, si, en parlant le patois à vos amis, vous le prononcez de la manière dont cette chanson est écrite.

» En voici une strophe :

Lo gran Carlo onoro Nisso :
Nissarts, che bello occasion !
Li giuren che eterno e fisso
Es la nuostro devosion.
Lo cuor plen de vero giojo,
En remarsian lo siel,
Criden toui : Vivo Savojo,
E sighen tougiou fedel.

» Pour pouvoir mieux vous en faire apprécier la différence, je vais vous transcrire les fragments suivants,

composés à cette même époque (1826) et pour la même circonstance, par deux de nos poètes niçois les plus distingués :

O Tu de l'Eridan incomparable Mestre,
Vouos che sighen urous : meriteren de l'estre.
Regargia, e trouveras dintre lu nouostre couor,
Lou tieu Nom immortal gravat en letra d'or.
Lou nouostre sanc es tieu dapertout don si trova,
E Raus e l'Aution ten han donat de prova :
E nen veiras tougiou resserrat au tieu tour
Mourir lou couor brulat de fedeltà, d'amour.

Par J.-ROSALINDE RANCHER,
Membre de l'Académie de Pétrarque.

Buon Poble alerta !
Fai veire leu
La mar cuberta
Dei tieu bateu ;
E au sieu passage
Batten lei man
Guida au rivage
Lou buon Souvran.

Pertout doun passa
Si ve tougiou
Su la sieu trassa
Naisse lei flou ;
Lou crit de gioja
Viva lou Rei,
Viva Savoja
Non cessa ancuei.

Par JOSEPH DABRAY,
Membre de plusieurs Sociétés savantes.

» Pour le moment je me limite à ces deux preuves. Après l'aperçu sur l'orthographe vous trouverez, dans le cahier que je vous envoie, quelques explications sur l'origine de notre idiome ; vous en remarquerez plusieurs autres, qui, non seulement vous feront voir la différence qui existe entre les dialectes niçois et provençal, mais elles vous serviront aussi à établir une comparaison entre notre ancien dialecte et le moderne. Ayant poussé mes recherches un peu loin, je commencerai par vous donner une charte du onzième siècle, suivie de quelques

notes sur des mots qui se trouvent dans les statuts de notre ville, publiés en 1274, et je poursuivrai ces preuves jusqu'à nos jours.

» Je n'ai pas voulu pousser cette thèse plus loin, sans consulter préalablement notre maître en cette matière, M. l'abbé Miceu, ex-curé de la paroisse de St-Etienne, auteur de la *Grammatica nissarda,* qui a bien voulu me donner quelques explications très-instructives.

» Ne croyez pas, cher ami, qu'en vous envoyant ce petit travail, je veuille vous faire changer d'idée ; non, mon cher, je respecte trop l'opinion des autres, persuadé que vous en ferez autant à mon égard, et je pense que tout en tenant, vous pour les *o* et moi pour les *a*, vous ne voudrez pas prendre en mauvaise part les explications que je puis vous donner ; seulement, je profite de cette occasion pour mettre au jour, autant que possible, tout ce qui a trait à notre chère patrie, persuadé de votre indulgence, je vous serre bien cordialement la main, en vous priant de me croire toujours votre tout dévoué ami.

« J.-B. TOSELLI. »



EXPLICATIONS ET OBSERVATIONS

SUR L'ORIGINE

DU DIALECTE NIÇOIS.

A quelle date historique devons-nous remonter pour donner quelques explications sur le dialecte niçois ? Depuis un demi-siècle, les études linguistiques nous ont prouvé à l'évidence, que les trois grandes races Ethniques de l'Europe et les Irans asiatiques dérivent tous d'un premier peuple aryen. « L'affinité radicale de toutes les » langues aryennes (nous dit Pictet dans *les origines » Indo-européennes ou les Aryas primitifs ;* Paris 1859, » pag. 5), conduit nécessairement à les considérer » comme issues d'une même langue-mère primitive, » car, aucune hypothèse ne saurait rendre compte des » rapports intimes qui les relient entr'elles. Or, comme » une langue suppose toujours un peuple qui la parle, » il en résulte également que toutes les nations aryen- » nes proviennent d'une souche unique. » A page 43, il dit : « Ce n'est pas là une simple hypothèse... c'est » une conclusion qui s'impose irrésistiblement et qui a

» toute la valeur d'un fait le mieux constaté. » De ces langages il ne resta que les plus anciens, c'est-à-dire le Zend et le Sanscrit. Celui-ci avec le temps fut adopté par les populations brunes de l'Inde supérieure. Il suit de là que les Celtes, les Greco-Latins, les Teuto-Goths, les Letto-Slaves et les Persans ont une origne commune; de cette manière, je crois assez difficile pouvoir déterminer le caractère des nations dans lesquelles se subdivisèrent les peuples Ethniques. Nous ne pouvons rien assurer sur leur langage, car nous n'avons trouvé aucune trace de cet idiome, antérieurement aux Celtes.

Mais, si nous ne voulons pas remonter à cette époque afin d'examiner l'origine de notre patois et prendre pour point de départ les plus anciens écrits de nos annales, nous trouvons que le territoire de Nice, avant la domination des Romains, était habité par les Védiantiens, tribu ligurienne que quelques-uns disent Ibères, d'autres Celtiques et en donnent même l'étymologie; d'autres, qu'ils sont venus de la Mésopotamie et de l'Assyrie; Bory de St-Vincent dit de l'Afrique, et, finalement, Galvani les croit alliés au peuple Osca (1).

La capitale des Védiantiens, était *Cemenelion*, aujourd'hui Cimiez, ville qui fut entièrement détruite par les Lombards et dont les habitants vinrent se fixer à Nice.

Les hardis Grecs-Phocéens, qui fondèrent Marseille, parvenus à un haut degré de puissance, après des luttes

(1) *Delle genti e delle favelle loro in Italia*. Pag. 47. Firenze 1849.
Voici les observations que fait l'archéologue Smith en parlant des Liguriens:

« In regard to the national affinities on the origin of the Ligurian » themselves, we are almost wholly in the dark. We Know only » that they where not either Iberian or Gaul. » (*Dictionary of Greek and Roman geography*. — Vol. 2, pag. 185. London, 1857.)

acharnées contre les Liguriens, résolurent, pour leur opposer une barrière et pouvoir maintenir et conserver leurs communications avec la mer, de bâtir une ville, qui fut nommée Nice (*Nikê*, mot grec qui signifie victoire), en souvenir des avantages qu'ils avaient remportés sur les Liguriens.

Les vainqueurs, pour se mettre à l'abri des incursions de l'ennemi, ne bâtirent d'abord qu'un château, profitant du site avantageux que leur offrait un vaste rocher isolé; ce château devint par la suite une ville très-considérable, qui eut beaucoup à souffrir des invasions des Barbares, mais qui, par sa position favorable, ne fut jamais entièrement détruite.

Nice, par ses fortifications, déjoua les entreprises des Sarrazins, qui, cependant, prirent et rasèrent Olivula et s'établirent à St-Hospice.

Après la chute de l'Empire Romain, Nice fut enveloppée dans les vicissitudes de la Provence jusqu'à la mort de la reine Jeanne. Elle fut soumise aux Goths, aux Bourguignons, aux Visigoths, aux rois et comtes d'Arles, à la maison d'Anjou et aux rois de Naples. En 973, les Sarrazins furent chassés du petit Fraxinet d'où ils ravageaient toute la contrée et Nice retourna sous la domination de ses souverains. Mais l'éloignement de ses princes et les troubles d'alors ne lui permirent pas d'y rester.

Dès l'an 1108 Nice eût ses consuls; en 1115 elle s'allia avec la république de Pise; Raymond-Béranger IV, comte de Provence, en tenta la conquête, mais sans succès.

Malgré son traité avec Gênes et ses efforts, Nice dut céder à un gros corps d'armée d'Alphonse I, roi d'Aragon et comte de Provence, qui y rétablit son autorité. Sa charte du mois de juin 1176 confirme à cette ville les

consulatum, consuetudines et usus cum omnibus justitiis, et en octobre 1188 il renouvela ces concessions.

Cette même année, Nice s'allia de nouveau avec Pise, et ensuite avec d'autres républiques d'Italie. Son corps de lois municipales date de 1205, et en 1215 elle se détacha pour la seconde fois de ses souverains. Nice fit alors un traité d'alliance avec les Génois pour leur défense commune, qui dura jusqu'en 1229, quand Raymond-Bérenger V, la soumettant avec une puissante armée, s'en fit reconnaître le souverain légitime. Cet état de choses dura jusqu'en 1382, époque de la mort de la reine Jeanne. Louis d'Anjou I, son fils adoptif, se trouvant aux prises avec Charles III, envahit la Provence. Nice soutint avec vigueur le parti de Charles III. Après la mort de celui-ci, arrivée en 1386, elle fut également fidèle à Ladislas son fils ; mais affaiblie par une longue résistance, et à la veille de tomber au pouvoir de Louis d'Anjou II, Nice envoya deux députés à Ladislas pour lui exposer son extrême détresse et le besoin pressant d'être promptement secourue. Ce monarque, ayant sur les bras de puissants ennemis, consentit que la ville et le comté se soumissent au prince qu'ils jugeraient à propos de choisir, à condition qu'il rentrerait en possession de tous ses droits sur le comté de Nice, si dans trois ans il venait à rembourser les frais qu'aurait occasionnés sa défense. Les Niçois se donnèrent alors à Amé VII, comte de Savoie, surnommé le *rouge*, ce qui eut lieu le 28 septembre 1388. Trois ans après, Amé VIII reçut leur serment de fidélité.

Ces nouveaux souverains s'attachèrent les habitants de Nice par leur bienfaisance, assurant le bonheur et la paix à l'intérieur par des lois sages et un gouvernement paternel, et défendant le pays des ennemis extérieurs, par leur vaillance et par les fortifications qu'ils ajoutèrent

au Château, dans le xvme et le xvime siècle. La ville et la place furent assiégés à plusieurs reprises. En 1543, les armées turque et française, ayant forcé la ville de capituler, le gouverneur André Odinet de Montfort se retira dans le Château, où, secondé par les milices du pays, il rendit tous les efforts des assiégeants inutiles.

En 1533, Clément VII voulant réconcilier François Ier avec Charles V, ménagea une entrevue à Nice ; la place lui fut refusée.

En 1538, Paul III fit la même demande au duc de Savoie. Les Niçois, craignant que le Château ne soit livré, s'arment, se fortifient et jurent de s'ensevelir sous ses ruines, plutôt que de recevoir des troupes étrangères. A cette époque on vit aux environs de Nice trois armées, parlant trois langues différentes. Les Espagnols et les Français ont fait souvent de vaines tentatives pour s'emparer du comté de Nice.

En 1691, une bombe, faisant sauter le donjon du Château où était le magasin à poudre, la place fut forcée de se rendre au maréchal Catinat. Le duc de Berwik l'assiégea en 1706, le démolit et il n'a plus été relevé. Après de si cruelles alternatives, Nice commençait à respirer, lorsque la guerre d'Italie, en 1744, l'exposa à de nouveaux désastres; mais la paix d'Aix-la-Chapelle lui ayant rendu la tranquillité, la ville jouit des jours heureux, et se trouva dans l'état le plus florissant jusqu'en 1792, époque où elle fut envahie par les Français qui en formèrent le département des Alpes-Maritimes. Elle a été sous la domination de la France jusqu'en 1814 ; à cette époque la Maison de Savoie étant rentrée dans la possession de ses États, et par conséquent aussi du comté de Nice, elle rendit à ce dernier, avec la paix, son antique splendeur et ses prérogatives.

D'après cette rapide revue des principaux changements

survenus dans notre territoire, on peut facilement voir que Nice compte parmi ses agnats les Ligures-Védiantiens; après les Grecs-Phocéens, les Sarrazins; puis survinrent, par la domination romaine, les légions latines, ensuite les Lombards et autres peuples Theutoniques qui l'envahirent; les Provençaux, les Français, et en dernier lieu la population fut encore grandement accrue par des éléments étrangers; nous voulons parler de l'édit du 1er janvier 1613, lorsque Charles-Emmanuel-le-grand, créa le port-franc, qui attira à Nice une grande quantité d'industriels et particulièrement bon nombre de négociants Piémontais qui s'y établirent. De tout cela il résulte clairement que l'idiome niçois n'est qu'un mélange de mots employés par les diverses nations qui se sont renouvelées, comme nous le prouverons plus tard, en en soumettant aux yeux des lecteurs des listes tirées du langage de ces nations, avec la traduction française en regard.

Il est très-important de faire remarquer ici que la langue romane, comme nous dit M. Raynouard dans son ouvrage : *choix de Poésies originales des Troubadours*, était la langue vulgaire de tous les peuples qui obéissaient à Charlemagne dans le midi de l'Europe; on sait que sa domination s'étendait sur toute la France méridionale, sur une partie de l'Espagne et sur l'Italie presque entière.

L'histoire nous fournit plusieurs faits qui permettent d'assurer que, sous le règne de Charlemagne, l'idiome roman avait prévalu, comme idiome vulgaire, sur la langue latine, qui même n'était plus comprise par le plus grand nombre des Français.

En 787, ce prince fut dans la nécessité d'appeler de Rome quelques grammairiens pour rétablir en France

l'enseignement de la langue latine (1). L'an 803, Charlemagne publia un capitulaire dont l'article xv prononce : « Les prêtres doivent prêcher de manière que le simple peuple, *vulgaris populus,* puisse comprendre, *intelligere possit* (2). »

Comme d'après les prescriptions des conciles et des capitulaires, l'instruction religieuse se faisait en langue vulgaire, le peuple devint bientôt entièrement étranger à la langue latine. Ces preuves historiques ne laissent aucun doute sur l'existence ancienne de la langue romane.

Cazeneuve, dans un fragment qu'il a écrit sur cette matière, a dit : « Le langage *romain* fut appelé la langue provençale, non seulement parce qu'il reçut *moins d'altération dans la Provence* que dans les autres cantons de la France, mais encore parce que les Provençaux s'en servaient ordinairement dans leurs compositions, etc. Les troubadours, les chanterres, les conteurs et les jongleurs de la Provence, et enfin tous ceux qui exerçaient ce qu'on y appelait la science gaie, commencèrent, dès le temps de Hugues-Capet, à romaniser tout de bon, débitant leurs romans et leurs fabliaux composés en langage romain ; car alors les Provençaux avaient plus d'usage des lettres et de la poésie que tout le reste des Français..... »

Dès que les Romains, nous dit encore M. Raynouard dans ledit ouvrage, se crurent appelés à la conquête du

(1) « Carolus iterum a Roma artis grammaticæ et computatoriæ magistros secum adduxit in Franciam, et ubique studium litterarum expandere jussit. Ante ipsum enim Dominum regem Carolum, in Gallia nullum studium fuerat liberalium artium. » Vit. Karol. Magn. De Monach. Egolism.

(2) *De officio Prædicatorum* : « Ut juxta, quod bene vulgaris populus intelligere possit, assidue fiat. » Capit. Reg Franc. An 813.

monde, ils sentirent l'avantage et la nécessité d'attacher à la métropole les nations soumises ou vaincues : parmi les moyens que la sagesse du Sénat eut l'art d'employer, l'un des plus prompts et des plus efficaces ce fut d'établir avec ces différentes nations, les rapports sociaux, les liens politiques d'une communauté de langage, et toutes les fois que la victoire permettait au peuple-roi d'imposer le joug de sa domination (1), il imposait aussi celui de son idiome. Les magistrats romains affectèrent de n'admettre que cet idiome dans leurs communications avec les cités de la Grèce et de l'Asie ; plus ils faisaient vanité de connaître et d'estimer les chefs-d'œuvre de la littérature grecque, plus ils exigeaient impérieusement que le descendant de Miltiade ou d'Aristide, empruntant la voix d'un interprête, rendît hommage à la langue des maîtres du monde (2). Une loi expresse enjoignait aux Préteurs de ne promulguer qu'en latin leurs décrets et leurs édits (3).

L'usage de n'admettre que la langue latine comme idiome national, était tellement établi et observé, que, même après la translation du siége de l'Empire, Arcadius et Honorius furent obligés de rendre une loi

(1) At enim opera data est ut imperiosa civitas non solum jugum, verum, etiam linguam suam domitis gentibus, per pacem societatis, imponeret. S. August. de Civit. Dei, lib. 19, cap. 7.

(2) Magistratus vero prisci quantopere suam populique romani majestatem retinentes se gesserint, hinc cognosci potest, quod, inter cætera obtinendæ gravitatis indicia, illud quoque magna cum perseverantia custodiebant, ne Græcis unquam nisi latine responsa darent, quin etiam linguæ volubilitate, qua plurimum valet, excussa, per interpretem loqui cogebant ; non in urbe tantum nostra, sed etiam in Græcia et Asia ; quo scilicet latinæ vocis honos per omnes gentes venerabilior diffunderetur. Val. Max. lib. 2, cap. 2.

(3) Decreta a prætoribus latine interponi debent. L. Decreta D. lib. 42, tit. 1 de Re judicata.

expresse, pour permettre aux magistrats de rédiger leurs jugements en grec ou en latin (1).

Les peuples soumis à l'autorité de Rome n'avaient parlé d'abord la langue latine que par nécessité ; ils l'étudièrent bientôt par intérêt et par ambition.

A cette époque la civilisation de tant de pays divers était sans cesse attaquée et presque détruite par les invasions des nations étrangères ; à travers le choc des opinions, des mœurs, des intérêts et des vœux opposés, l'autorité de la religion assujétissait les chefs et les citoyens à l'usage de la langue latine.

Le mélange de ces peuples qui renonçaient à leur idiome grossier et adoptaient celui des vaincus, dans leurs rapports religieux, civils et domestiques, ne pouvait qu'être funeste à la langue latine. La décadence en fut rapide.

Le dédain pour la littérature latine, qu'augmentait encore la haine du paganisme, porta Grégoire-le-grand à faire brûler tous les exemplaires de Tite-Live qu'il put découvrir. Sous le pontificat de Zacharie, il se trouva tel prêtre qui ne savait pas assez de latin pour exprimer convenablement la formule essentielle au sacrement du Baptême ! Ce pape eût à se prononcer sur la validité de ce sacrement, qui avait été conféré dans les termes suivants :

« *Ego te baptiso in nomine Patri*A, *et Fili*A *et Spiritûs Sancti.* »

Durante, dans son *Histoire de Nice*, nous rapporte d'après Papon, que : la plupart des religieux étaient alors illétrés ; ainsi, à l'occasion d'un arrangement conclu à Nice en 1189 entre l'évêque et l'abbé de St-Pons, au sujet des jurisdictions respectives, sur dix-huit moines

(1) L. Indices c. de Sentent. et Interloc.

profès qui composaient la communauté, il y en eut quinze qui, ne sachant pas signer, firent une croix. De plus, que ce fut longtemps après que l'étude de la grammaire amena celui de *gai saber !*

Les succès militaires, nous dit encore M. Raynouard, et la domination de divers peuples qui avaient envahi une partie de l'Europe, leurs rapports de religion, de politique et de famille, avec les anciens habitants, jusqu'alors soumis à l'Empire Romain, nécessitèrent et favorisèrent la création de l'idiome roman. Cet idiome, né de la corruption de la langue latine, eut des formes caractéristiques et essentielles, absolument différentes: assujéti à de nouvelles combinaisons de poésie et de versification, il fut consacré par les troubadours à exprimer la délicatesse et la vivacité de l'amour, la sévère franchise de leurs opinions morales et politiques, leur enthousiasme pour les exploits honorables et pour les illustres personnages qui les exécutaient, leur juste et courageuse indignation contre les erreurs et les fautes de leurs contemporains, et alors commença une nouvelle littérature.

Puis il nous dit dans son lexique roman, qu'il est reconnu aujourd'hui que la langue romane rustique se forma de la corruption de la langue latine, que l'ignorance de ceux qui parlaient encore cette langue, à l'époque de l'invasion des hordes du nord, et leur mélange avec ces hordes, modifièrent d'une manière spéciale, par suite de laquelle le nouvel idiome acquit un caractère distinct d'individualité. On convient également que, selon les mots endémiques, restes des langues nationales parlées dans le pays, avant ou même pendant la domination romaine, les mots que les hommes de l'irruption mêlèrent au langage qu'ils trouvèrent furent usités dans les contrées où ils s'établirent. Enfin, on admet avec assez

de vraisemblance, que l'origine de ce type primitif des langues de l'Europe latine remonte au commencement de la monarchie française, puisqu'il reste des traces de son existence au VIe et au VIIe siècle, et que, dès le VIIIe, les litanies Carolines en fournissent divers éléments matériellement incontestables.

A l'époque où l'irruption des hordes du nord eut conquis, ou pour mieux dire dévasté les provinces méridionales de l'Empire Romain, les hommes de l'invasion d'abord campés sur les débris de cet empire, et les anciens habitants, qui avaient échappé aux périls et aux malheurs de la destruction, éprouvèrent également le besoin d'exprimer les uns aux autres les idées, les sentiments qui, à chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, exigeaient une rapide et intime communication ; mais les anciennes populations n'entendaient presque plus la langue latine, et les étrangers l'entendaient moins encore.

Cette crise morale et politique, ces nécessités réciproques, favorisèrent la création d'une nouvelle langue dérivée du latin, ce fut la langue romane rustique.

Dans son origine, le dialecte niçois, était, à peu de différence près, le même que le provençal, comme l'on peut facilement s'en convaincre dans nos montagnes, où l'on trouve encore quelque ressemblance avec le langage des troubadours, en le comparant avec ce qui nous reste de leurs poésies.

Nice a perdu les anciennes désinences en *os*, *us* et *as*, et les finales des infinitifs en *ar*, *er* et *ir* que le provençal primitif tenait de la langue romane et celle-ci de la latine, comme nous l'avons prouvé ci-dessus. La prononciation et l'orthographe se sont beaucoup rapprochées de l'italien, par rapport à la fréquentation avec le Piémont, la Ligurie et la Toscane, où depuis trois ou

quatre siècles, les études, la prédication et les actes publics se faisaient en cette langue. Ce que les Niçois ont conservé de plus particulier, ce sont des mots et des phrases même qui rappellent ouvertement le grec et le latin, comme on le verra dans les tableaux ci-après.

Bouche pense que tous les mots provençaux ou niçois qui ne viennent ni du latin, ni du grec, ni de l'espagnol, ni de l'italien, doivent être considérés comme celtiques. La Briga et Saorge faisaient partie des toparchies liguriennes et, de même que quelques autres villes des environs, parlaient le celtique. Elles en ont encore conservé des débris, nous dit le savant abbé Gastaldi, curé et vicaire-forain de Saorge, dans son *appréciation de la Grammaire hébraïque;* surtout les articles indéterminés, savoir : *dr, dra, dr, de le, de la*, *de le;* pour le datif, *ar, ara, ar, à le, à la, à le.* Le mot *mor* est gouverné par l'article *ar* qui signifie *à la*, et *ar mor* signifie *à la mer*, en latin *ad mare.*

Les anciennes villes de Briga et Saorge, d'origine ligurienne, dit-il encore, sont fières d'être placées dans l'inscription du monument élevé, à la Turbie, à César-Auguste, par le Sénat et le peuple romain après la conquête des Alpes-Maritimes, environ cinq ans après la bataille de Nicopole, dans l'Epire, et trente-cinq ans avant l'ère chrétienne. Dans une note à part, il dit que l'étymologie du nom *Briga*, qui signifie *pont,* dérive du celtique, comme le constatent les notes sur les commentaires de Jules-César. Briga et Saorge avaient les mêmes divinités : *Belenus* et *Belena*, provenant de l'Asie, berceau de la religion ; vérité constatée par leur étymologie, car *Baal* est un mot chaldaïque qui signifie Seigneur, l'*Adonaï* des hébreux.

Une foule de mots niçois ont aussi les racines purement grecques. Dans les environs de la ville et dans les

montagnes voisines, il y a plusieurs endroits qui portent encore des noms grecs, tels que *Olimpia, Pelion, Ossa*, etc., etc.

La domination grecque est non seulement attestée par les noms grecs de plusieurs localités des environs de Nice et de la montagne, mais encore par un grand nombre de médailles anciennes trouvées dans ces lieux. Ces médailles portent, d'un côté, l'empreinte de Diane et du taureau ou du lion, et de l'autre, le mot ΜΑΣΣΑ, parole initiale de ΜΑΣΣΑΛΙΑ, Massalie (Marseille).

Pour parler d'une langue et pouvoir en juger, il faudrait avoir des ouvrages entiers, tant en prose qu'en vers, autrement je pense que tout ce qu'on peut en dire n'est fondé que sur des analogies et des étymologies forcées. Nous supposons que ces mots sont les mêmes qu'employaient les Celtes et les Sarrazins et que nous en connaissons le vrai sens. Voici justement sur l'idiome des Sarrazins, ce que nous dit notre concitoyen Papon, dans son *Histoire générale de Provence*, en parlant des villages de *Mans* et d'*Escragnoles:*

« Ces villages offrent une singularité remarquable. Les habitants parlent une langue qu'on n'entend point dans le reste de la Provence. On croit communément que c'est l'idiome des Sarrazins, on se trompe; c'est l'ancien patois de Gênes, qui s'est conservé dans ces villages, depuis que des peuplades de génois vinrent s'y établir, il y a plusieurs siècles. J'ai voulu me procurer une chanson pour constater le fait; car les vaudevilles sont, en matière de langage, ce que les inscriptions sont en fait d'antiquités. Voici quelques vers qui décident la question :

Grigueur guignon; a lagna,
Ou dije, che l'avea de lou ben a la campagna;
I m'an pilla ou ca mea;

In ou m'an l'aschaou pa un choun.
Mi soun entra misero,
Sa posso, me racatero
La ca, lou ben, et la terro, etc. (1).

(1) Grigueur guignon ; je suis triste. J'avais du bien à la campagne, on m'a pillé ma maison ; on n'y a pas laissé un clou. Je suis dans la misère. Si je puis, je rachetterai le bien, la maison et la terre.

» Ce patois se conserve depuis environ cinq cents ans, quoique ceux qui le parlent soient environnés de gens qui ne parlent que provençal, preuve sensible de ce que je dis ailleurs, que rien ne se perpétue plus facilement que la langue maternelle. »

Pour ceux qui connaissent le dialecte génois, nous croyons qu'ils doivent être de l'avis de Papon, surtout étant prouvé que ces villages étaient habités par une colonie génoise, comme, dans la sous-préfecture de Grasse, les deux villages de Biot et de Valauris, dont les habitants gardent encore les mœurs et le langage des Gênois. Tous ces différents idiomes laissent des doutes et des difficultés sur leur origine, car souvent il arrive que le même mot se trouve écrit tantôt avec une finale, tantôt avec une autre, et par là il nous rend sa dérivation incertaine.

Si nous établissons une comparaison des anciens écrits avec le patois moderne, dans celui-ci nous ne voyons plus figurer en tête des mots, les articles : *se*, *sa, sou, sos,* que l'on use encore dans nos montagnes et dans la Provence : *sa l'aigo* (l'eau) *sa mastra* (le pétrin), *sou fassun* (la farce), *sos feos* (les brebis). Ces mêmes écrits nous prouvent que, depuis quelques siècles, notre patois s'est sensiblement transformé et qu'il est plus doux qu'autrefois.

La *Crusca* provençale, publiée à Rome par D. Antoine Bastero, en 1724, contient le dictionnaire de tous les

mots que l'italien a pris du provençal, tels que : *abissare, arrancare, beveraggio, ciabatta, dissennato, gajo, folletto, leccare, mestiere, parola, ravioli, testiera, villania,* etc., qui sont encore en usage dans le comté de Nice, quoique en Italie ils soient presque tous tombés en désuétude.

Dans les manuscrits conservés aux archives de la ville, Scaliero nous dit :

« Il linguaggio, che comunemente si usa in Nizza è un mescuglio del latino, italiano, aragonese, provenzale ; ma nelle scritture pubbliche, nelle lettere familiari, nelle scuole, e ne' pulpiti, altri idiomi non s'intendono che il latino e l'italiano. Che la lingua nizzarda sia come la provenzale, e la provenzale e la linguadociana, come la catalana e l'aragonese, ce ne fa testimonianza Onorato Bouche a chiunque pratichi questi paesi. Proviamolo maggiormente portando le parole stesse.

» Per cagione d'esempio :

» Sono parole aragonesi ugualmente che provenzali, e queste suonano in italiano :

Aiga	Acqua	*Message*	Messaggiere
Aragonès	Aragonese	*Monge*	Monaco
Aquellas	Quelle	*Mosseu*	Messere
Aquî	Quivi	*Nos*	Noi
Armada	Armata	*Nuostre*	Nostro
Arribà	Arrivato	*Nôu*	Novo
Avia	Avea	*Obra*	Opera
Aura	Adesso	*Paire*	Padre
Autra	Altra	*Paises*	Paesi
Briga de pan	Micola di pane	*Proenza*	Provenza
Catorze	Quattordici	*Quantas*	Quante
Chinze	Quindici	*Razón*	Ragione
Dos	Due	*Riquezza*	Ricchezza
Doze	Dodici	*Sabèr*	Sapere
Espinas	Spine	*Sobre*	Sopra

Es	È	*Tenia*	Tenea
Espezias	Spezieria	*Trabajar*	Travagliare
Faç	Fatto	*Trabai*	Travaglio
Fraire	Fratello	*Tres*	Tre
Frescura	Fresco	*Treize*	Tredici
Jaume	Giacomo	*Vinaigre*	Aceto
Lengua	Lingua	*Varias*	Varie
Letra	Lettera	*Vostre*	Vostro
Libre	Libro	*Usages*	Usanza

» E mille altre.

» L'istesso linguaggio, che tengono i nizzardi, l'hanno quasi tutti i luoghi circonvicini, ma non in tutte le parole con la medesima desinenza. In questo linguaggio nizzardo e provenzale sono tante parole latine, che rendono questi popoli facili a parlare coll' accento e suono d'ogni sorta di lingua. Questo idioma era un tempo in tanta stima, che comunemente era preferito agli altri d'Europa, e gli esteri si dilettavano d'impararlo, mentre erano in auge li poeti provenzali detti *trobadors*, e *trombadors*, i quali per testimonianza degli storici sono stati li primi a trovare le rime nella poesia. »

Durante nous observe qu'il n'aurait fallu qu'un peu plus d'importance politique pour en faire une langue dominante à l'égal de l'italien et du français.

Voici ce qu'écrivait Fodéré, sur notre langage :

« A Nice, on parle un patois grossier, propre au pays, et qui n'est ni provençal, ni piémontais ; on le parle dans les maisons, sur les promenades, tant chez le pauvre que chez le riche ; c'est l'idiome usité par les prédicateurs, lorsqu'ils ne prêchent pas en italien, ancienne langue du barreau, mais peu connue du vulgaire.

» Dans les vallées de Paglion, Bevera, Roya, Vésubie

et Tinea on parle un patois mêlé de beaucoup de piémontais. Dans la vallée de la Nervia, le langage est mélangé des idiomes piémontais et ligurien. Dans toutes les communes de ces vallées, soit en plaine, soit en montagne, le peuple ne comprend pas un mot de français, et ceux qui les administrent n'en savent guère de plus, de sorte que les lois, arrêtés, ordonnances, proclamations, etc., etc., leur parvenant en cette langue, ils sont peu en état d'en apprécier la valeur.

» Au contraire, dans les vallées du Var, d'Entraunes, de Guillaumes, entre le Var et l'Estéron et même St-Etienne on cultive plus le français que toute autre langue, ce qui fait que les actes civils écrits de cette manière sont mieux compris et font plus d'effet. »

Prima ed avanti ogni cosa, comme disaient nos hommes de loi avant l'annexion, nous nous croyons obligés, avant de terminer nos observations, de faire une déclaration toute en faveur de notre antagoniste ; c'est que nous avons trouvé un catéchisme pour le diocèse de Nice, publié en 1782, par ordre de Monseigneur Charles-Eugène Valperga de Maglione, dans lequel il dit : ..... « Si è fatto stampare nel volgar idioma perchè appunto così prescrive il Concilio Tridentino (parlando del catechismo da stamparsi) (1). Ed eziandio perchè qui s' insegna in questo idioma per antichissima consuetudine. E si è stampato secondo la lingua usata e pura della città, schivando i due estremi spiacevoli d' ogni favella, che sono l' affettazione e la rozzezza, in modo però che è intelligibile ed in uso in tutta la nostra diocesi, mutando talvolta o aggiugnendo una lettera o sillaba,

(1) Quam (catechesim) Episcopi in vulgarem linguam fideliter verti, atque a Parochis omnibus populo exponi curabunt (Concil. Trid. sess. 24, de Res., cap. 7).

o al più una parola. Si è altresì stampato a rimpetto in lingua italiana per chi amasse meglio di così leggerlo, ed ancora perchè più agevolmente si possa intendere da chi non è assuefatto a leggere nell' idioma nostro volgare. »

Voici quelques lignes extraites de ce même catéchisme :

De lei part de la dottrino Cristiano.

D. *Fes un' at de Fet.*

R. *Suivan la divino paraulo : Jeu crei, che en lo Sacramèn de l' Eucaristio li es lo cors, lo sanc, l' anima e la divinità de Gesù Crist, vero Dieu, e vero home vieu; lo cal naissèt de Mario Vierge, e morèt su la cros per no sauvà; e aùro es adorà dai beàt en sciel, e serà lo mieu giuge apprès la muort. Ah! sì, lo crei, e v' adori o mieu Gesù, e vo preghi d' accreise en jeu la Fet.*

Autre exemple :

D. *Dies lo Salut Angelico.*

R. *Vo saludi Mario, pleno de grassio, lò Signor es embé vo : vo sias benedido tra lei fremoi, e benedit es lo fruch dou vuostre ventre Gesù. Santo Mario, Maire de Dieu, pregàs per nautre peccator aùro, e en l' oro de la nuostro muort. Ensin sio.*

Ce catéchisme, comme l'on voit, avec toutes les finales en *o*, fut réimprimé avec les mêmes désinences, en 1823, par ordre de Monseigneur J.-B. Colonna d'Istria, évêque de Nice; mais l'année suivante, d'après les instances du chanoine Boullié, directeur du séminaire, et du chanoine Doneudi, curé de la cathédrale, personnages de grand mérite, connaissant les exigences des temps, on fut obligé de le faire réimprimer de

nouveau avec les finales en *a*, y changer des paroles et varier des phrases. Étant le seul ouvrage en dialecte niçois avec les finales en *o*, qui nous soit tombé sous la main, nous avons cru devoir avant tout signaler cette particularité et en même temps faire connaître à notre ami tout ce que nous avons trouvé dans nos recherches; cependant il faut observer que, lorsqu'on édite de ces sortes de livres, on doit se mettre à la portée des habitants de tout le diocèse et que l'on est obligé de se soumettre à de certaines exigences, comme il est très-bien expliqué ci-dessus: *schivando i due estremi spiacevoli d'ogni favella,* etc., etc., *in uso in tutta la nostra diocesi,* etc., etc. Nous sommes portés à croire que, pour ne pas trop changer le patois de la montagne qui forme la plus grande partie du diocèse, on aurait ôté les *s* finales dont on se sert encore dans plusieurs villages, comme on le verra par l'exemple ci-dessous; ce qui aurait rendu les finales en *o* qui furent changées en *a* dans la deuxième édition publiée par ordre de Monseigneur Colonna d'Istria.

Divers habitants de St-Martin-Lantosque et de plusieurs autres villages de nos montagnes s'expriment encore de nos jours de la manière suivante, en faisant très-bien résonner l'*os* final: *ou Gian, lei tantiflos son cueços, se son cueços calalos, pelalos; mete-lei a sa concheto, embe lou laç de sa vacheto, fa-lei buono, sas.*

Par ces désinences on reconnaît aussi le rapprochement qu'il y a entre le provençal primitif et l'espagnol.

La mémoire étant une des principales facultés du peuple niçois, elle le met à même d'apprendre toutes les langues avec une facilité prodigieuse, et l'affluence, pendant l'hiver, des touristes de toutes les nations, fait que plusieurs d'entr'eux savent parler l'italien, le français et l'anglais; quelques-uns même l'allemand, le russe et l'espagnol, sans compter les idiomes piémontais et

génois, que la proximité et les relations commerciales avec ces populations facilitent à comprendre et à parler. Voilà pourquoi bien souvent ils entremêlent des paroles italiennes en parlant le français et vice-versa, et se servent alternativement du patois et du français pour exprimer la même idée. Ces altérations viennent de ce que l'on se trouve fréquemment dans la nécessité de parler deux ou trois langues en même temps, comme il devait aussi en arriver à nos agnats qui confondaient le latin, le grec et le celtique. Nous voyons qu'ils s'exprimaient suivant le génie de l'une de ces langues en employant les mots de l'autre; c'est par ce même motif, nous croyons, que se formèrent ces altérations, c'est-à-dire que l'on donne souvent à une suite de mots français une construction italienne.

Cependant nous pouvons dire qu'il existe dans le département des Alpes-Maritimes une supériorité sur beaucoup d'autres départements de l'Empire (généralement parlant), car lors de l'annexion du comté de Nice à la France, l'autorité supérieure fut obligée de reconnaître qu'une grande partie de ses agents, envoyés dans cette ville, furent obligés de se faire expliquer et traduire les actes et correspondances écrits en langue italienne, ce que n'ont pas fait les Niçois pour la langue française, quoique ayant fait leurs études en italien.

On a publié que les Niçois se servent de locutions bizarres en parlant le français, que l'on dit *escalier* pour indiquer le degré d'un escalier, le mot italien est *scalino ;* que l'on appelle *soffiete* un grenier, une mansarde, en italien le mot est *soffitta.* — Sans vouloir pénétrer le but de ces publications, nous ferons observer à ces censeurs que dans le dictionnaire italien-français de notre concitoyen Alberti, à proximité du mot *soffitta* on trouve celui de *sofisticheria* que l'on écrit

en français sophistiquerie, mot qui ne peut être mieux appliqué dans cette circonstance, car on pourrait voir facilement, si on n'était pas aussi exigeant, que ces petites déviations de langue ne sont produites que par la grande variété de langages qui se parlent en hiver à Nice, et par la nécessité des relations commerciales et industrielles entre les Niçois et les riches étrangers qui viennent de toutes les parties du monde pour jouir de son doux climat.

On a écrit aussi, parmi tant d'autres choses, que l'on dit à Nice: *aller dehors*, et que « cela veut dire s'absenter, aller en voyage.» Cette locution est permise à Paris et non à Nice, d'après ce que nous dit ce même écrivain dans les paroles qui suivent :

« Cela me rappelle la locution parisienne *aller à la campagne*. Pour le Parisien il n'y a qu'une ville, c'est Paris; quand vous en sortez, fût-ce pour aller à Lyon ou à Marseille, à Nantes ou à Bordeaux, c'est *aller à la campagne*. C'est drôle, mais c'est comme cela! »

On nous reproche encore que nous disons à Nice: *entrer dedans*, pour *entrer dans la maison, ou dans une chambre;* en réponse nous leur transcrirons quelques lignes d'un dialogue que nous avons trouvé sur la solution d'un problème philologique. On dit à Nice *entrer dedans* comme on dit à Paris *allumer une lumière :*

A. Cette expression vous paraît bien drôle, bien ridicule?

B. A moi et à tout le monde: cela fait pouffer. Il y a pourtant des gens qui parlent comme cela! C'est la nature prise sur le fait.

A. Soit; mais voudriez-vous m'expliquer ce que vous trouvez de ridicule dans cette façon de s'exprimer?

B. Comment? vous vous moquez de moi?

A. Non, non, dites, je vous prie.

B. Allons donc! vous allez me faire croire que vous ne voyez pas ce que cette locution a de choquant et d'absurde? Eh bien! c'est le pléonasme, puisqu'il faut user du mot pédantesque.

A. En quoi pléonasme?

B. En ce que s'il y a lumière, cette lumière est nécessairement allumée: il n'y a pas besoin de l'allumer.

A. En sorte que, suivant votre raisonnement, la locution n'a pu servir qu'une fois depuis l'origine du monde : c'est au moment précis où le Créateur a dit: *fiat lux* (que la lumière s'allume); depuis, ç'à toujours été un pléonasme ?

B. Mais oui.

A. Comment donc faut-il dire, selon vous, pour rester dans les termes généraux?

B. Il faut dire.....ma foi, je ne sais pas; mais je sais bien toujours comment il ne faut pas dire.

A. Ne dites-vous pas sans scrupule *allumer le feu?*

B. Certainement.

A. Cependant, d'après votre manière d'argumenter, *allumer du feu* est aussi inepte qu'*allumer une lumière*.

B. Cela se peut, mais l'usage autorise l'un et défend l'autre.

A. C'est ce que je nie ; dans tous les cas, j'en appellerais au bon sens d'un usage qui lui serait contraire. Permettriez-vous *allumer des clartés?* — « Quelle main alluma ces clartés errantes dans les profondeurs du firmament ? »

B. Très-bien! mais il y a une grande différence entre les deux locutions.

A. Laquelle?

B. Il y a celle-ci que l'une me choque et l'autre non.

A. Nous tournons dans un cercle vicieux. Eh bien! laisserez-vous dire *éteindre une lumière?*

B. Il faut bien que je le laisse dire :

Éteignons les lumières,
Et rallumons le feu.

» C'est connu, et cela ne blesse en rien la logique, parce que.....

A. Vous l'accordez, suffit. On peut éteindre une lumière, c'est entendu. Mais si vous permettez de l'éteindre, il faut que vous permettiez aussi de la rallumer ; seulement vous ne consentez pas qu'on ait pu l'allumer une première fois.

— Voyons, que répondez-vous à cela ?

B. Que voulez-vous que je vous dise ? Tout le monde est pourtant de mon avis.

A. Eh bien ! tout le monde a tort de croire sur parole quelques charlatans puristes qui, par les subtilités d'une fausse analogie et les oracles rendus du haut de leur ignorance, ne tendent insolemment à rien moins qu'à remplir de solécismes les œuvres de tous nos grands écrivains. A les entendre, Molière, La Fontaine, Montesquieu, Pascal, Voltaire ne savaient pas le français ; eux seuls le savent, mais à la vérité ils sont incapables d'en écrire dix lignes proprement. Ce sont ces gens-là qui ont inventé un beau matin qu'*allumer une lumière* était un pléonasme absurde ; ils ne savent pas seulement ce que c'est qu'une *lumière*, dans l'acceptation primitive du mot.

B. Vous me ferez plaisir de me l'apprendre.

A. Une lumière est..............

» En voilà, j'espère, assez pour vous convaincre qu'*allumer une lumière* est une expression très-française et très-logique. Vous ne savez pas comment on la remplacerait ? ni moi non plus. Ah ! défendons de toutes nos forces la pauvre langue française contre ces docteurs lilliputiens qui, armés de leur petite règle et de leur

petit compas, veulent incessamment la mesurer, la redresser et la rétrécir. Avant eux, j'en croirai les cuisinières et les portefaix. »

Mais nous devons être tranquilles sur ce point, car nous avons un savant qui va faire paraître très-prochainement une *grammaire française à l'usage des étrangers et des Français qui sont étrangers à leur langue.*

La critique sur les locutions serait peu de chose, mais ces censeurs prétendraient que les Niçois ne parlassent plus leur patois. Il nous semble que, dès qu'ils disent eux-mêmes que dans le Roussillon, dans l'Alsace et dans la Provence, le peuple conserve l'usage du patois traditionnel, il nous semble, dis-je, que l'on ne devrait pas faire un crime aux Niçois de conserver le leur, libre à eux de parler l'alsacien, l'allemand et le turc même, si bon leur semble. Ceci me rappelle un apologue de Phèdre, que Louis Méry rapporte ainsi, dans son *histoire de Provence :*

« Un jour, une chienne pria un berger de lui prêter quelque coin de sa cabane pour y faire ses petits. Le berger y consentit. Alors la chienne demanda qu'il lui fut permis de les y nourrir, et elle l'obtint. Les petits grandirent et, forte de leurs secours, la mère se déclara seule maîtresse du logis (1). »

La France, dans ce moment, compte 89 départements; en nous en rapportant à l'ouvrage intitulé: *mémoires sur les langues, dialectes et patois*, par Coqueret de Montbret (Paris 1831), il existait en France 85 dialectes, et en y joignant les deux nouveaux de Nice et de la Savoie, il en manquerait encore deux pour que chaque département eut le sien.

Si nous voulions sophistiquer sur le nombre porté

(1) Non aliter Massilienses, qui nunc inquilini videantur, quandoque regionum dominos futuros. — Just. l. XLIII, c. 4.

par Coqueret de Montbret, nous dirions que l'on pourrait le subdiviser à l'infini, car nous n'avons pas, dans tout le midi, deux villes qui parlent exactement le même patois, qui le prononcent de même ; mais prenons pour exemple un grand centre. Il y a 54 barrières qui donnent entrée dans Paris : 28 routes aboutissent aux principales ; je ne dirai pas qu'à toutes ces barrières on parle un jargon différent, mais on pourrait presque assurer que l'on trouve des nuances à chacune des 28 principales, comme nous le voyons nous-mêmes à Nice, si on entend parler un habitant de la place Napoléon et ensuite une revendeuse de poissons de la *porte-Marine* ou de la *cité du Parc*, ainsi qu'on l'a baptisée, on est obligé de dire que ce n'est pas le même dialecte, et il sera toujours de toute impossibilité de leur faire changer la prononciation, leur manière de parler, et de leur faire prendre un langage nouveau, comme il en sera de même pour les habitants des barrières de Paris et pour ceux de tout autre endroit de l'Empire.

Un de ces jours, étant assis sur un banc de la promenade des Anglais, une jeune paysanne vint m'offrir des bouquets de violettes ; en ce même moment voyant venir deux jeunes lionceaux, tout frisés et pimpants, elle alla leur dire : — de jolis bouquets, *nen* voulez-vous ?

Un d'eux lui répéta : — *nen voulez-vous*.... Si tu étais *chez nous*, on t'apprendrait à parler comme il faut le français ; il faut dire : — *en voulez-vous* et non *nen voulez-vous*, comprends-tu, petite ?... (En dialecte niçois on dit : *nen voulès de bei bouquet ?*) Au même instant il arrive un troisième *muguet* en disant : — que faisiez-vous donc là avec cette petite ? Le numéro un lui répond : — j'achetions des violettes. A ces mots, le numéro deux qui n'avait pas encore parlé, dit : — sais-tu, Jules, que tu as eu l'air de gourmander cette petite et que tu viens

de dire toi-même, *j'achetions,* comme il t'arrive souvent de dire, je promenions, j'allions, je dansions, etc. Comme, tout en parlant, ils continuèrent leur promenade, je ne pus entendre la suite de leur conversation, mais je me fis cette demande : qui des deux avait le plus besoin d'une leçon, de la petite paysanne niçoise, ou du jeune étourneau français.

On a bien raison de dire que l'on ne voit que les défauts d'autrui ; je laissai dire ces jeunes étourdis et je revins en ville en récitant les vers suivants de Destouches :

La critique est aisée et l'art est difficile,
C'est là ce qui produit ce peuple de censeurs,
Et ce qui rétrécit le talent des auteurs...

Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici quelques *remarques piquantes*, sur le français que parlent les Provençaux, extraites du voyage de M. Millin en Provence : « Les locutions provençales, dit-il, se mêlent souvent au langage français ; j'ai rassemblé plusieurs de ces tournures ou de ces expressions particulières aux Provençaux, principalement dans la courte navigation que j'ai faite de Beaucaire à Arles.

» La barque qui nous conduisait était remplie de passagers qui venaient comme nous de Beaucaire ou des diverses parties de la Provence, pour se rendre par Arles dans les différentes villes qui bordent l'étang de Berre ou dans la Camargue. Bientôt la conversation s'établit :

— Combien y a-t-il, dit l'un d'eux à un petit homme sec qui était dans un coin, que vous manquez de Marseille ?

— Trois semaines ; j'ai été *en* Avignon, *du depuis* à Beaucaire, et je *vas* à Arles.

— Comme vous voilà fait !

— On *m'a* marché dessus, et mon habit est tout *péri*.

— Vous étiez indisposé lorsque je vous vis à Marseille ?

— J'ai eu, en effet, *la rhume*, et j'ai *mouché* pendant plus de trois semaines ; outre cela, j'avais la joue *enfle*.

— Et madame votre *espouse ?*

— Elle est encore malade tous les deux jours ; elle *espère* la fièvre ; mais j'ai fait une *consulte* de médecins, et ils assurent que si je lui donne encore le quinquina et trois *purges*, je *risque* qu'elle guérisse bientôt.

» Vous avez là une jolie petite fille, dis-je à une grosse femme qui était près du patron ; elle vous ressemble beaucoup.

— Oui, Monsieur, chacun dit qu'elle *me donne de l'air*.

— En avez-vous d'autres ?

— Hélas ! oui, j'ai encore deux *filles* et un *enfant*.

— Est-il avancé ?

— Vous demandez, sans doute, s'il a *d'esprit?*

— Oui.

— Quoiqu'il n'ait que douze ans *d'âge*, il sait déjà bien *la chiffre :* mais c'est un démon ; *au plus* on lui défend une chose, *au plus* il la fait : cependant je l'aime et je lui rapporte de *beaux* images.

— Cette jeune personne vêtue en noir n'est probablement pas une de vos filles ?

— Non, je suis sa *marâtre ;* elle porte le deuil d'un de ses oncles qui lui a laissé un bon *légat ;* et c'est bien heureux qu'elle soit riche ; car de l'humeur *qu'elle est*, elle ne se fera pas aimer..... Aussitôt la bonne femme s'adressa à elle : *Rousoun*, veux-tu manger de ce gâteau ?

— Au contraire.

— Et pourquoi ?

— Ce n'est pas *tentatif*.

— Et toi, *Gouthoun?* (celle-ci ne se fit pas prier deux fois).

— Pouvez-vous me dire, ajoutais-je, quel est ce monsieur qui a une jambe de bois ?

— C'est un ancien marin *très-famé ;* mais quoiqu'il manque d'une jambe, il n'en va pas moins bien ; on n'aura pas plus tôt *mis l'attache* que vous lui verrez monter *les degrés du port de quatre en quatre.*

» Alors celui-ci s'approcha de moi ; il me demanda si j'avais *souvente fois* été à Arles.

— Jamais, monsieur, et vous ?

— Je ne *fais qu'y passer*, mais j'y ai *resté* autrefois ; c'est une jolie ville. Il me paraît que vous êtes amateur ; vous y verrez beaucoup de belles *estatues.*

— Je serai charmé de pouvoir y faire votre connaissance.

— Je suis désespéré de ne pouvoir la cultiver ; mais demain je *vas de delà* dans la Camargue.

— C'est un beau pays, et je compte le visiter en quittant Arles.

— Vous venez comme moi *de delà* de Beaucaire : la foire était si *pleine*, que tout le monde n'y pouvait *contenir ;* il y en avait jusque sur le *couvert* des maisons. La pluie a été si froide, qu'on aurait cru qu'il allait *glacer ;* mais dans ce temps nous aurons plutôt *de pluie* que *de neige,* et cela n'est pas fini.

— Peut-être.

— Oui, il chauffe à présent ; que voulez-vous *jouer* qu'il *tombera encore de l'eau ?* Pour moi j'étais si trempé qu'il *m'a fallu* me changer de linge ; et quoique je sois bien *bourré*, je sens que j'ai besoin de transpirer : aussi je me ferai mettre cette nuit une bonne *couverte.*

— Nous arrivons, ainsi vous serez bientôt chez vous.

— J'y *courirai bien fort.* Ciel !

— Qu'avez-vous ?

— J'ai *tombé* ma canne. Le courant l'emporte.

— C'est un petit malheur.

— Adieu, monsieur, si je vous retrouve *de delà*, j'en serai charmé : on m'attend, et je suis sûr que la *soupe est à table*.

» Ces provençalismes sont extrêmement fréquents, même parmi les gens qui ont reçu quelque éducation et qui ont fait des études. On peut également leur donner le nom de gasconismes ; car la plupart se retrouvent encore dans le langage habituel d'une partie des habitants du midi. Ces locutions ne sont pas une suite de l'ignorance des règles de la langue française, elles viennent de l'habitude de parler la langue du pays.

» On peut se faire une idée de la langue écrite des Provençaux par les morceaux que j'ai cités. »

Auxquels nous n'ajouterons rien, seulement nous répéterons un proverbe italien dont on se sert souvent à Nice :

A buon intenditor poche parole.

Aimer et louer ce qui nous touche, est un principe invariable ; et nous voyons même très-souvent un bel homme aimer et trouver beau l'enfant de la maison, qui, loin de lui ressembler, a une figure de bête fauve ; cependant, à cause de la prétendue ressemblance, il en est fier, le soigne, le protége, et la nacelle marche ; le mauvais citoyen, qui veut tenir le pied dans deux étriers, comme dit un proverbe italien, ou bien celui qui, par la critique, vise à un bon emploi et cherche à se faire une position lucrative, critiquera le pays, les habitants et leur langage, sans s'inquiéter si ses œuvres malignes, ou ses caprices malentendus, peuvent faire chavirer la barque ; tandis que le vrai et bon citoyen, quoique contrarié, aime toujours son gîte, son clocher et sa langue, et n'en veut pas à son voisin, s'il préfère à tout autre, tout ce qui tient à son pays. Ainsi, pour démontrer la vérité

de ce que nous avons dit ci-dessus, c'est-à-dire que chacun aime et loue ce qui le touche de près, surtout en matière de langue, dont les nuances sont infinies, nous allons citer quelques fragments d'une correspondance publiée à Marseille, dans le journal *lou Cassaire*, qui a rapport à une divergence d'opinions entre les *Félibres* et les *Troubaires*, sur l'idiome provençal.

Cette polémique est trop conforme à notre thèse pour que nous ne la fassions pas connaître à nos concitoyens, qui peut-être ignorent l'existence de ces luttes linguistiques, faute d'une revue, qui s'en occupe comme d'une chose qui intéresse la localité, au lieu de nous repaître de tant de balivernes :

Aix, le 10 mai 1864.

Mon cher monsieur,

Je vous ai écrit pour un fait personnel et non pour engager une polémique. On transforme notre correspondance en débat ; je ne reculerai point.

Je vous remercie d'abord des éloges infiniment trop flatteurs que vous me prodiguez. La pilule est fort agréablement dorée : mais je n'ai pu l'avaler.

Mon intention n'est pas de vous faire l'apologie des *Félibres*, ce serait peine perdue ; mais je serais bien aise de savoir le motif qui a soulevé et continue de soulever contre eux tant de bile rimée dans votre feuille. Ils ne parlent pas et n'écrivent pas comme vous...? N'est-ce pas leur droit ? Vous imposent-ils leur manière de parler et d'écrire ? Non certes. Ils comprennent autrement la liberté. Il est vrai qu'on la comprend et qu'on la pratique aussi fort largement parmi vos collaborateurs. Il y en a même qui professent des idées si libérales à ce sujet, qu'ils orthographient le même mot de deux ou trois manières différentes dans la même pièce, quelquefois dans la même phrase. Si on était malicieux, ne pourrait-on pas appeler ce procédé commode, la confusion des langues, une véritable Babel orthographique ? Et ce sont ces polyglottes que vous décorez de l'appellation usurpée de bons Provençaux, auxquels vous attribuez le monopole de notre

idiome ? Ce sont ces hiérophantes qui, selon vous, conservent, dans leur *sacro-sanctum* le Palladium et le dépôt précieux de notre langue méridionale ? Je ne m'occupe ici que de l'orthographe, dont vos amis s'imaginent posséder les saines traditions et le métal pur et inaltéré. Si l'on abordait la question de linguistique, dans quel fouillis, dans quel pandémonium ne tomberait-on pas ! La plus simple analyse montrerait que hors de votre église seulement est le salut. Essayez d'éclairer ces ténèbres et ce cahos avec la lanterne de la critique dont vous vous servez si mal contre les *Félibres*, et la clarté de cette lampe de Diogène vous fera trop souvent lire le langage du philosophe de Sinope dans les productions que l'on prise chez vous. Est-ce là cette belle langue dont vous prétendez avoir reçu le dépôt ? Une complaisante qui se livre aux caprices et aux pollutions du premier venu ! qui reçoit tous les embrassements et garde à la face l'empreinte de tous les baisers dont elle est complice ! C'est là ce que vous appelez une conduite dictée par le simple bon sens et des règles consacrées par l'usage ! Méthode facile, réglementation dont j'admire l'élasticité, chacun en faisant l'usage qui lui plaît et s'en servant selon le sens plus ou moins bon dont il est doué ! Je vous demande pardon de chercher mes exemples dans votre feuille ; mais chacun prend son bien où il le trouve, et j'y ai rencontré des accouplements de notes et des discordances d'une étrange cacophonie.

Ces explications vous feront comprendre pourquoi j'ai cessé d'écrire une langue dont les variations sont si fantaisistes. Ne pourrait-on pas retourner la qualification de coterie contre ceux qui s'obstinent à considérer comme un trésor ou un phénix, un idiome composé d'éléments disparates, hérissé de lettres parasites, que chacun articule, phrase, orthographie selon sa formule et enjolive d'idiotisme de son crû ?

Voulez-vous que je vous dise, avec la même franchise, pourquoi je me suis rallié aux *Félibres ?* C'est parce que fuyant le désordre et la division, j'ai trouvé dans leur école l'union et l'ordre. Appelez leur idiome *néo-roman*, donnez-lui toutes les qualifications que votre imagination croira plaisantes, leur langage aura toujours sur le vôtre l'immense avantage de l'unité. Libre à vous de croire leur orthographe absurde, leur prosodie commode ! Au moins ils écrivent tous de la même manière et admettent tous les mêmes règles de versification. En un mot, leur église est orthodoxe, tandis que la vôtre est divisée par l'hétérodoxie et morcelée par les hérésies les plus contradictoires. Leur dialecte a été sanctionné, consacré, couronné par un chef-d'œuvre, *Mirèio,* livre

immortel, traduit dans tous les pays. Le vôtre a produit et compte encore de vrais talents; mais où est son chef-d'œuvre? Les grands écrivains font les langues. Dante et Pétrarque sont les créateurs de l'italien, issu, en grande partie, du miel du roman. Racine, Corneille, Molière, Bossuet, Voltaire, Rousseau, Montesquieu et nos autres génies nationaux ont fixé le français. Mistral fixe pour nous le provençal à notre époque; car, lorsque toutes nos productions éphémères auront été emportées dans le naufrage du temps, son poëme immortel surnagera sur l'océan des âges. Peut-être nous faisons-nous illusion à ce sujet, et pensez-vous que nous sommes éblouis par l'amitié. Si nous nous trompons, du moins c'est en bonne compagnie, avec l'Académie française qui a couronné *Miréïo*, avec le Ministre de l'instruction publique qui a fait décorer Mistral, avec le monde lettré tout entier qui admire son œuvre capitale pleine de sève juvénile et de rayonnante poésie.

Vous opposez aux *Félibres, les spirituelles et savantes* critiques de MM. de Laincel, Artaud et Ch. Dupuy, trinité aboyante et hululante, Cerbère à triple tête hérissée, grondant sans cesse contre le *félibrige*. Franchement, si vous n'avez pas d'autres autorités à invoquer, vous êtes bien à bout d'arguments. J'avoue mon ignorance en toute humilité; mais leur science paraît bien problématique; quant à leur esprit, s'il existe, c'est, sans doute, encore à l'état latent.

Ils ont beau se poser en Aristarques; grattez leur peau vous ferez saillir le masque grimaçant de Zoïle. Impuissants à produire, impuissants à détruire, ils se servent vainement du venin, de la froideur, des enroulements tortueux et du sifflement de la vipère. Ils usent leur vie à parodier la fable du *serpent et de la lime*, et on peut appliquer à leur stérilité ces deux vers célèbres :

> Que fait l'eunuque au milieu du sérail?
> Il n'y fait rien et nuit à qui veut faire.

. . . .

Je ne m'arrêterai point aux banales accusations d'orgueil et de vanité lancées contre les *Félibres*; vous vous empresseriez de retirer ces expressions, si vous connaissiez personnellement ceux que vous méconnaissez. Pour n'en citer qu'un seul, chacun sait que Mistral, notre maître à tous, joint la plus grande modestie à son incontestable talent. Mais sur ce chapitre, chacun voit la paille dans l'œil de son voisin et n'aperçoit point la poutre dans le sien.

Vous regrettez, en terminant, que la polémique se soit élevée entre les *Félibres* et les *Troubaires*, quand il était si facile de l'éviter. Pourquoi alors ces attaques qui semblent stéréotypées dans votre feuille contre des gens qui ne vous attaquent jamais et

ne vous répondent point. On a attribué leur silence à la hauteur et au dédain. C'est une erreur. Ils ne donnent pas la réplique, d'abord, parce qu'ils sont les ennemis des stériles débats, et ensuite parce qu'ils ont la conviction que prêcher aux incrédules, c'est prêcher dans le désert. Vous ne diriez pas comme Mahomet : la montagne ne veut pas venir à moi, je vais à la montagne.

Je n'ai pas voulu toucher aux questions de linguistique et de la grammaire, dans cette lettre. Mon peu d'érudition pourrait se trouver en défaut. Mais de plus habiles que moi, Mistral et Crouzillat en tête, ont des armes solides pour répondre à toutes les attaques à ce sujet.

Croyez bien que nul ne regrette plus que moi la scission qui existe entre les *Félibres* et les *Troubaires*, et que nul n'appelle, par des vœux plus sincères, la conciliation.

. . . .

Je vous ai fait connaître la cause et les motifs de l'idiome, de l'orthographe et de la prosodie des *Félibres* ; ils ont tout sacrifié à l'union, à l'unité, à l'homogénéité et à l'harmonie. Suspendez la mousquetterie de vos agressions systématiques et, pendant l'armistice, exposez, motivez, justifiez votre hétérogénéité, vos divisions et vos hérésies. Le public impartial jugera.

Agréez, mon cher Monsieur, etc., etc.

Signé : J.-B. GAUT.

—

Réponse du Journal *lou Cassaire* :

Notre réponse à M. Gaut sera aussi courte que possible ; nous tâcherons surtout d'éviter ces vivacités de style qui n'aboutissent jamais qu'à envenimer les questions. Ce qui indique assez que nous ne sommes que l'écho des idées et opinions de nos collaborateurs et lecteurs.

Nous n'avons pas cherché à dorer la pilule à M. Gaut pas plus qu'à tout autre contradicteur que nous pourrions avoir ; mais nous croyons qu'il est toujours bien d'observer les lois du savoir vivre, et, mieux encore, de dire la vérité. Nous combattons les actes et les tendances de la prétendue école d'Avignon, tout en ayant la meilleure opinion des personnes. Nous sommes certain que nulle de ces personnes ne voudrait tenter, dans son intérêt privé, ce qu'elle permet dans l'intérêt collectif de la coterie.

Ce qui est et ce qui sera pour nous un motif incessant d'étonnement et de regrets, c'est de voir le compatriote de Brueys, le

contemporain de Dieuloufet et de d'Astros, le charmant esprit qu'on appelle Gaut, se mettre à la remorque d'une association hybride qui ne feint d'embrasser notre belle langue que pour mieux l'étouffer. Qu'il prenne encore, s'il lui plaît, nos paroles pour une pilule plus ou moins dorée, cela ne nous empêchera pas de répéter que nous l'avons toujours cru destiné à autre chose qu'à être l'un des gentilshommes caudataires de n'importe quel poète que ce soit. M. Gaut nous dit s'être rallié aux *Félibres* parce qu'il a trouvé dans leur école l'union et l'ordre. Oui! l'union et l'ordre dans l'erreur, dans la négation de toute discipline et de toute méthode.

M. Gaut ignorerait-il donc, que les règles de la langue provençale sont absolument les mêmes que celles de la langue française? Qu'il en est ainsi, pour ne pas remonter plus haut, depuis le temps du roi René, dont les statuts sont des modèles en ce genre? Ignorerait-il que cette vérité banale a été reconnue pour la langue gasconne, congénère de la provençale, par Jasmin, le grand poète, et plus récemment, en 1863, par M. Cenac-Moncaut, dans sa grammaire de cet idiome? N'a-t-il aucune connaissance des travaux d'Honnorat, loué tour-à-tour et vilipendé par les *Félibres*?

Si Monsieur Gaut sait tout cela, et ce serait lui faire injure que d'en douter, il comprendra mieux encore nos regrets et notre étonnement.

M. Gaut nous dit que ce sont les auteurs de génie qui fixent les langues. Nous en convenons facilement; mais les auteurs de génie, ceux qu'il cite, Racine, Corneille, Molière, Boileau, Voltaire, Rousseau, Montesquieu, n'ont pas fixé la langue en sautant à pieds joints par dessus les règles existantes, mais en les observant rigoureusement; ils n'ont pas inventé tout un monde de barbarismes inconnus jusqu'à eux; au contraire, ils ont épuré la langue en la purgeant des mots vieillis et hors d'usage, enfin en déterminant, soit au propre, soit au figuré, le véritable sens des expressions employées avant eux. Chacun de ces grands écrivains, pour nous servir des termes dans lesquels Boileau a parlé de Malherbe:

D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

M. Gaut soutiendrait-il que c'est à des procédés analogues qu'est dû l'étrange baragouin qu'on voit s'épanouir dans les œuvres des *Félibres*?

M. Gaut nous demande pourquoi nous critiquons les *Félibres*.

A tout autre qu'à lui nous répondrions que c'est notre droit et qu'il nous convient de l'exercer; mais notre interlocuteur est à

nos yeux un homme trop considérable pour que nous agissions à son égard d'une manière aussi sommaire. Nous les critiquons parce que l'opinion publique a fini par s'émouvoir des allures de cette petite église se proclamant l'héritière et la gardienne de toute poésie provençale, s'attribuant l'honneur d'une prétendue renaissance que l'on considère d'autre part comme le dernier degré de la décadence, criant bien haut qu'hors de son sein il n'y a pas de salut, osant enfin blâmer les hommes de talent qui refusent de s'humilier sous ses fourches caudines. Qu'on jette les yeux sur l'almanach de 1863, page 10, on y verra comment ils se permettent de tancer M. Damase Arbaud, l'érudit qui sait mieux le provençal dans son petit doigt que toute la *bande* félibrenque ne l'a jamais su et ne le saura jamais. Qu'on ouvre l'almanach de 1864, pages 11 et 12, et l'on y pourra lire leurs admonestations à l'encontre de MM. Bigot, de Nîmes; Dauphin, de Marseille; Trussy, du Var, et Cassan, de Vaucluse.

C'est pour répondre à ces agressions que nous avons pris la plume et aussi pour satisfaire à un besoin de l'opinion que M. Gaut non le *Félibre*, mais le journaliste comprendra assurément.

. . . .

M. Gaut nous reproche les variantes que l'on remarque dans l'orthographe des personnes qui nous font l'honneur de collaborer à notre journal. Eh bien! ne lui en déplaise, c'est ce reproche qui fait notre éloge. Nous aspirons plus que les *Félibres*, plus que M. Gaut à l'unité orthographique, non à une unité de convention, mais à l'orthographe logique, à celle qui dérive des principes et de l'étymologie; nous y tendons par la discussion amicale, par la persuasion, par l'étude; nous n'imposons pas de lois, nous montrons des exemples et nous cherchons à nous éclairer mutuellement; notre marche est lente, mais elle est sûre. Nous savons bien que notre beau provençal n'est nulle part enseigné par principes; nous n'ignorons pas qu'on débute toujours par l'écrire sans l'avoir appris et qu'on l'étudie ensuite si l'on y pense. Toutefois, nous nous gardons de faire comme ceux qui, ayant commencé ainsi que l'on commence en général, sans règle ni méthode, font halte à cette période d'ignorance et veulent plus tard ériger leurs fautes en principes plutôt que de les avouer. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que c'est à l'accouplement de ces deux mauvais conseillers: l'entêtement et la vanité, que l'on doit le félibrige.

Mais vainement sept individus, ou sept cents, ou sept mille s'accorderaient sur une manière d'orthographier, le nombre ne ferait rien à l'affaire si l'orthographe était vicieuse; or, il n'y a

qu'une bonne manière, toutes les autres sont mauvaises; nous cherchons la bonne. Enfin, on ne convient pas d'une langue comme des conditions d'un contrat; on ne la crée pas, on l'étudie : quant à celui qui la fait, il ne s'appelle pas monsieur un tel, il s'appelle tout le monde.

. . . .

Le Gérant, signé : FÉRAUD.

—

Lettre adressée à M. Féraud, gérant du *Cassaire:*

Monsieur,

On me communique le numéro de votre journal du 22 de ce mois, contenant une lettre de M. Gaut, que ne désavoueraient certainement ni M. Roumanille, ni M. J.-C., sans rechercher quels motifs ont pu dicter à un écrivain ordinairement si modéré et si convenable, une épître si peu en harmonie avec le ton de celle à laquelle il a voulu répondre, je tiens seulement à dégager ma responsabilité et à décliner toute participation à une polémique qui s'engagerait sur la question de l'orthographe de la langue provençale et de la langue félibrique. Je regrette que vous paraissiez ignorer, vous et vos honorables collaborateurs, que des trois opuscules que j'ai publiés, le premier, l'*Étude sur le Cantique de Sainte-Anne*, de Mlle Gras. — Mme Roumanille, — avait pour unique but, comme l'avaient compris les esprits impartiaux et comme je l'avais déclaré moi-même dans ma *Réplique*, p. 12, de constater que l'auteur de cette pièce n'avait pas écrit en provençal, mais bien dans une langue que M. Roumanille, qui devait le savoir, a déclaré, p. 15 de sa *Réponse*, être le langage de *Mireïo*. Et si dans le deuxième, ma *Réplique* à M. Roumanille, j'ai été amené par les assertions de ce dernier à peser et à défendre quelques principes de la grammaire provençale, je l'ai fait de manière à en attendre encore aujourd'hui la réfutation. Si M. Gaut vient reprendre aujourd'hui ces questions en sous-œuvre, malgré la leçon donnée à M. Roumanille, je souhaite qu'il le fasse avec plus de convenance, sinon plus de succès, que son chef de file.

. . . .

Marseille, 24 mai 1864.

Signé: ALFRED ARTAUD.

—

Autre lettre adressée de Nyons, le 25 mai 1864, à M. le gérant du *Cassaire :*

MONSIEUR,

Dans un journal que j'avais fondé à Nyons, je m'avisai un jour de poser cette question: *Qu'est-ce qu'un félibre?* Et, en attendant la réponse, je me livrai à quelques considérations sur la langue de ces fameux innovateurs.

. . . .

Ils écrivent tous de la même manière! ils admettent les mêmes règles, la même orthographe!!

Mais qui donc a établi ces règles? qui les a formulées? est-ce que l'on crée une grammaire comme l'on invente un poëme? Une grammaire enregistre les faits d'une langue; elle établit des règles sur ces faits, mais elle ne les crée pas. Est-ce Mistral? est-ce Roumanille qui peuvent dire à tous les poëtes comtadins et provençaux : vous orthographierez comme moi, vous prononcerez comme moi, vous *articulerez*, vous *phraserez* comme moi. Tous les mots que je fabriquerai seront des mots que devra recueillir l'usage. Chaque ville, chaque village, chaque quartier dans chaque ville et dans chaque village, a un langage différent, une prononciation différente. Nous corrigerons tout cela. Nous allons faire une langue de fantaisie, une orthographe de fantaisie, que nous ramènerons à l'unité de par notre caprice souverain. Ainsi, il n'y aura plus les patois d'Avignon, de Carpentras, de Marseille. Nous aurons un patois ecclectique, qui sera le vrai provençal; et, pour nous distinguer des poëtes usés qui ne voudront pas se soumettre à notre règle uniforme, nous nous appellerons les *félibres*. — Et ainsi fut fait.

. . . .

Les *Félibres*, dit M. Gant aux Troubaires, ne parlent pas et n'écrivent pas comme vous ?..... *N'est-ce pas leur droit ?*

Oui, Monsieur, c'est leur droit de ne pas écrire comme les Troubaires, et ceux-ci ne peuvent leur contester ce droit, puisque, d'après vous, ils acceptent toutes les orthographes. Mais, quant à parler autrement qu'on ne parle en Provence, j'affirme qu'ils ne le peuvent pas, tant qu'ils auront la prétention de parler la langue provençale. Qu'ils disent, s'ils veulent, qu'ils parlent une langue à part, une langue qu'ils ont inventée; mais qu'ils ne disent pas qu'ils parlent la langue provençale quand cette langue n'est pas comprise des Provençaux. En vain Lamartine s'exaltera pour cette langue dans son admiration aveugle; en vain l'Académie

française couronnera une œuvre qui n'est pas française; ni l'Académie française, ni Lamartine ne sont compétents pour juger un poète provençal; et tous ces Messieurs seraient fort embarrassés de motiver leur admiration, quand elle est uniquement basée sur une traduction plus ou moins élégante qui, dans aucun cas, ne peut rendre, quant à la forme, ni les beautés, ni les défauts de l'original.

. . . .

Signé: CHARLES DUPUY, aîné.

En voilà assez, si ce n'est trop sur ce chapitre; et, en conséquence de tout ce que nous avons dit ci-dessus pour notre seule satisfaction, et pour donner une nouvelle preuve, que si les habitants de Nice, commettent des italianismes en parlant et en écrivant le français et *vice-versa*, faute, dont je m'accuse moi-même le premier, c'est à cause de la ressemblance de leur dialecte avec les deux langues. Pour que l'on puisse en faire une comparaison juste, et mettre un terme à toute critique, nous allons reproduire ci-après la Parabole de l'Enfant Prodigue (1) en français, en italien et en dialecte niçois.

Quoique ce texte n'offre pas une grande variété de mots et de règles grammaticales pour la composition, nous l'avons préféré à tout autre, suivant en cela l'exemple de M. Tarbé, qui dans ses: *recherches sur l'histoire du langage et des patois de Champagne* (Rheims 1851, page 65), dit: « *Lorsque la société celtique voulut former sa célèbre collection des patois français, elle prit pour thème la Parabole de l'Enfant Prodigue, quoique le choix fut malheureux, pour la seconde partie de cet intéressant récit, qui ne reproduit à-peu-près que les mots contenus dans la première.*

(1) Evang. de St-Luc, chap. xv, §§ 11, 32

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE.

En langue française.	En patois niçard.	En langue italienne.
11. Un homme avait deux fils.	11. *Un ome avia doi enfan.*	11. Un uomo avea due figliuoli.
12. Dont le plus jeune dit à son père : mon père, donne-moi la part du bien que me doit échoir. Ainsi le père leur partagea son bien.	12. *E lo plus giove d'ellu dighèt au païre : païre donàmi la part dei ben che mi tocca. E li divisèt li sieu sostansa.*	12. E' l più giovane di loro disse al padre: padre, dammi la parte de' beni che mi tocca. E 'l padre spartì loro i beni.
13. Et peu de jours après, ce plus jeune fils ayant tout amassé, s'en alla dehors dans un pays éloigné, et il y dissipa son bien en vivant dans la débauche.	13. *E pau de gior' après, l'enfan mendre, mes ensem tot senche li venia, s'en anèt en un païs ben luegn, e achi dissipet tot lo sieu en viven da libertin.*	13. E, pochi giorni appresso, il figliuol più giovane, raccolto ogni cosa, se n' andò in viaggio in paese lontano; e quivi dissipò le sue facoltà vivendo dissolutamente.
14. Après qu'il eût tout dépensé, il survint une grande famine en ce pays éloigné et il commença à être dans l'indigence.	14. *E cora aughèt tot mangiat, li sighèt una gran carestia en acheu païs, e eu comensèt a sentir lo beson.*	14. E dopo ch' egli ebbe speso ogni cosa, una grave carestia venne in quel paese : tal ch' egli cominciò ad aver bisogno.
15. Alors il s'en alla, et se mit au service d'un des habitants de ce pays-là : qui l'envoya dans ses possessions pour garder des pourceaux.	15. *E s'anèt mettre au servissi d'un particulier d'acheu païs, lo cal lo mandèt en una sieu campagna per gardar de puorc.*	15. Ed andò, e si mise con uno degli abitatori di quella contrada, il qual lo mandò a' suoi campi a pasturare i porci.
16. Et il eut bien voulu se rassasier des carrouges que les pourceaux mangeaient, mais personne ne lui en donnait.	16. *E auria voughut s'emplir lo ventre de li grucia che mangiavon lu puorc, e degun non gnien donava.*	16. Ed egli desiderava d' empiersi 'l corpo delle silique, che i porci mangiavano: ma niuno gliene dava.
17. Étant donc rentré en lui-même, il dit : combien y a-t-il de gens aux gages de mon père, qui ont du pain en abondance, et moi je meurs de faim !	17. *Ma, revengut en eu, dighèt : cantu servitor en la maion de mon païre han de pan en abondansa, e ieu aissi muori dau fam.*	17. Or, ritornato a se medesimo, disse : quanti mercenari di mio padre hanno del pane largamente, ed io muoio di fame !

18. Je me lèverai et m'en irai vers mon père et je lui dirai : mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi.	18. *M'ausserai, e anerai da mon païre e li dirai : païre, hai peccat contra lo Siel e contra de vous.*	18. Io mi leverò, e me n' andrò a mio padre, e gli dirò: padre, io ho peccato contr' al Cielo, e davanti a te.
19. Et je ne suis plus digne d'être appelé ton fils; traite-moi comme l'un de tes domestiques.	19. *Non meriti plus lo nom de vuostre enfan ; trattami coma un dei vuostre servitor.*	19. E non son più degno d' essere chiamato tuo figliuolo; fammi come uno de' tuoi mercenari.
20. Il partit donc et vint vers son père. Et comme il était encore loin, son père le vit et fut touché de compassion, et courant à lui, il se jetta à son cou et le baisa.	20. *S'aussèt e s'en anèt da son païre; era encara luegn, cora son païre lo veghèt, e n'aughèt compassion : li corrèt au rescuontre, li saulèt au cuol, e lo baièt.*	20. Egli adunque si levò, e venne a suo padre: ed essendo egli ancora lontano, suo padre lo vide, e n' ebbe pietà: e corse, e gli si gittò al collo, e lo baciò.
21. Et son fils lui dit : mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi, et je ne suis plus digne d'être appelé ton fils.	21. *E l'enfan li dighèt: païre, hai peccat contra lo Siel e contra de vous, non meriti plus lo nom de vuostre enfan.*	21. E 'l figliuol gli disse: padre, io ho peccato contr' al Cielo, e davanti a te, e non sono più degno d' esser chiamato tuo figliuolo.
22. Mais le père dit à ses serviteurs : apportez la plus belle robe, et l'en revêtez, et mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds.	22. *Lo païre dighèt ai sieu servitor : vito sortès lu plus bei abigliamen, vestèlo, metteli l'aneu au det e caussàlo.*	22. Ma 'l padre disse a' suoi servitori : portate qua la più bella vesta, e vestitelo, e mettetegli un anello in dito, e delle scarpe ne' piedi.
23. Et amenez un veau gras, et tuez-le, mangeons, réjouissons-nous.	23. *E menàs lo vedèu gras e tuàlo, mangen e faghen un gran past.*	23. E menate fuori 'l vitello ingrassato, ed ammazzatelo: e mangiamo, e rallegriamoci.
24. Parce que mon fils, que voici, était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, mais il est retrouvé. Et ils commencèrent à se réjouir.	24. *Perchè achesto mieu enfan era muort e es tornat en vida ; s'era perdut e s'es retrovat. E commensèron lo gran past.*	24. Perciocchè questo mio figliuolo era morto, ed è tornato a vita ; era perduto, ed è stato ritrovato. E si misero a far gran festa.
25. Cependant, son fils aîné, qui était à la campagne, revint ; et comme il approchait de la maison, il entendit les chants et les danses.	25. *L'enfan mage era a la campagna, e au retorn en s'avesinan de maion, sentèt la musica e li dansa.*	25. Or il figliuol maggiore d' esso era a' campi : e come egli se ne veniva, essendo presso della casa udì 'l concento e le danze.
26. Et il appela un des serviteurs, à qui il demanda ce que c'était.	26. *E sonèt un dei servitor, e li demandèt sench'era tot achò.*	26. E chiamato uno de' servitori, domandò che si volesser dire quelle cose.

27. Et le serviteur lui dit : ton frère est de retour, et ton père a tué un veau gras, parce qu'il l'a recouvré en bonne santé.	27. *E achesto li dighèt : vuostre fraïre es vengut, e vuostre païre ha tuat lo vedèu gras, perchè li es retournat a sauvamen.*	27. Ed egli gli disse : il tuo fratello è venuto, e tuo padre ha ammazzato il vitello ingrassato, perciocchè l' ha ricoverato sano e salvo.
28. Mais il se mit en colère, et ne voulut point entrer. Son père donc sortit et le pria d'entrer.	28. *N'en sighèt indegnat e non volia intrar. Per achò son païre, essen sortit fuora, comensèt a lo pregar.*	28. Ma egli s'adirò, e non volle entrare : laonde suo padre uscì, e lo pregava d' entrare.
29. Mais il répondit à son père : voici il y a tant d'années que je te sers, sans avoir jamais contrevenu à ton commandement, et tu ne m'as jamais donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis.	29. *Ma eu en responden dighèt a son païre : li a già tantu an che ieu vou sierri e non hai giamai mancat ai vuostre comant, e non m'avès mai donat un cabrit per lo m'anar mangiar embe lu mieu amic.*	29. Ma egli, rispondendo, disse al padre : ecco già tanti anni io ti servo, e non ho giammai trapassato alcun tuo comandamento : e pur giammai tu non m' hai dato un capretto, per rallegrarmi co' miei amici.
30. Mais quand ton fils que voilà, qui a mangé tout son bien avec des femmes débauchées, est revenu, tu as fait tuer un veau gras pour lui.	30. *Ma aüra che es vengut achesto vuostre enfan che ha devorat li sieu sostansa embe de frema de marrida vida, avès tuat per eu lo vedèu gras.*	30. Ma quando questo tuo figliuolo, c' ha mangiati i suoi beni con le meretrici, è venuto, tu gli hai ammazzato il vitello ingrassato.
31. Et son père lui dit : mon fils, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi.	31. *Ma lo païre li dighèt : mon fieu, tu sies sempre embe ieu e tot sen che hai t'apparten.*	31. Ed egli gli disse: figliuol, tu sei sempre meco, ed ogni cosa mia è tua.
32. Mais il fallait bien faire un festin et se réjouir parce que ton frère, que voilà, était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé.	32. *Calia ben faire un gran past e si rallegrar perchè achesto tieu fraïre era muort e es tornat en vida, s'era perdut e s'es retrovat.*	32. Or conveniva far festa, e rallegrarsi : perciocchè questo tuo fratello era morto, ed è tornato a vita : era perduto, ed è stato ritrovato.



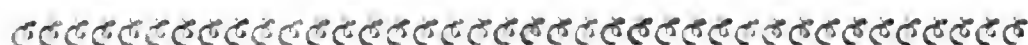
Nous terminerons nos observations en rapportant encore un petit article, que nous avons lu dernièrement, signé *Timothée Trimm,* en parlant des conférences du R. P. Félix, à Notre-Dame de Paris, et qui n'est pas, bien certainement, hors de propos en cette circonstance:

« Les prédicateurs simples sont assez rares. On ne les trouve guère que dans les villages. Leur style est proportionné à l'intelligence de leurs auditeurs.

» Et ce n'est pas un médiocre sacrifice que celui de l'érudition, du grand style oratoire, au profit d'un naïf auditoire. — Il y avait, en 1850, dans un petit bourg du Finistère, un curé qui s'appelait l'abbé B***. — Il sortait du séminaire, avec des notes superbes.

» Érudit comme un bénédictin, éloquent comme un apôtre, il était en état de gravir les marches d'une chaire de premier ordre. — On lui donna une petite cure rurale. — Un troupeau de cent âmes. Mais ces âmes si primitives étaient si peu exercées aux sensations de la métaphysique, que ce n'était pas un médiocre soin de les conserver dans la bonne voie. — Que fait notre jeune prêtre ? — Il était né dans le midi. — Il apprend le patois normand, en écoutant parler sa vieille servante. Et, le premier jour qu'il monte en chaire, il parle, lui qui savait déjà le français, l'arabe, le latin et le grec — le jargon du pays. — Quand l'évêque fit sa tournée, il fut étonné de voir les cabarets vides durant l'office, la petite église remplie et le prédicateur vénéré. — Qu'avez-vous fait, Monsieur l'abbé, demanda Sa Grandeur, pour opérer un pareil miracle ? — Peu de chose. — Mais encore ? — Je leur ai parlé leur langue. »





APERÇU SUR L'ORTHOGRAPHE

DU

DIALECTE NIÇOIS.

Feu notre ami Joseph-Rosalinde Rancher, auteur du poëme héroï-comique, en dialecte niçois, intitulé : *la Nemaïda, o sia lou trionf dai Sacrestan, imprimat a Nissa en* 1823*, a la Sossietà Tipografica*, disait que, comme on a rarement écrit et plus rarement encore fait imprimer des ouvrages en patois du pays, on n'a point de base fixe pour déterminer l'orthographe ; qu'on doit la suivre et l'adapter à la prononciation ; qu'il en est résulté des doutes et des divergences d'opinion sur la meilleure méthode de rendre les mots tels qu'ils sont prononcés ; et que, pour résoudre ces doutes et fixer des règles sûres, l'on doit s'en rapporter : 1° à la manière accoutumée d'écrire les noms propres des individus et des lieux du comté, comparée à la prononciation ; 2° à la dérivation des mots latins, de la corruption desquels se sont formés les mots niçois ; 3° à l'analogie qu'il peut y avoir entre les divers mots niçois et le mode de les

écrire et de les prononcer en provençal, en italien et en français ; 4° aux exemples que l'on trouve dans les poésies des troubadours, dans les anciens statuts de Provence, lorsque Nice en faisait partie, et dans tout autre acte authentique qui puisse prouver l'ancien usage. Afin de pouvoir mieux comparer les deux dialectes, nous croyons utile de donner l'aperçu orthographique du Niçois, qui donnera aussi quelques éclaircissements sur les productions qui se publient de temps en temps en patois; en même temps, si des étrangers voulaient s'en occuper, ils pourraient plus facilement se mettre en rapport avec les gens du peuple, faire mieux leurs affaires, et, en prolongeant leurs promenades dans les divers quartiers de la campagne, connaître à fond les mœurs douces et gaies de ses habitants, enfin comprendre les sermons et les instructions qui sont le plus souvent prêchés en patois par nos ministres ecclésiastiques.

A la suite de l'examen sur les voyelles et les diphthongues, on trouvera aussi quelques explications sur les consonnes, qui présentent des particularités dignes de remarque :

A

L'*a* se prononce comme en français et en italien, dans le milieu des mots, ou à la fin, lorsqu'il y a un accent ou qu'il s'agit d'un monosyllabe *anà,* aller, *mangià,* manger, *la* article, *ma,* mais.

Lorsque l'*a* final n'a point d'accent, on le prononce fermé, c'est-à-dire avec la bouche moins ouverte que pour les *a* ordinaires; de manière que l'on peut dire que c'est un *a* muet dont le son ressemble à celui d'un *o*. C'est ce qui a fait que plusieurs personnes ont pensé qu'il faudrait, ainsi qu'on le fait actuellement pour le

provençal, écrire un *o* et non un *a*, par exemple : *Nisso, muso, longo,* etc. Mais il faut réfléchir : 1° que le son est plutôt celui d'un *a* que d'un *o*, surtout dans les mots féminins : *bella, campagna, rara, longa,* etc. ; 2° que presque tous ces mots dérivent du latin ou de l'italien : *musa, rara, longa,* etc., et qu'il paraît qu'ils doivent retenir leur finale, plutôt que d'en prendre une tout à fait différente ; 3° qu'il serait d'autant moins raisonnable d'écrire *terro, plumo, couo* (terre, plume, queue) que les mots qui en dérivent s'écrivent avec un *a : desterrada, desterrat, souterrada, souterrat, desplumada, desplumat, descouada, descouat ;* 4° qu'il importe qu'il y ait une différence entre les finales et ces *o* qui se trouvent à la fin des mots, puisque les désinences en sont tout à fait distinctes. En effet, l'équivoque serait trop grande si on écrivait avec la même lettre *o : regno*, il règne, et *regno,* royaume ; *coro*, quand, et *coro*, chœur ; *como*, comme, et *Como*, ville, tandis que l'on prononce les uns : *regna, coura, couma* avec un *a* mélangé d'*o*, et les autres se prononcent avec un *o* si fermé qu'il ressemble à un *ou : regnou, corou, Comou,* etc. ; 5° que les anciens noms propres du comté de Nice, comme *Roccamaura, Sardina, Seleya, Briga, Peglia,* etc., ont toujours été écrits avec un *a* à la fin et que l'*a* est pareillement employé dans l'inscription suivante de 1543, que l'on trouve au pied du buste de l'héroïne de Nice, placé dans le palais de Ville : *Caterina Segurana dicta donna maufaccia ;* 6° que le mode que l'on suit actuellement en Provence de remplacer l'*a* final par un *o*, est une corruption du véritable provençal, comme on peut le voir par les anciens statuts du XIVme et du XVme siècle et par les poésies des troubadours de 1260 et 1300, où l'on trouve toujours des mots terminés en *a*, ainsi qu'on le verra par les pièces de poésie que nous reproduisons plus bas.

Ainsi, tout se réunit pour nous convaincre que les finales dont il s'agit doivent s'écrire au moyen d'un *a* et non d'un *o*.

E

L'*e* se prononce comme en italien et à-peu-près comme en français, c'est-à-dire plus ou moins ouvert, mais non muet. L'*e* final n'est ouvert que lorsqu'il y a un accent, comme : *darriè*, *periè*, *pensiè*, etc.

I

L'*i* se prononce naturellement et n'exige aucune observation.

O

Il y a deux *o* en niçois, l'un ouvert, l'autre fermé, comme en italien, où l'on dit *volto* et *vòlto, colto* et *còlto, voto* et *vuòto,* etc.; l'*o* ouvert se prononce naturellement dans l'alphabet niçois, ainsi que dans beaucoup de mots, par exemple : *o* particule disjonctive, *or*, *tresor*, *trona*, *adori*, *Roccabruna*, *Roccabigliera*, *oli*, etc. On le prononce extrêmement fermé : 1° à la fin des mots, lorsqu'il n'y a point d'accent, comme *regno*, *Pietro*, *dolo* (dol), *Carlo*, etc.; 2° lorsque les *o* sont suivis d'un *n* ou d'un *m* dans la même syllabe, comme *nom*, *ombra*, *nombre*, *non*, *mon*, *son*, *pron*, etc. et leurs composés, comme *dona* de *don*, *picciona* de *piccion*. Néanmoins l'*o* est ouvert dans *tron*, *front*, *Contes* (village), etc., et en général lorsque l'*o* suivi d'un *n* est précédé d'un *ou*, ou d'un *u* italien comme dans *fouont* ou *fuont*, *puont*, *suon*, etc. On le prononce également ouvert, lorsqu'il

est accentué à la fin, comme *acò, comacò, herò, arbicò ;* on pourrait aussi écrire *òr, adòri, tròn, pròpre, pròne*, etc. On a confondu avec l'*o* fermé l'*ou* qui est très-usuel en niçois. Tout le monde s'accorde à écrire *tout, douze,* etc., parce que dans ces mots ce n'est plus un *o*, mais une diphthongue mélangée d'*o* et d'*u*. Il se trouve en général dans les mots dérivés du latin, où il remplace l'*u* qui est le même que l'*u* italien et à-peu-près le même que l'*ou* français, comme *cucullus, cucu, coucou,* en niçois *couguo ; lupus, lupo, loup,* en niçois *loup ; crux, crous ; turris, tourre ; pulvis, pous ; generosus, generous ; leprosus, leprous*, etc. D'autres dérivent du français ou de l'italien, comme *douze* de *douze ; tout* de *tout* et de *tutto ; cousin* de *cousin* et de *cugino*, etc. D'autres sont fondés sur l'usage, comme *lou* article, puisqu'on dit *lou loup, lou muou.* En général lorsque la prononciation usuelle fait dégénérer l'*o* en *ou*, il vaut mieux écrire *ou* que *o ;* par exemple quelques personnes écrivent *coa,* queue, *amploa,* anchois, *generoa*, généreuse, *dolò,* douleur, *toplen, togiò,* etc., et il paraît que l'on doit préférer d'écrire *coua, amploua, generoua, doulou*, *touplen, tougiou.* D'ailleurs on ne conçoit pas comment on écrivait *tout* et *douze* et non *touplen* et *tougiou.* Ce dernier mode a pour lui la raison qui veut que l'on écrive comme l'on prononce, et un usage très-ancien, dont on reconnaît l'existence dans les poésies des troubadours du XIIIme siècle et dans les statuts de Provence du XIVme et du XVme siècle, où l'on trouve à chaque ligne *cou, secours, cour, tout, bout*, etc. et autres mots semblables. Le niçois ne différait guère alors du provençal, et l'*ou* était si bien en usage à Nice, que nous savons qu'il y avait l'église de *San Recoubre*, *Recuperato* en italien, ou *Recouvré* en français (1). Cette diphthongue n'est donc

(1) Gioffredo, Nic. Civ. pag 183, an 1248 et seq.

point empruntée à la langue française. On doit la croire indigène, ou si l'on veut une corruption de l'*u* latin, et la prononciation actuelle, s'accordant avec la manière d'écrire des anciens, doit avoir la préférence.

Quant aux règles à suivre pour savoir quand il faut se servir d'un *o* fermé ou d'un *ou*, c'est l'oreille qui doit en décider, c'est-à-dire que lorsque la prononciation indique un *o* sans mélange d'*u*, il faut écrire *o*, et lorsqu'il est mélangé d'*u*, il faut écrire *ou*. En supposant même que la prononciation put être douteuse, on peut consulter l'origine du mot et les anciens usages. En unissant à cette règle celles que nous avons indiquées, de marquer d'un accent les *o* ouverts à la fin des mots, et d'écrire avec un *a* les *a* muets, qui ressemblent à des *o*, on rendra l'écriture et la lecture du niçois plus aisée et plus régulière, en le débarrassant des équivoques et des contradictions que causaient la multiplicité des *o* et la différente manière de les prononcer.

U

L'*u* se prononce en niçois comme en français et en provençal, fort étroit, *tu, tuà*, *pertus, perdut*, etc. On le prononce aussi à l'italienne ou soit comme l'*ou* français dans les mots suivants : *muort*, *fuort, puont*, *suon*, *uort*, etc. Cependant on pourrait à toute rigueur s'en passer ; car, en examinant bien leur prononciation, on y trouve plutôt un *ou* qu'un *u* italien, et il paraît qu'on devrait les écrire : *mouort*, *fouort*, *souon*, *ouort*, etc. Cela est encore plus évident dans les mots *couguou* (cucullus), *muou* (mulus), qui paraîtraient écrits bien singulièrement, soit qu'on mit un *u* italien, ou un *o* fermé, comme *muu* ou *muo*, *cuguu* ou *couguo*. Enfin ce qu'on ne

saurait contester, c'est que l'*u* italien se trouve dans les diphthongues, ainsi que nous allons le voir.

AU

Au se prononce comme dans le latin et dans l'italien. C'est un mélange de l'*a* et de l'*u* italien, que les Provençaux écrivaient autrefois *au*, qu'ils remplacent actuellement par *aou*. C'est l'influence de la langue française qui a produit ce changement, et dans laquelle *au* se prononce comme *o*. Ici l'italien a conservé *au* au lieu d'*aou*. La prononciation est la même, mais l'écriture plus simple et plus conforme aux modèles. Nous avons, en effet, *baubà* (aboyer), dérivé évidemment du latin *baubor* ou *facere bau bau*. Nous avons des noms propres, comme *Roccamaura*, *Rigaud*, *Entraunes, Auvare*, etc., que nous prononçons *Roccamaoura*, *Rigaoud*, etc. Nous avons enfin dans les poésies provençales du XIII[me] siècle, *autres*, *auràs*, et non *aoutres*, *aouràs*, etc. Au reste, *au* n'est pas toujours diphthongue, par exemple dans *aùra*, *taùt*, *caùn*, il faut marquer l'*ù* avec un accent grave pour indiquer la séparation des deux voyelles.

AI

Ai se prononce comme en italien *mai*, *dai*, etc. Lorsque l'*i* est séparé de l'*a* comme dans *aï* (oui), *aïssà* (exciter), il faut marquer l'*i* de deux points, pour indiquer qu'il faut les prononcer séparément. C'est ce que les Français appellent l'*ï* tréma.

EU

Eu se prononce et s'écrit actuellement en Provence *eou*. Il est composé d'un *e* et d'un *u* italien *jeù*, *Dieù*,

fieù, *mieù*, etc. Nous en avons un exemple dans *Lieuccia* (village du comté), dans les noms propres de pays, *casteù*, *capeù*, où nous prononçons l'*eu* comme dans *reuma* en italien. Plusieurs mots des statuts de Provence du xvme siècle prouvent qu'on écrivait alors *eu* et non *eou*.

OU

Il y a deux diphthongues *ou*, l'une composée d'un *o* et d'un *u* français, qui se prononce *ou*, comme nous l'avons vu en parlant de la lettre *o*, et l'autre composée d'un *o* et d'un *u* italien. Ce dernier se prononce *oou*, comme dans les mots *coù* (il faut), *poù* (peu), *troù* (trop), *boù* (bœuf). Les latins nous en fournissent le modèle dans *boum*, *mirtoum*, *heroum*, etc.

Pour bien distinguer ces deux diphthongues il est nécessaire de mettre un accent au dernier *ù* pour indiquer l'*u* italien. Cette distinction est fort à propos pour ne pas les confondre et pour éviter les équivoques entre divers mots, comme *ploùre* (pleuvoir), et *ploure* (pleure).

DES CONSONNES.

Le *c* se prononce à l'italienne ; il a cette particularité en niçois qu'à la fin du mot il ne fait pas l'effet d'un *k*, mais plutôt d'un *ch* en français, *fac*, *conduc*, *cuec*, etc. Il n'y a aucun exemple à citer en latin, ni dans aucune des langues et des patois qui nous environnent. Au contraire le mot *lach* que l'on prononce *lak* est évidemment le même que *lac* latin ; on le prononce de la même manière, et il paraît qu'on aurait dû conserver la même orthographe. Les Provençaux et les Languedociens se servent du *ch* et prononcent *fach* à-peu-près comme les

Français *fache*, et ils disent *lak* lorsqu'ils écrivent *lac*. Les statuts de Provence de la fin du XIVme siècle portent *fach*, *dicha*, *charavil*, etc., c'est-à-dire qu'on prononçait alors le *ch* comme les Français. Il est probable que les Niçois suivaient cette méthode avant l'année 1388 ; en effet, on a conservé la prononciation de *ciaravil*, et on le trouve toujours dans nos écritures anciennes *chiaraviglio* en italien, ce qui prouve que nos anciens prononçaient *cià*, ce qui s'écrivait *chià*. Actuellement c'est l'opposé, et il n'y a d'autre motif que l'influence qu'a exercé l'italien sur notre patois. En italien *chi* fait *ki* comme en latin et en français dans les mots dérivés du latin et du grec (orchestre, archetipe, archonte, archiépiscopal, etc.) On s'est habitué à Nice à nommer la lettre *h aka* comme les Italiens, et non *hache* comme les Français et les Provençaux, et le *ch* est devenu *k* au milieu, comme à la fin des mots *achela*, *achì*, *acheù* et *penech*, *tabach*, etc., que nous prononçons comme s'il y avait un *k*. Dès lors, pour rendre la prononciation française et provençale du *ch*, on s'est servi du *c* seulement, et on écrit *cierit* (chéri), *ciaousit* (choisi), *fac* (fait), *lac* (lait) qu'on prononce comme les Provençaux, lorsqu'il y a *fach* et *lach*. Cette méthode est expliquée plutôt que justifiée. On pourrait la rectifier en plaçant une cédille au bas du *ç* lorsqu'il est à la fin du mot, pour indiquer qu'on doit en adoucir le son et le rendre semblable au *ch* provençal. On pourrait aussi faire suivre le *c* d'un *s*, comme dans *destrucs* (1).

La cédile pourtant paraît préférable comme moyen moins compliqué et plus aisé.

(1) *Nobla Leizon* de l'an 1100 ; *Journal des savants*, octobre 1819.

GL

Gl précédé ou suivi d'un *i* exprime l'*l* mouillée des Français. On en a un exemple dans *Breglio, Peglia, Peglion, piglia,* etc. Breglio se prononce en patois *Brieigl,* et on l'écrit ainsi de même que *vieigl, daigl, taigl.* On l'a aussi écrit quelquefois *viegl, travagl, tagl;* mais cette manière paraît défectueuse, puisqu'on n'y trouve pas l'*i* qui est nécessaire pour mouiller le *gl.* Le meilleur système serait d'écrire *vieil, tail, travail,* etc. L'historien Gioffredo parle du Carme *vuiell* (Nic. Civ., pag. 190). Si on y supprime l'*u* qui est inutile et qu'on change le premier *l* en *i,* on aura la véritable orthographe de ce mot. Ces changements sont d'autant plus convenables que les deux *l* sans *i* ne seraient point mouillés, et que l'on peut supposer que c'est une faute d'impression d'avoir mis deux *l* au lieu d'*il.*

Nous avons trouvé les observations suivantes dans une publication en notre idiome, sous le titre : *Studi su la Lenga Nissarda, article d'istrussion.* Quoique cet écrivain, dont on reconnaît le vrai patriote niçois, aie voulu garder l'anonyme en signant ses articles par les initiales N. N., et voulant nous-même respecter la modestie d'un ami, nous ne croyons pas lui faire de la peine en reproduisant un fragment de ses articles, croyant avec lui que : *per touplen sera un estudi cerit e d'una gran utilità per lou païs de Nissa.*

« Aurii toplén a dire sobre lu ciangiamen che pròvon li voièla, selon lu cas e li circostansa, ecc.; ma acò mi meneria trou luèn, e sen che nen dieo, pou e deu bastar au nissart intelligent e aimànt dou sieu idiòma per li faire appressiar' toti acheli variassion che semblèràn

de defèt a li persona mau prevengudi, ma de vèri belessa a cu si sovvèn che

« Per sempre variar natura è bella, »

e che fallà bèn che l'ansièna lenga provensala aghesse un' armonìa non ordinaria per faire tan gustar' li òbra dei Trobador (1) dai dòt de toi lu païs, en un' època en la cala non si avìa d'estima che per sen che èra escriç en latin.

» Au resta, ieu non dieo acò perchè vuolghi ressussitar' achela lenga, ma perchè considèri, un pau d'estudi e l'usage momentaneo dou nissart coma lo milhor', ansi coma l'unico moièn d'instruire lo pòble dou contat et de l'avviar' a la conoissènsa de l'italian embè lo cal eu si confà toplèn mai che embè lo fransès.

» Vès aissì sen che cau comensar' a faire per escrieure, legir' e capir' plu fassilamen lo nissart: establissès en massima che, en nissart, lo suon ordinari, normal de l'*o*, es, coma en l'ancièna lenga *romana* dei trobador, lo suon estreç, che si sente en : *lo*, *tot*, *tota*, *toi*, *toti*, *gior'*, *giornal* (en lu trobador *jorn*, *jornal*), *plor'*, *plorar'*, *flor'*, *florir'*, *corona*, *Tolosa*, *trobador*, *dottor*, *trovar'*, *provar'*, *sonar'*, *mostrar'*, *regolar'*, ecc. ; che non es che incidentemèn e per eccession che eu pilha lo suon debèrt che si sente en : *acò*, *dòt*, *dòtta*, *tròva*, *pròva*, *suona*, *muostra*,

(1) *Trobador* significa propramen *fesur de tròpe* ; dau latin *tropus*, ò dau grègo *tròpè*, s'es fac *tropar'*, *trobar'*, *faire de tròpe*, *composar'*, e per estension *inventar'*, *trobar'* (inventer, imaginer, trouver). Sembla che anteriormèn au medio èvo, lu trobador si sonesson, en la Lutessia romana (Paris), non, trouvères (trovaire), ma *Eurises* (inventores), propramèn heurésai, heurètai, da heuriscò (invenire), trovar.... Veès Le Magn. Pitt. 1846, p. 216, don si dona doi autri interpretassion dou nom dei *Eurises*, espèssa de Druide, coma si ve da la *vetta* o benda sasserdotala.

reguola, *ou*, *bou*, *dou*, *sou*, *plou*, *cou* da *colp*, e achesto da *col*, (aphus), en véro nissart simèc (impositio manus) da l'ebraic *samach* (imposuit manum); establissès che doi voièla consecutivi formon togior' doi suon distint, e mai un solet, coma arriva en lo fransès, don *au*, *ai*, *eu*, *ou*, son de suon simple, de resultansa veramèn de doi autre, ma non de véro dittongo, coma lo son en lo nissart; establissès, dieo, acò, e aurès faç despareisse lo plu gran ostacle a una plu fassila scrittura, lettura e intelligènsa dou nissart, non si porrà plu confondre *lo* (il, le) embè l'*ou* (l'uovo, l'œuf), ni *plore* (pianga, pleurer), embè *ploùre* (piovere, pleuvoir).....

» L'accènt acut sobre l'*o* e l'*e* n'indica lo suon normal *ò* estreç: *pendòn* (sost.), *talòn*, *cantòn*, *cartòn*, *crompés*, *abonés*.

» L'*r* apostrofat indica che eu non si deu prononsar', ma èstre ramplassat da una laugierissima aspirassion, coma si ve en *anar'*, *cantar'*, *flor'*, *far'*, *cartier'*, *entier'*, ecc. »

D'après ce qui précède, on doit voir les changements que l'on voudrait faire, particulièrement pour les apostrophes sur les *r*, ainsi que plusieurs autres que nous omettons pour briéveté, croyant qu'ils ne feraient que compliquer les difficultés en l'écrivant.

Nous bornons ici nos observations, sans prétendre avoir épuisé une matière qui pourrait être traitée avec plus d'étendue dans un ouvrage plus important, que dans une simple dissertation. Nous sommes bien heureux et nous remercions notre ami Barla, de nous avoir procuré l'occasion de publier cette ébauche, laissant à de plus habiles que nous le soin de la développer. Il ne reste plus que d'établir une comparaison entre l'ancien patois et le moderne, et de démontrer, comme nous l'avons déjà dit, que l'idiome niçois est un mélange de

différentes langues, et que le celtique, le latin, le grec, l'italien, le français, l'espagnol, le portugais, ont concouru à sa formation.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Nous allons reproduire plusieurs morceaux de poésies et de proses, par lesquelles on pourra facilement juger des changements qui se sont opérés progressivement dans notre idiome.

Nous donnons en premier lieu une charte de l'an 1075; c'est un acte portant confirmation du château de Drap, en faveur de Raymond, évêque de Nice. Elle a été tirée des archives de l'église cathédrale de notre ville, et rapportée par Gioffredo, dans l'histoire des Alpes-Maritimes, et par Papon, dans l'histoire générale de Provence. On voit, dans cette charte, des mots de l'ancien provençal déjà tout formés et d'autres qui commençaient à en prendre les inflexions; l'on y remarque aussi ces gradations et ces nuances, par lesquelles une langue en se corrompant donne naissance à une autre, mais dont cependant chaque expression conserve une ressemblance avec la langue-mère :

« Ego Fredulus et ego Rodulfus, etc.

» *Eu non ti derebrai* de tuâ vitâ, neque de tuis membris, quæ ad corpus tuum juncta sunt, *ni non ti derebrai del castel de Drap, del bastiment que fait i es, ni* in anteà factus hic erit *per nom de castello, ni* homo *ni* femina per meum consilium, *ni* per meum *consentimentum a ti Raymun* ep̃e neque ispos ep̃s qui ep̃i seran de Nissa. Et si homo erit o femina qui *à ti Raymun lo tole o ad aqucis ep̃is qui ep̃i seran de Nissa, en ab aquel ni*

ab aquela, ni ab aquels ni ab aquelas finem *n'aurai* ni plac o finem valeat, *si per lo castel à recobrar no avia ele aun lo recobraria* in ipsâ convenientiâ, *vos en estaria, et per* quantas vices tu *Raymun lo mi queras o men sommouras per nom de* Sacramento *per ti o per tuo misso* o per tuos missos *ti* illi epai, qui venturi sunt post te *de Nissa,* ego *vos rendrai siccurato* infrâ octo die, etc. »

Nous avons trouvé une pièce de vers en cinq langues différentes ; nous croyons qu'elle pourra ajouter une nouvelle preuve à celles que nous nous proposons de donner.

La pièce qui suit est un discord, c'est-à-dire, une dispute, querelle ou complainte d'un amant qui, n'étant jamais d'accord avec lui-même, ni avec sa dame, se livre au désordre et aux transports qui l'agitent. Il emploie des langages différents pour mieux exprimer l'égarement de son esprit.

La voici, telle qu'on la lit dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions,* t. 24, p. 672 :

En provençal.

Aras quan vey verdeyar
Pratz, e vergiers, e boscalges
Vuelh un descort commensar
D'amor, perque vau c'aralges ;
C'una dona m' sol amar,
Mas camiatz l'es son coralges ;
Per qu'ieu fauc dezacordar
Los mots, els sos, els lengalges.

Traduction par Papon.

Lorsque je vois reverdir les prés, les vergers et les bois, je veux commencer un discord d'amour dont je suis forcené. Une dame, de qui j'étois aimé, a changé pour moi son cœur ; ainsi je fais désaccorder la rime, les airs et le langage.

En italien.

Jeu sui selh que be non ayo,
Ni enqueras non l'avero,
Per abrilo ni per mayo,
Si per ma dona non l'o,

Je suis celui qui nul bien n'ai, et encore ne l'aurai, ni pour avril ni pour mai, si par ma dame je ne l'ai, et j'entends son langage.

E entendo son lenguaio ;
Sa gran beutat dire non so,
Plus fresca es que flor de glayo
E ia no m'en partiró.

Traduction par Papon.

Sa grande beauté dire je ne sais ; plus fraîche elle est que fleur de glaïeul, et jamais je ne m'en séparerai.

En français.

Belha, doussa, dama chera,
A vos mi don e m'autroy,
Ja n'auràì mes joy entera,
Se ne vos ai e vos moi.
Molt estes mala guereya,
Se ja muer per bona foi.
Mas per nulha maniera
No m' partrai de vostra loi.

Belle, douce, dame chère, à vous je me rends et m'octroye. Jamais je n'aurai joie entière, si je ne vous ai et vous moi. Bien m'êtes cruelle ennemie, si je meurs pour mes bons services ; mais en aucune manière, je ne me détacherai de votre empire.

En gascon.

Dauna io mi rent à bos,
Quar eras m'es bon e bera.
Ancse es guallard' e pros,
Ab que no'm fossets tan fera.
Mont abetz beras faissos
Ab color fresqu'e novera,
Bos m'abetz e si en bs agos,
No'm fo franchera fiera.

Dame, je me rends à vous, puisqu'à présent vous m'êtes bonne et vraie ; toujours vous fûtes gaie et honnête, si vous ne m'aviez été si cruelle. Vous avez les manières franches, avec couleur fraîche et nouvelle. Vous m'avez et si je vous avois vous, je ne manquerois pas ma foire (c'est-à-dire je ferois bonne emplette).

En espagnol.

Mas tan temo vostre pleido,
Todou soi escarmentado.
Per vos a pen e maltreido,
E mon corpo lazerado.
La nueit quan jatz e mon leito,
Soi mochatz ves resperado.
Pro vos ore e non proferto,
Falhit soy en mei cuidado,
Mais que falhir non cuideyo.

Mais je crains tant votre colère, que j'en suis tout consterné. Par vous j'ai peine et tourment, et mon cœur tout déchiré. La nuit, quand je suis dans mon lit, souventes fois j'en suis réveillé. Je vous aime beaucoup, et je n'y gagne rien. Je suis trompé dans mes espérances, plus que je ne croyois être trompé.



Il n'y a guère entre ces langues, dit M. de Sainte-Palaye, d'autre caractère distinctif que la conversion de quelques lettres en d'autres, telles que nous l'offrent les divers dialectes d'une même langue. Elles ont les mêmes mots, les mêmes phrases et les mêmes tours. Quelle différence, en effet, trouve-t-on entre l'italien, le français, le provençal et l'espagnol? Cependant on voit, par les auteurs de ces temps-là que l'italien était bien différent de celui de la chanson, et, partageant tout à fait l'avis de Papon, qui reproduit cette pièce, nous croyons que le troubadour Vaqueiras a voulu nous laisser, dans cette complainte, un modèle des altérations et des inflexions que les Français, les Espagnols, les Italiens et les Gascons, donnaient au provençal en le parlant.

Pour avoir ensuite une preuve positive de la manière dont était écrite la langue italienne à la fin du XIII[me] siècle, on n'a qu'à lire l'immortelle *Divina Commedia* de Dante Alighieri; et en descendant pour un moment au purgatoire, chant. 26, on y lira la prière d'un poète provençal, Arnaud Daniel, que Dante a placé parmi les libidineux:

Io mi feci al mostrato innanzi un poco,
  E dissi ch' al suo nome il mio desire
  Apparecchiava grazioso loco.
Ei cominciò liberamente a dire:
  « Tan m' abelhis vostre cortes deman,
  » Qu' ieu no m puesc ni m voill a vos cobrire.
» Jeu sui Arnautz, que plor e vai chantan;
  » Consiros vei la passada folor,
  » E vei jauzen lo joi qu' esper denan.
» Ara us prec per aquella valor,
  » Que usguia al som sens freich e sens calina,
  » Sovenha us atemprar ma dolor.
Poi s' ascose nel fuoco che gli affina (1).

(1) Tant me donne plaisir votre courtoise demande, que je ne peux, ni ne veux à vous me couvrir (cacher). Je suis Arnaud, qui pleure et vais chantant: *Consiroso* (chagriné) je vois la passée *folor* (folie), et vois jouissant, le (plaisir) que j'espere *devan* (avoir bientôt). A présent vous prie par cette *valor* (vertu) qui vous guide à la *som* (sublimité) sans froid et sans chaleur, souvenez-vous *atemprar* (à adoucir) ma douleur.

Nous disons, en outre, qu'au XIIIme siècle, à Nice, on se servait de la langue latine, pour la rédaction des actes et autres écritures publiques ; car il est prouvé par les statuts mêmes de la ville, publiés en 1274, sur parchemin, avec la couverture en bois et peau, conservés dans les archives de la municipalité, comme un document précieux. Voici ce qu'on y lit en tête :

« Incipiunt capitula civitatis Nicie.

» 1° Ego Consul vel potestas iuro ad sancta Dei evangelia bona fide et sine omni dolo et fraude, remoto hodio amore et timore cum socio meo quem in hoc officio habuero ad hoc anni novo usque ad aliud officium consolarie vel potestarie regere ad honorem Dei et matris nostre ecclesie, et ad honorem et utilitatem tocius civitatis Nicie, et quod non accipiam donum vel presentaillas ab aliqua persona quam sciam vel credam quod debeat placitare per totum meum consolatum, exceptis esculestis et poculentis sine fraude, etc., etc. »

Nous avons transcrit ce commencement de 1er article des statuts de la ville de Nice pour faire voir, non seulement qu'on latinisait des mots du patois, dont nous nous servons encore à présent, comme nous expliquerons dans la suite ; mais aussi pour rendre raison des diverses significations, que les mêmes mots prennent suivant les circonstances. Ainsi, par exemple : les deux mots *presentaillas* et *placitare*, employés dans ce document, signifient, le premier : *présent, don, gratification, libéralité*, et le second *faire un procès, poursuivre en justice*.

A l'article 2me on lit : *qui eum cepisset vel arrobasset*, etc. Ce mot *arrobasset* dérive du niçois *raubà*, voler. Plus bas au même article on lit : *vel cui debitum debetur qüa se cambiet de rebus illius*, ce *se cambiet*, dérive du

niçois *ciangià,* se compenser ou prendre autant de biens, d'effets qu'il en faut, pour solder le dette, etc.

L'article 9me est intitulé : *de soillis,* du mot niçois *sueuia,* latrine, qu'on a l'habitude d'ouvrir sur les routes, *nec extra et non iusta barrios,* en patois *bari,* mur, muraille.

A l'article 32me on lit: *cause finite fuerint sive pro iusticiis in callega vendam,* etc., ce mot *callega* signifie l'endroit où l'on faisait les encans, où la marchandise était mise aux enchères, ou bien, le résultat même de l'enchère.

Il est dit à l'article 42me *neque barbam, neque fratris, neque avie paterne,* etc.; *barbam* mot latin employé aussi en patois, et qui signifie oncle. Nos paysans donnent encore le nom de *barba* à tous ceux qui passent leur cinquantième année.

On trouve à l'article 46me, *gagio,* en patois *gage,* salaire, gratification, rétribution.

Article 67me, *ire ad raydam,* aller au secours de celui qui crie à moi, à moi, au secours. (Ducange, glossarium in verbo).

A l'article 69me, *teolerii,* en patois *tuillier; caucinada, la causina,* chaux; *mallonos, mallon,* brique, carreau; *teolos, teule,* tuile; *assasonati, assesonat,* assaisoné, qui est à son point de perfection.

Article 70me, *Emblari,* du français embler, vieux mot qui signifie voler, dérober; *forciam,* magasin, grenier.

Article 71me, *per mesclam vel per parabolas,* débat, dispute, ou soit mêlée, démêlé, etc.

Article 77me, *lansabit,* du niçois *lansà,* lancer, jeter.

L'article 80me est intitulé : *de talis factis. Tala,* dommage, ravage et amende pour dégât apporté surtout aux campagnes (Ducange). Même article, *messes garbeiratas* du niçois *garbeiron,* meule ou soit un monceau, ou une

pile de gerbes de blé coupé; *pallarios*, *pailler*, tas de paille; *fenarios*, fénil, grenier au foin.

Article 81me, *quicumque mensuras vendendi causa cannas*, ancienne mesure de Nice, *aunas vel sestarios, vel cartinales*: ce *cartinales*, en patois *cartiera*, le quart d'un boisseau.

Article 82me, *atte-fegiis*, lieu planté d'arbres nouveaux, verger.

Article 89me, *coredissam*, du niçois *courreusa*, vagabonde.

Article 91me, *sclataverit*, du niçois *sclatà*, forcer, violenter, mettre en pièces; *in gradicerio*, en patois *graissier*, endroit où l'on met les figues à sécher; *collarelium vini*, ancienne mesure pour le vin; *garberian*, maison rustique en campagne où l'on entrepose la moisson recueillie; *appellatus*, cité, assigné, sommé de comparaître devant un juge.

Article 117me, *quartinum, cartin, cartiera*, mesure.

Article 125me, *scobetur*, battu avec des verges, balai, en patois *scoba*, *ramasseta de bruk*.

Article 127me, *ad Candelleliam, alla Candelliera*, à la Chandeleur, au 2 février.

Article 141me, *gippum*, du niçois *gip*, plâtre.

On remarque aussi dans le dialecte niçois des phrases presque latines, comme par exemple:

Tu non vales rem, tu ne vaux rien.

Dona-mi cauca rem, donne-moi quelque chose.

Li festa de Calena, les fêtes de Noël; *de festæ Kalendæ januariæ*, des anciens.

On observe aussi plusieurs autres mots, que notre patois a pris ou donné au latin du moyen-âge, comme nous le verrons par les tableaux, que nous donnons plus bas.

Nous arrivons à l'ère des troubadours; à l'époque

curieuse et forte, de ces poëtes errants, de ces chantres de la galanterie et de la valeur, qui, la *citole* en main, immortalisèrent notre langue.

« Cette langue, la *romane*, (nous dit Louis Méry, dans son *histoire de Provence*) a eu de glorieuses destinées; elle est la transition naïve et harmonieuse de l'idiome des vainqueurs du monde à l'idiome des Français. Le latin s'altéra, raccourcit ses mots sonores, appesantit sa marche rapide d'auxiliaires et d'articles et, jonchant le sol où il domina si longtemps, de voyelles, de consonnes retranchées sans pitié, se fit de sa robe patricienne un court et étroit manteau féodal. La langue romane naquit, langue merveilleusement propre à exprimer la naïveté forte et ingénieuse des sentiments dont nos pères étaient remplis. Assujettie à de nouvelles combinaisons de poésie et de versification, elle se trouva, de prime-abord, chargée de rendre la délicatesse et la vivacité de l'amour, la sévère franchise des opinions morales et politiques des troubadours, leur enthousiasme pour les hauts faits d'armes et pour les chevaliers, leur juste et animée indignation contre les erreurs et les fautes de leur siècle. Une littérature nouvelle parut: mais cette littérature fut toute originale, elle ne se traîna pas péniblement sur les brisées latines ou grecques, elle eut son soleil, son sol, ses idées à part, ses moyens indépendants et distincts, ses formes natives, ses couleurs étrangères et locales, son esprit particulier; elle s'inspira des mœurs chevaleresques, des idées religieuses du temps, des préjugés contemporains, du caractère national.

» Rome et Athènes, nos sources éternelles d'imitation, étaient alors inconnues à nos écrivains. A peine si dans un petit nombre d'entre eux nous retrouvons quelques réminiscences faiblement indiquées de ces littératures

presqu'universellement oubliées. Dans une société si fortement organisée, où resplendissaient des tournois et des cours d'amour, où des chevaliers racontaient des batailles éclairées par un soleil d'Orient, où l'architecture se complaisait dans des œuvres fantastiques; dans une société complète qui exprimait ses idées, ses sentiments, la grande pensée qui la dominait, avec la pierre festonnée, la dentelle ou le lin artistement placé ou coupé, les écrivains avaient-ils besoin de réchauffer leur verve aux influences des astres à demi éteints ou noyés dans des vapeurs épaisses, de Rome et d'Athènes? L'astre du moyen-âge se levait sur eux, magnifique et étincelant. Plus heureuse que nous, plus adroite peut-être, l'Italie moderne date avec orgueil l'enfantement de sa littérature de cette époque éblouissante et rêveuse. Dante est pour elle un poète du moyen-âge; le Tasse est un chevalier par sa vie, par sa beauté, par la tournure de son esprit. Avec le Dante, elle nous initie aux convulsions héroïques d'une époque de sang et de révoltes; avec son Tasse, elle prolonge encore pour nous les fanfares des tournois et des champs-clos; avec son Arioste, enfin, elle complète son moyen-âge littéraire et politique, qui voit ses nains, ses bouffons, les scandales des moines et des seigneurs revivre dans le plus étonnant des poëmes.

» Notre France, par un sort fatal, n'atteste presque son moyen-âge que par ses magnifiques cathédrales gothiques; là seulement elle ressaisit sa forte existence passée, en déroulant devant nous le peuple silencieux de ses statues debout ou inclinées sur les froides tombes. Quelques romans presque inintelligibles, des lambeaux de chansons oubliées, voilà les seuls monuments de la vie littéraire qui surabondait alors!

» Car pouvait-on se taire devant tant de voluptueuses apparitions de femmes, duchesses, baronnes ou

vicomtesses ; devant tant d'énergiques apparitions d'hommes aux pourpoints tailladés, aux élégantes fraises ; devant ces jeux où la guerre faisait flamber des écharpes amoureuses ? Mais je me trompe, ou du moins j'étends à toute notre patrie un reproche que, sous quelques rapports, la France septentrionale seule mérite. La Provence a ses riches et anciennes annales littéraires ; la Provence, vraie patrie du moyen-âge, où cette époque de transition, d'influence politique qui passait du midi au nord, a laissé une empreinte plus forte qu'ailleurs. Tous les germes intellectuels que le génie des temps modernes a réchauffés ou fait éclore, nous ne les retrouvons nulle part, si ce n'est en Provence, réunis et attendant le souffle heureux qui devait les animer. La littérature, avec ses formes diverses, dont les unes, telle que la satire, semblent même n'appartenir qu'à des temps de décrépitude sociale, se montre, à l'époque de nos récits, gaie dans des chansons, triste dans des *planhs*, animée dans des *tensons*, morale dans des épîtres, brûlante, impitoyable dans des *sirventes*. Cette incontestable supériorité littéraire, dans ces siècles reculés, sur le reste de la France, pourrait-on nous la dénier ? »

Nice est fière de ces monuments littéraires, et nous, nous sommes heureux d'avoir signalé à nos concitoyens six de ces troubadours-poètes, et d'en avoir enrichi notre *Biographie Niçoise*. — Ce sont : Guillaume Boyer, de Chateauneuf, Bertrand du Puget, N. Blacas, Raymond Féraud et Ludovic Lascaris.

La reproduction des poésies est d'une très-grande utilité pour connaître et juger les mœurs, les usages et les opinions de l'époque où elles ont paru. L'étude approfondie des différents langages n'offre pas moins d'avantages aux philologues, aux linguistes, aux grammairiens qui aiment à rechercher et à déterminer les

rapports des idiomes entre eux, et surtout de ceux dont les éléments principaux, les formes essentielles paraissent appartenir à une origine commune ; et reconnaissant la justesse de ce que nous avons déjà dit, que les poésies sont en matière de langage, ce que les inscriptions sont en fait d'antiquités, nous donnerons, dans les pièces justificatives, autant que possible, toutes celles qui sont parvenues à notre connaissance, en écartant cependant celles qui pourraient être blessantes, par quelque motif que ce soit. Les poésies de nos poètes-troubadours, que nous faisons suivre, seront bien accueillies de nos concitoyens, non seulement comme monuments d'antiquité, mais aussi parce qu'elles feront connaître l'esprit, le talent et la grâce poétique de cette époque, et en même temps la différence qui existe entre l'ancien patois et le moderne.

—

Guillaume Boyer, né à Nice, fut en même temps troubadour, mathématicien, philosophe, jurisconsulte et médecin ; il fut regardé comme un des premiers poètes du temps ; il s'occupa de poésies jusqu'à un âge très-avancé, ainsi qu'il le prouve par le commencement de la chanson qui va suivre. D'après Jean et César Nostradamus, il mourut à Nice, sa patrie, vers l'an 1355. Sa réputation pour la poésie fut si grande, que plusieurs troubadours s'étudièrent à l'imiter :

Drech e razon es, ch' jeu canti d'amor,
Vezent ch' jeu ai ja consumat mon age
A li complaire, e servir nuech, e jor,
Sens' aver d' el proufiech, ny avantage ?
Encar el sï fa cregne,
Doulent, e non si fegne,
Mï pougne la courada
De sa flecha daurada.

Embè son arc, qu'a gran pena el pot tendre,
Perse qu' el es un enfant jouve, e tendre.

TRADUCTION EN VERS PAR PAPON.

Est-il raison que je chante d'amour,
Ayant passé le plus beau de mon âge
A le servir et la nuit et le jour
Sans en avoir profité davantage ?
Il se fait encor craindre :
Hélas je ne saurais plus feindre,
D'un trait vainqueur
Il me perce le cœur,
Avec son arc qu'à grand peine il peut tendre,
Parce qu'il est un enfant jeune et tendre.

—

De Châteauneuf, né à Nice, vivait vers le milieu du XIIIme siècle. Il avait acquis une grande réputation parmi les *trouvères,* par ses poésies en langues latine et provençale ; il suivit l'expédition du comte de Provence ; il fit le récit en vers des dangers que ce prince courut sur mer, et des fêtes de son couronnement, à Rome.

—

Bertrand du Puget-Théniers vivait en 1265, (si fo un gentils castellans de Proensa, de Téunes, valenz cavalliers, e larcx, e bons guerriers, e fes bonas cansos, e bonas sirventes). Dans une *tenson* avec sa dame, il lui dit :

Domna, ieu soi lo vostr' amics aitals,
Francs et humils, vers adreiz e leials :
E serai vos deservir tan venals
Que ja no m' er afans a sofrir mals ;
E vos, domna, sicom etz de bon aire,
Retenetz me, que ben er vostre sals
Ab tan qu' ieu ja de re vas vos non vaire.

Bona Domna.

SIRVENTES

DE BERTRAND DU PUJET.

De sirventes aurai gran ren perdutz,
E perdrai en enquera un o dos
Els rics malvatz on pretz es remasutz,
Qu'a lor non platz donars ni messios,
Ni lor platz res que teingna a cortezia,
Mas be lor platz quant ajoston l'argen;
Per so n'a mais cel que lo met plus gen,
C'onors val mais que avols manentia.

Ja non serai desmentitz ni vencutz
Qu'anc hom escars non fo aventuros;
E si n'i a un qu'en sia cregutz,
Doncs n'a el faig alcun fug vergoignos:
C'avers non vol solatz ni leugaria,
Ni vol trobar home larc ni meten,
Ans lo vol tal qu'estia aunidamen
E tal qu'endur so que manjar deuria.

Que val tesaurs qu'ades es rescondutz,
Ni cal pro tenc a nuill home qu'anc fos?
Aitan n'ai eu, sol non sia mogutz,
Com an aquil que lo tenon rescos:
C'a mi non costa un denier si s perdia,
E ill n tot l'esmai e 'l pessamen;
E quan perdon l'aver perdon lo sen,
Et a mi an pro donat de que ria.

Per valents faitz es hom miells mantengutz
Et acuillitz et honratz per los bos;
E n'es hom miells desiratz e volgutz,
E 'n pot menar plus honratz compaignos;
Que malvestatz ab pretz no s'aparia,
Ni s'acordon per lo mieu escien;
Que pretz vol dar e metre largamen,
E malvestatz estreing e serra e lia.

Lai a 'n Guillen Augier, on pretz s'es clutz,
Tramet mon chant, car el es cabalos;
E 'ls enemics ten sobratz e vencutz,
Et als amics es francs et amoros,
Larcs et adregs e senes vilania;
E tot quant a dona e met e despen,
E non o fai ges ab semblan dolen;
Per qu'en val mais, ja tan pauc non metria.

Bertrand du Pujet.

N. Blacas, né à Nice des seigneurs d'Eze, fut un vaillant guerrier et un fécond troubadour. Jean Nostradamus dit qu'il mourut vers l'année 1300.

Poésie de BLACAS.

Lo belh dous temps mi platz
E la gaya sazos
E 'l chans dels auzellos;
E s'ieu fos tant amatz
Com sui enamoratz,
Fera gran cortezia
Ma bella douss' amia;
E pus nulh be no m fai,
Las! e doncx que farai?
Tant atendrai aman
Tro morrai merceyan,
Pus ilh vol qu'aissi sia.

Aissi m suy autreyatz
Ab leial cor a vos,
Bella domna e pros,
Quel nulh autre solatz
Ni autr' amor no m platz
Ni autra drudaria,
Ni mos cors no s cambia;
Per vos, domna, morrai:
Quar me trobatz verai,
Vos en prendetz lo dan;
E non es benestan
Qu'hom eys lus sieus aucia.

Dompna, vostra beutatz,
E las bellas faissos,
E 'l belh huelh amoros,
E 'l gen cors tant tallatz
Don sui empreyzonatz,
De vostr' amor que m lia,
Si be 'l truep ab fadia,
Ja de vos no m partrai;
Que maior honor ai
Sol en vostre deman,
Que s'autra m des bayzan
Tot quant de vos volria (1).

(1) M. Renouard nous donne de ce couplet la traduction suivante : « O belle amie! vos grâces, vos manières agréables, la vivacité de vos regards, qu'anime le sentiment, l'élégance des formes parfaites de votre corps, sont autant de liens dont l'amour se sert pour m'attacher. Quoique ma tendresse soit mal récompensée, je n'en serai pas moins fidèle; je suis plus flatté et plus heureux en m'exposant à vos refus, que si j'obtenais d'une autre qu'elle me reçut dans ses bras. »

Be m tengra per honratz
E per aventuros,
S'aprop cent braus respos
En fos d'un joy paguatz :
Ai ! Domna, umilitatz
E merces no m valria ;
Mes m'avetz en tal via
Don no m desviarai,
Que mos fis cors s'atrai
A vostra beutat gran
Que m fai sufrir l'afan,
E m destrenh nueg e dia.

Si per sufrir en patz
Mais d'autra res qu'anc fos,
Ni per far voluntos
Las vostras voluntatz,
Domna, m'ochaizonatz,
A vos non eschairia
Quar illi non es ges mia,
Ni ves vos non l'auria ;
Ans franchamen m'apai,
Quan vey vostre semblan,
E quan vos sui denan,
Tot tort vos fugiria.

Belha Capa, on qu'ieu sia,
Vos am e us amarai
Ab leyal cor verai,
Per so quar valetz tan,
Quar ieu e 'l plus prezan
Volem vostra paria.

N. Blacas.

Senher Blacatz, de domna pro,
Bella e plazen, ses cor vaire,
D'aut paratge et de bon aire
Auretz totz bels plazers d'amor
Ses far ; o de tan gran ricor
Vos retendra per drut baizan
Sa donzella ; e de mais re
No vens l'un a l'autra : e vueill be
Que prendatz a vostre talan.

Guillems, qui m part tota sazo
Sai chauzir, al mieu veiaire,
Lo miels, mas no sabetz gaire,
Quar partetz plait de tal error
A nul fin leial amador ;
Per qu'ieu la donzella us soan,
Pos ma bella domna m mante
Ab bels plazers, ges nos cove
Qu'ieu an' ad autra part preian.

Senher Blacatz, molt mi sap bo,
Quar d'aisso m'es contrastaire ;

Qu'ieu vueill mais d'un vergier traire
Mais doutz fruit que fueilla ni flor,
E mais d'ivern de fuec calor
Que sol vis l'autre que resplan,
E mais d'amor aver jase
Fin joi complit, de plazer ple,
Que ses trobar anar cercan

Guillems, de la vostra razo
No vueill esser razonaire,
Que maint fruit pot penre laire
Que non a tan doussa sabor
Qui 'l pren bas com aut, ni doussor.
Tanh doncx c'om sa dona desman,
Non ges qu'ieu l'am per bonafe;
E s'ill en baizan mi rete
No vueill vostre fruit, ni 'l deman.

Senher Blacatz, la tensos an
A'n Reforsat que, si s vol be,
Jurara 'l ver com no ill cel re,
Ni cuebre al jetgar son talan.

Guillems, en Jaufre no soan,
Mas la bella Capa cove
Que jutg' el ver, si cum per se,
Si domnas ni donzellas fan.

GUILLAUME et BLACAS.

Tensons de BLACAS.

En Raymbautz, ses saben
Vos fara pros domn'amor
Complida, o per vostr' honor
Fara caidar a la gen,
Ses plus, qu'ill es vostra druda;
E si no sabes chausir
Lo mielz, segon qu'auzetz dir
Vostra razos es vencuda.

Blacatz, d'aquest partimen
Sai leu triar lo meillor;
A lei de fin amador
Mais vueill aver jauzimen,
Tot suavet e ses bruda,
De ma domna cui desir,
Que fol creire ses jauzir;
Que longa amors es refuda.

En Raymbautz, li conoissen
Vos o tenran a follor,
Et a sen li sordeior ;
Quar, per jauzir solamen,
Laissatz honor mantenguda :
D'aitan no us podetz esdir
Que pretz no s fassa grazir
Sobr'autres faitz a saubuda.

En Raymbautz, qui soven
Deroca son joguador,
Que ill val, si non a lauzor,
Ni non pot aver guiren ?
Non pretz honor esconduda,
Ni carboucle ses luzir,
Ni colp, qui no 'l pot auzir,
Ni oill cec, ni lengua muda.

Blacatz, tan m'es avinen
Quant, ab mi dons cui azor,
Puosc jazer sotz cobertor ;
Ren als no m'es tan plazen
Com quan la puosc tener nuda.
Dones com par qu'ab fol mentir
Poscatz ma razon delir ?
Mils tans val sabres que cuda.

Blacatz, be us dic veramen
Qu'ieu am trop mais frug que flor,
E mais ric don de senhor
Que si m paguava del ven.
Ja, ab promessa perduda,
Lonc temps no m pot retenir
Cil per cui planh e sospir,
S'ab gaug entier no m'ajuda.

Blacas et Rambaud.

Peire Vidal, pois far m'aven tenson,
No us sia greu, si us deman per cabal
Per cal razon avetz sen tan venal
En mains afars que no us tornon a pron,
Et en trobar avetz saber e sen ;
Et qui ja viels en aital loc aten,
Et en joven n'es atressi passatz,
Meins a de ben que si ja no fos natz.

Blacatz, non tenc ges votre chan per bon,
Car anc partis plaich tan descominal ;
Qu'ieu ai bon sen e fin e natural
En totz afars, per que m par ben qui m son ;
Et ai m'amor messa e mon joven
En la melhor et en la plus valen ;
Non vuoill perdre los guizardos ni 'ls gratz,
E qui s recre es vilans e malvatz.

Peire Vidal, ja la vostra razon
Non vuoill aver ab mi dons que tan val ;

Qu'ieu ill vuoill servir a totz jorns per engal,
E d'ela m platz que m fassa guizardon ;
Et a vos lais lo lonc atendemen
Senes jauzir, qu'ieu vuoill lo jauzimen ;
Car loncs atens senes joi, so sapchatz,
Es jois perdutz, qu'anc uns non fox cobratz.

Blacatz, ges ieu no sui d'aital faisson
Cum vos autres, a cui d'amor non cal ;
Gran jornada vuoill far per bon ostal,
E lonc servir per recebre gent don ;
Non es fis druz cel que s camja soven
Ni bona domna cella qui l'o cossen ;
Non es amors, ans es engans proatz,
S'uoi enqueretz, e deman o laissatz.

BLACAS et PIERRE VIDAL.

—

Ferald, ou Feraud Raymond, vivait vers la seconde moitié du XIIIme siècle ; il composa grand nombre de poésies en patois provençal, parmi lesquelles il écrivit la vie de St-Honorat :

La vida s'atrobet en un temple jadis :
De Roma l'aportet un monges del Leris :
De lay sè trays li gesta d'una antigua scriptura :
Ren non i trobares mays de veritat pura.

Prologue de *la vida de Sant Honorat.*

Voici un fragment du liv. II :

Aqui fom una barca d'homes de fellonia,
Plens de gran malvestat e de folla heregia ;
Cant an vist lo cor sant (l'homme saint) *venir per lo sablon,*
Cascun met a son coll mantenent (aussitôt) *un baston....*
Ar' prennon lo cor sant, qui per pes qui per testa,
A las serpentz de l'isla dison qu' en faran festa
E devoravan lo, que jamays non n'estorza (n'en échappe)....
En la barca l'an mes e vogan a gran forza,
Saber deves, Seynors, que l'isla Auriana
Nomavan li antic, que es suaus (agréable) *e plana,*

Lay on le monestiers es aras el maraje (bord de la mer)
Morir a mala mort et donar (être donné) *a serpentz!*
Totas son entorn luy que martellan las dentz;
Siblan tant fort e cridan que non es de pensar,
Tant que li malfachor, qu' eran luegn en la mar,
Can viron que las serps menavan tal desrey
De paor e d'esglay caseyron el' navey.....
« Conforta li, car frayre, car grantz ben deves far! »
Honorat lo preguava: « Seynor, non mi layssar!
» Car las malas serpentz mi manjaran en brieu;
» Seynors, adjudas mi per la merce de Dieu!.... »
« Las serpentz els dragons auziras (tu tueras) *mantenent*
» Am lo seynall de Crist; non n'aias espavent.
» Pueys netejaras l'isla de tot cell captivier:
» A l'onor de San Peyre y faras monestier,
» Que pregua Dieu per tu e per ta compaynia,
» Mandament a de Dieu que per tostemps mays sya
» De l'isla del Lerins patrons e governayres,
» E aia en sa guarda los rendutz et los frayres. »
Honorat lu respont: « Seynors, per qual compayna
» Pregua l'apostols Dieu? Qu'en aquesta isla estrayna,
» Zo podes ben vezer, non ay nuyll compagnon,
» Mas solamentz dragons que m'estan environ.... »
Aysi las anzi totas sens lanza e sens escut;
Am lo seynall de Crist e am la sia vertut:
E cant vi la sant isla tant fort enverinada
Del Lery *e del* Rins *e de la cauraynada,*
Preguet a Jhesucrist a ginolz, humilment....
Amtant e li mar creys e passa lo ribaye,
Comenza a cubrir l'isla e ostar lo carnaie.
Ar' a Sant Honoratz zo que a Dieu requier:
Vay s'en en miey de l'isla e puaia (monte) *en un palmier.*
E li mar a cubert l'isla de mantenent,
Que non i a layssat colobra ni serpent,
Pueys s'en tornet li mar suan en son estaie,
C' anc pueys non la passet plus que sol lo ribaie.

—

Ludovic Lascaris, né à Nice, des seigneurs de Vintimille, a fait de nombreuses poésies en idiome provençal

et a écrit en cette langue un livre intitulé : *Pauriglia.* Nostradamus et Antoine de Verdun nous ont laissé de nombreux documents sur ce guerrier-troubadour.

—

Voici deux articles des statuts de la reine Jeanne de 1366 :

« Que tous officiers majors et minors que intron a leurs officis sian tenguts et dejan promettre et jurar, tenir, servar et gardar durant lou tens de leurs officis tous privilèges, libertas, franquesas, gracias, conventions, immunitat, capitouls de pas, statuts, édits, uses et bonas coustumas del dich pays en general et particulier, et en deguna maniera non contravenir. Et si per aventura scientament ou ignorantement, si estauvava (on trouvait) que fasessan lou contrari et requises non ou revocavan et tournavan au premier istat, tals ansins contra fasens per non officiers sian, et de fach sensa autra declaration sieian per revocats de leurs officis et a ellous non si puescan esser admesses a officis en lou dich pays, et de greuges interesses, damages et despensas, que ansins donat aurian, sian tenguts, et deian istar a maison a partida.

. . . .

. . . . . . Que las constitutions fachas, tant per la dicha Majesta Real, quant par son illustrissime dich Monsur de Callabria son fils de bona memoria sur la reformation et modification de justicia et scritturas de Notaris : adjoutans que de dous florins en bas non deia entrevenir Procuradour ; et si per aventura y entervenia son patrocin, et traballı non si deia taxar en despensas de proces, si deian observar in concusse sus pena formidabla.

. . . .

Nous avons trouvé un inventaire très-curieux, dressé en 1380; nous donnons volontiers quelques articles de cet inventaire, qui contient plus de huit pages, soit pour sa particularité, que pour démontrer qu'on se servait aussi à cette époque du latin, entremêlé du provençal et du français; et que plusieurs de ces mots sont encore en usage dans notre patois :

«........ Item hospitium infra quod dans comes quondam morabatur et decessit, infra quod erant res et bona que sequuntur;............ Item tres cobeleti argenti deaurati, ad modum rose cum coopertoriis et pedibus aimailhatis et aptatis;...... Item una aigueria ad modum rose cum brocherio argenti deaurati et aimailhati;............ Item una cupa de opere anglie deaurata;............ Item unum dragerium argenti deauratum cum pede, et cocleari albo pro speciebus (les épices); Item duo candelabra de cupro deaurata cum armis domini; Item duodecim platelli argenti albi pro coquinâ; Item tres plati lavatorii, deaurati a circumferenciis; Item viginti quinque scutelle argenti albi pro coquinâ; Item duodecim coeleariâ argenti albi;....... Item unum cobeletum de christallo cum coopertorio de argento deaurato; Item unus cultellus cum manubrio eburneo optime operato, et vagina garnita de argento deaurato;...... Item una batista cum baudrerio; Item decem et octo cuirelli sive viratoni (vraisemblablement des frondes); Item unus mallus ferreus; Item duo cuni ferrei ad frangendum ligna, et ponderant ista de ferro trigintuduas libras; Item tres pinctole seu aiguerie argenti deaurati cum coopertorio esmailhato aliquantulum insummitate coopertorii.»

—

Nous avons donné ci-dessus un modèle de la langue

italienne de ces temps; nous allons en faire de même pour la langue française, en reproduisant un chapitre des chroniques du comte Rouge, écrites en 1388, par Perrinet Du Pin :

« Nous, reprenant nostre propox, dirons que le mareschal de Savoye si tost que entres fut en la cite de Nice escrivy a son signeur, puis derrechief aussi dirons que lors et incontinant que le messagier fut party pour porter au Conte Rouge les lectres que messires Jehan de Vernoy lui ot escriptes, messires Jehan de Grimault, le quel dessus vous ay dit estre Signeur de Bueuil, avec lui les gentilz hommes, marchans, bourgoys et citoyens de la ville sus nomme festoyerent et receurent le mareschal de Savoye dessusdit, aussi les aultres cadez et nobles estans avec lui de reception si haulte, que Messires George de Marle, le quel ay souvant dit estre grant senneschal de Provance, et le quel suppose que, comme dit est, retrait se fust, not pourtant levez le siege, oy la consolitude et hault exleessemant que grans et petis menoyent, et oyant combien quil fust certain que grant joye devoyent avoir de la haulte empoincte que sur lui avoyent faicte, toutes foiz obstand que point ne lui semblait que pour icelle, qui si grande navoit este que contraindre lust pe...... lever le siege....... si solles....... mener quilz....... sexmeiveilla........ ou mouvemant leur donnoit de si haulte feste faire, et exmerveillant survint ung sieu espye qui, voyant son grant exmerveil lui dist : « Cappitenne, sachiez de vray
» se la gent qui est la dedans menne joye et leesse, que
» de leur exleessemant ne vous loist exmerveillier, ains
» par admirazion doyvez estre esbay, vehu les nouvelles
» quilz ont, quilz ne sefforcent de fayre feste a cent
» doubles plus haulte que fayre ne leur oyez. — Quelx
» nouvelles, dist Messires George, leur peuent estre

» venues qui mouvoir les doyve a faire feste si lye que diz?
» — Cappitenne, dist lespye, je vous oze acertenner
» quilz la font, et fayre doyvent pour leur Signeur qui
» les vient a si haulte chevallerie delivrer de voz lyens,
» que bien sceur devez estre se icy entroit vous treuve
» que il par lexecuteur de sa justice fera vous premier,
» puis voz compagnons aux arbres dici entour court et
» si hault atachier, que james ne sera nul pour service
» que ayez fait qui a temps puisse venir pour vous ga-
» rentir de mort. » A ces motz doubta Messire George,
le quel savoit le Duc d'Anjou estre alez vers le roy de
France, que ceulx de Naples et Secille voyans labsence
de son maistre ne se fussent subverti et tournez au roy
Lancelot, et doubtant ce que dit est respondit au dit
espye : « commant a ores le roy Lancelot puissanse si
» merveilleuse que ceste part venir puisse fayre les
» exploiz que diz? — Non voir, dist adonc lespye, ne
» le roy Lancelot, non mie la royne sa mere, mes le
» Conte de Savoye, auquel ilz se sont donnes, la si
» haulte et si grande que craincte et pehur dicelle, a
» tout la quelle il vient prandre la pocession de Nice et
» du pays qui de Provance est encores a conquerir ma
» fait venir courant a vous notiffier ceste venue.

» Quant Messire George de Marle ot par son espye sceu
que le Conte de Savoye, du quel si que souvant ay dit, il
estoit homme et subject, aloit celle part en personne
prandre pocession de Nice, de Vintimille, de Bueuil et
aultres pays estans decza la riviere du Vard, sil fut con-
trict et repentant du contredit quil ot fait a Messire
Jehan du Vernoy dentrer en la dicte cite, nul ne le doit
demander, certes si fu que il tant hastivemant quil pot
lieva son siege, et levez, couru dillec soy retrayre de-
dens la cite de Grasse. »

—

Relation de Bertrand Riquier, consul de la Ville de Nice, en 1488, sur l'arrivée du duc Charles Ier de Savoie. Réception qui lui fut faite à son entrée en ville.

Cette relation, qui a été rapportée par nos historiens Gioffredo et Durante, tout en démontrant notre dialecte dans ces temps, sert aussi à faire connaître la naïve simplicité de ce siècle.

« L'an MCCCCLXXXVIII et lo jort XXX del mes de octobre, que fous jou, et tenian E per lettra dominical, Monsur lo Duc Charles de Savoya es arribat ayssit a Nizza, essent sentegue Jeu Bertrand Riquier, Loys Armano, Lions Barral, et Jaume Cavallier.

» Primò lo Forrier prengué los logisses per la gent de la cort en tos los bons hostals d'aquesta villa, tant per hommes, come per chivals. Item fezen far VI o VIII armas de Savoya de miech fuelch de papier l'una, que donen als enfans que porteron quascun sus una canna, et aneron tot premier dos a dos. Qualcuna arma costet un quart, sive patachs II. Secundament aneron la gent da pè ben abillas anbe albarestas, lanssas, targuetas, colobrinas, tos dos a dos. Ambe tres gentilhommes après de la sobre dicha gent d'armas. L'un, lo plus anssian portava l'estendard de Savoya lo lonc de son caval davant dels autres dos gentilhommes, que portavan los dos estendars anbe las armas de la villa, l'un d'una part, l'autre da l'autra, et a quel de Savoya en miey un pauc davant. Terssament vengheron los IV sentegues premiers anbe los citadins, los quals sentegues porteron las claus dels portals de la villa, saltem quascun dous claus, et anéron anbe los dics citadins tout avant, coma fins en Arizana al prat de la Badia, et aquit atenderon fins que lo Seinhor Duc venguè; et incontinent que lo viron, tot bel cavalqueron de ver el. Pueis descenderon da caval, li presentant las dichas Claus, en li disent: Mon tres

redousté Seinhor, nous vous presentan las claus de vostra cieutat, que en fasses vostre bon plasser, et ansi que vous presentan las claus de la cieutat, vous presentan las claus de nostres corages, cors, et bens.

» Pueis montas a caval, et vous en venes, la testa de vostres cavals a la coa del sieu, et venes devizant de la cieutat, et pays, sèn tornant davant premier los enfans cridant Savoya, pueis la gent a pè, et las estendars après per ordre. Item y aura IV o VI gentilhommes de la villa ben abillas, qui si metran dapé Monsur en luec de staffiers, et diran als estaffiers de Monsur en doulssas paraulas, s'il vous plas, nos serviren Monsur per estaffiers, et si metran tres dessà et tres dellà a pè toiors la man sus la cropa del chival de Monsur, et los quals auran bona avvertenssia, che si lo caval bricava, que els sostengan Monsur, o passant ayga, o per una montada, o vallada, o per una encalladadura de peiras, fins a son logis; Et cavalqueran fins al portal de la villa, o verament lueng del portal XL passes, ont sera l'Evesque, et son vicari que recebran Monsur lo Duc en pontifical, anbe las Reliquias de la Gleiza Catedral, ont mon sobre dich Segnor deysendra, et baizera las dichas Reliquias et baizadas remontera a caval, l'Evesque davant tot a pé, et a qui auran los sentegues lo palli de la villa anbe VI bastons, ont lo premier a banda senestra portera lo sentegue laurador, a banda drecha premier l'autre sentegue que va davant lo laurador. Lo ters sentegue a banda senestra portara l'autre, lo quart sentegue que es lo gentilhomme portera lo quart baston a banda drecha; lo V baston portera lo Juge mage a banda senestra; lo VI baston portera lo Governador a banda drecha, car los derniers, et plus près de la persona del Prince, son los plus honorables; et en aquella fasson accompagneran Monsur fins à l'autar, ont el s'anera a-ginolhar; Pueis a

qui sera l'Escuier d'escuérie, que porta l'espaza davant Monsur, que peurra si el vollo pally, et d'el lo recateran les sentegues IV o VI escus, o coma s'acorderan. Pueis acompagneran Monsur a son logis, et li diran que al sia lo ben vengut, et que els sont toiors a son bon plasser, etc.

» Item cor Monsur sen vol anar los sentegues, et aquels citadins que en chivals lou compagnan fins à la Torre de Gapean, o fins à Sant-Pons; et ansi c o cc gentis compagnons, espaza, et lanssa, et targueta fins à Sant-Pons, et aqui prenon congiet d'el, en la pregant que vuelha aver escuzada la cieutat si ella non avia fach son dever enver de sa Illustrissima Segnoria, como lo y aperten, en ly pregant, que li plassa aver toiort per recomandata sa paura cieutat, el pays, coma aven nostra ferma esperanssa, et que Dieu ly done honor, et longa vida. Amen.

» Deissendent pè à terra tos prenon congiet. »

—

1492 et 1493 (1) sont deux années qui font époque dans la librairie niçoise, non pas tant par l'importance des ouvrages, mais parce que c'est dans ces années que nous trouvons pour la première fois deux livres imprimés en dialecte niçois, dont un à Nice même.

Le premier de ces livres, dû à la plume de Pellizzot ou *Pellos* François, fut imprimé à Turin, en 1492, sous le titre : *De la art de arithmeticha, et semblatment de ieumetria dich, ho nominat compendion de lo abaco.*

L'auteur commence son ouvrage en disant : « Jesus done a mi gratia et sia en son plaser che fassa principi he

(1) L'invention de l'imprimerie par Guttemberg, à Mayence, date de 1450 ; si Nice, en 1493, avait une imprimerie, c'est une preuve incontestable qu'elle marchait déjà, à cette époque, dans la voie du progrès.

fin de aquest compendio de abaco, de art de arithmeticha he semblatment dels exempls de ieometria contengut en los presents sequents capitols, lo quals tracteray coma a mi sera possible, perche los citadins de la ciutat de Nisa son sotils et speculatieus en ogni causa, et specialment de las dichas arts. »

Il le finit par ces vers :

Complida es la opera, ordenada, he condida
Per noble frances Pellos, citadin es de Nisa
La qual opera, ha fach, primo ad laude del criator
Et ad laudour, de la ciutat sobre dicha
La qual es cap : de terra nova en puensa
Lontat es renomat, per la terra universa.

Le second, imprimé à Nice en 1493, est de frère *Lucain* Bernezzo, de l'ordre des prédicateurs, et porte le titre de : *Tratat del Rosari de l'intemerada Verge Maria, segunt la determination de diverses dotors* (1).

—

Gioffredo, dans son histoire des Alpes-Maritimes, nous donne la lettre suivante, écrite en niçois et datée de Menton, le 14 juin 1537, par Léonard Gallean des seigneurs de Châteauneuf, à son frère Barthélemy, qui demeurait alors au château d'Eze.

Mon fraire,

Hay entendut essent hier a Monegue da bona part, que Monsur a deliberat dar congiet als Spagnols, et que

(1) On a donné à des rues de la ville, des noms de personnes étrangères, qui n'ont fait que peu ou rien pour le pays, et même de quelques-unes, pour avoir écrit des articles insignifiants sur Nice, dans des livres très-peu connus ; et l'on a laissé dans l'oubli ces deux auteurs qui mériteraient, ainsi que bien d'autres, d'être rappelés à leurs concitoyens et à la postérité.

si dubita non fasson calque desordre per los castels. — Volria stessas ben avisat, ho saltem vos levessas d'aysit, car segunt dison , sera infra dimenge de proximo venedor , Diò per sa pietad li leve la puissansa de non poder nozer degun. Hay pensat vos en dar avis per lo present portador. — Del Turc si fa grant bruit. Dubiti a la fin non sega calque grant engrement a la Cristianitad. — De Genoa segunt intendi se retiran alcunas personas en Monegue. — Monsur l'abbat Martelli ma promes , quant sera en Roma, de scrieure a notre Leon, etc.

—

En 1562, fut publié par Jean-François Fulconis , en dialecte niçois , un nouveau traité d'arithmétique et de géométrie, divisé en quatre parties, et imprimé à Lyon, sous le titre de : *Cisterna Fulconica*, ou soit : *opera nova d'arismethica intitulada Cisterna Fulcronica novellament compausada.*

« Aquest present libre per comoditat de ioines enfans, et altres de aquest pays de terra nova de Provensa, et d'altra part non entendent latin es compausat en lenga materna. »

Sa préface est en vers niçois, dont voici une strophe :

. . . .
Sempre invocar la maiestat sacrada,
Li pregui donc al mieu comensament
Donne favor al mieu entendement
Per acomplir l'opera gia pensada.

—

Je ne crois pas hors de propos de transcrire une lettre, en langue française, de cette époque, écrite de Provence à la fin du XVIme siècle, à un citoyen niçois, saisie en route et qui fut remise au comte de Beuil ; elle servira de comparaison :

« Ce 12 décembre 1600.

« Monsieur : depuisque je ne vous ay escript touchant vous affaires, j'ay estimé convenable vous faire entendre quelques nouvelles que j'ay ouy de bonne part. Premièrement que dans la ville, et chasteau y a seurement trahison, seurement disje ouy, et vous diray comment, et qui sont ceulx, que la font. Ceulx la sont Raimond de Lorgues, Monsieur de Sarcas homme de barbe rousse, le lieutenant de la compagnie des carrabins du Conte d'Auvergne, Monsieur de Margela, Monsieur de Piles, Monsieur le Cadet de Blois, et un aultre homme abbillé de rouge, et cinq, ou six aultres des plus mauvais garnimentz du monde. Gardes vous quant verres des barbes rasees, où soint hommes rases, car par ce moien ne sont pas connuez, mettesles en prison quant en treuveres. Les pettards se font à Nismes et à Usez, villes de Languedoc heretiques, et de tout cela Monsieur de Guise n'en scait rien, et pour ce le Roy se tient chez luy. L'autheur est l'Esdiguieres, le complot est en nombre de 40 environ et se fait en Aubagne pres de Marseille. En la ville vuellent donner ou a la marine, ou a la Tenaglio. Au chasteau par une porte faulse, ne scay quelle soit, car celuy, qui fait la trahison la leur ouvrira ou par limes, ou par crochetz, ou par sausisse, ou petard. De Villefranche je ne scay pas coment. De cecy je en suis seur et tresseur, car l'aultre jour en me faisant tondre, parlant avec un capitaine françois, le quel me dict, qu'il venoit a Nice, et que avant qu'il passat guières mettroit le Roy dans Nice, il me le dict, pourceque je m'en faisois ennemy ; le Roy fait faire en une bastide a Marseille a force galleres et la retiennent toutes les barques et polacres. Monsieur le Grand faict estraire en Aix toutes les escriptures touchant Nice. Ors en fin gardes vous, et ne laisses pas

venir les Provenceaulx, car ne cherchent que de vous mettre en roine. Si vous aves quelque argent, avec vostre femme et enfantz, pour un moys, ou tant envoyesles a Vintimille, car seurement y a quelque chose. Helas mon Dieu, que la Provence, Daulphiné, Languedoc, voire a Lion, on ne parle que d'aller a Nice. »

—

Madame de Solms, dans *Nice ancienne et moderne*, et Monsieur de Bazancourt, dans *Nice et ses souvenirs*, ont rapporté la strophe suivante d'une vieille chanson du pays, qui contenait une prédiction contre le château de Roccasparviera; comme vers la fin du XVII[me] siècle ce château était détruit, nous croyons devoir rappeler ces vers, sans pourtant en assurer la date :

Vai, o roqua, roquina,	Va, roche, rochette,
Un altre temp sara,	Un jour viendra
Que sobre la roïna,	Où sur tes ruines
Plu non li cantera	Ne chantera plus
Lo gal ni la gallina,	Le coq ni la poule,
Ma los cróos, los sparviers	Mais les corbeaux, les éperviers
Et d'aosels salvagiers ! ! !	Et les oiseaux de proie.

—

Dans la nuit du 23 au 24 décembre de l'année 1726, il fut commis, à Nice et dans l'église des Pères de St-Augustin, un vol impie. Un certain Paul Borrian, de la Colle-St-Paul en Provence, après avoir ouvert le tabernacle à l'autel de N.-D. des Grâces, s'empara de deux saints ciboires, dans l'un desquels étaient les saintes Hosties pour la communion des fidèles, et dans l'autre la sainte Hostie avec la lunette que l'on met dans l'ostensoir et que l'on conservait pour la neuvaine de Noël. Il vola en même temps tous les bijoux qui ornaient la statue de la Sainte Vierge, parmi lesquels il y avait deux bagues avec diamants, dix tours de perles et grenades,

deux croix en or et un cœur en argent, qu'elle tenait à la main droite; il ne laissa que la couronne en argent, comme nous le verrons dans un verset de la poésie ci-après.

A l'occasion de ce sacrilége, de grandes recherches furent faites dans tous les quartiers environnants, et le matin même que l'on s'aperçut de ce vol, une grande partie de la population se dispersa dans les prairies et fureta tous les recoins du château; l'église fut tendue en noir, et en expiation de ce sacrilége, les Pères Augustins y faisaient chanter tous les soirs des cantiques composés pour la circonstance. Voici quelques versets d'un de ces chants, sur *lu dolor de la Santa Vierge, Lauda su l'aria* STABAT MATER DOLOROSA. *S'alluda au S. Sacramen raubat à S. Agostin :*

CHORO.

Bella Maire dolorosa
Perchè sias tan lagrimosa.
Diemi un pou vuostre dolor.

SANTA VIERGE.

Jeu mi trovi sconsolada
Tota, tota amaregiada
Ploras vautre embe jeu.
Man raubàt mon allegrezza,
Man pigliàt la mieu ricchezza
Perchè man raubàt mon fieu.

Un crudel a agù courage
De mi faire un tau outrage
De mi levà mon tresor,
Sen ch'eu ha soffert en terra
Tout soffreri che eri Mera,
Tout anè sentì mon cuor.
. . . .

Dimi perchè m'has laissada
La mieu testa encoronada,
O barbaro maufator ?
Tu l'has fa perchè meschina,
Perchè fossi la regina
Ma regina de dolor.

Tan de plor, tan de tristessa
Marcon ben vuostri tendressa
Ch'avès per lu mieu dolor.
Ma vous autre en conseghenza
Peccator fès penitenza
Perchè de tout sias l'autor.
. . . .

(A chaque strophe on répétait le chœur : *Bella Maire dolorosa*).

Nous avons trouvé aussi, sur ce fait, une composition qu'il n'est pas hors de propos de rapporter ici :

Cant per lou raubat S. Sacramen.

—

Sospendes un pou de sercà
Nissards, l'Eucaristio,
Jeu vodrii vous ensegnà
Lo luech ont es l'Ostio,
Vous vorii dire lo nom
De qu'à comès lo crimo
Tantost sauprès lo larron
Se attendès à ma rimo.

Vous anganas en lo cresen
Che sio luen de la villo
Converso parmi nous ensen
En nuostro compagnio ;
Es lo peccat, che n'ha comès
Un furt si detestable
Aro cresi che conoissès
Chu sio lo cospable.

Ciacun serche din la majon
De la proprio conscienzo,
A chi troverà lo larron
L'intime la partenzo.
Mai si volès che sio puni
Fès como jeu vous disi
Procuras leu de vous penti
De tous lus vuostre vissi.

Lo nuostre Paire Eternel,
De touto medessino
Per nous liberar de l'Infern
Si sierve ; mai la peno
Vesen enfin d'avé perdut
Abbandono la curo
E si parte sconoissut,
Ahi che desaventuro !

Souvenè-vous d'ou tem passà
Nizzo de lei misero
Che vous ha faugù sopportà
Pandan lus tem de gherro,
Non ha pa tam che su lo bord
D'on Var n'ero vengudo
De compagnio de la muort
La pest, che ero ben crudo.

Après tan de medicamen
Deurias estre ben santo
Mai desperan lo medessin
La santé ch'eu vous bramo
Vous ha laissàt, se n'es parti,
O sittà incurablo,
Pregalo leu de reveni
E pici serès sanado.

—

Pour prouver que la poésie ci-dessus est l'œuvre d'un provençal, nous allons donner les premières strophes d'un cantique de l'abbé H. Sicard, publié en 1742, en l'honneur de St-Honorat, protecteur de Vallauris, petit pays de la Provence :

Vallaurians, aguès mémory
Dé cé qué Diou vous a mandat,
Per manifesta sa glory,
L'illustré Sant Honorat,
Qué, mesprisen sa naïssenço
Per estré nouastré vésin,
D'Houngrio ven en Prouvenço,
Dedins l'Ilo dé Lérins.

La tendresso dé soun agé
Noun poou ren sur soun esprit ;
Toujours a meillour couragé
D'ooubéir à Jésus-Christ ;
Eou renounço à la courouno
Puisqué és l'enfant d'un grand rey,
Et d'un bon couar s'abandouno
A nouastro divino ley.

Sa mairé, qu'éro infidélo
Qué haïssié lëis chrestians,
D'abord sé mountrét rébello
Aou dessein dé soun enfant :
Lou caresso, lou menaço,
Si counfoundé touto en plours,
Resto mouarto sur la plaço ;
Aqui fénisset seïs jours.

Après aquel espectaclé,
Soun païré parlo à son tour :
Voou aussi pourta ostaclé
Aou dessein doou Rédentour :
Li di qué n'ès pas sagesso
Qu'un prince tant délicat,
Vouagué embrassar la bassesso
D'un Diou qu'an crucifiat.

. . . .

—

Passeroni, dans son immortel poème: *Il Cicerone*, publié en 1772, a inséré quelques vers en notre idiome, lesquels peuvent servir à nous faire connaître la manière dont on l'écrivait à cette époque. Ces trois strophes, ainsi que la chanson suivante : *Concert dei Passeron*, du même auteur, nous fourniront en même temps la preuve de l'affinité qui existe entre le dialecte niçois et la langue italienne :

In verseggiar nella natia favella
Mio padre non avea forse l'uguale :
Se raccontava in versi una novella,
Facile era la rima e naturale :
La rima egli l'avea nella scarsella,
E la faceva entrar fin nel morale ;
E in versi fatti proprio all' improvviso
Mi dava il genitor più d'un avviso.

Giancarlo, mi dicea, « *non vales gaire,*
La rajola ti plas, ti plas lou veire :
Auras togior, e tu men has ben l'aire,
Della mainao plus che non has del preire :

Mai non faras, e te lo di ton paire,
Troo d' onor ni a San Carlo, ni a San Peire : »
E altre cose dicea con facil metro,
Ed una rima all'altra tenea dietro.

E questa sua facilità, quest'estro
In me credo, che il padre abbia trasmesso :
E' m'ha tenuto luogo di maestro,
E a poetar con questo io mi son messo;
Nessuno il calle ripido, ed alpestro
Hammi spianato del volgar Permesso :
E giunto son, quasi dormendo, e a caso,
Qual novello Epimenide, in Parnaso.

CONSERT DEI PASSERON

PER PASSERON.

Aglià dintr' acheu giardin
Li ha un nouveu galofre et un deissemin,
Un beu balichi esplandì
Una magiurana e una flou de lì,
Lo gauce e lo toulipan,
La rosa e lo sangioan
Son achì per flourì
E la violetta es già da cuegli.

Li si sente au fà dòou giour
Cantà lo canari versets d'amour,
Li s'aude lo roussignòou,
Che n'appren d'arieta au barbairòou :
La bouscarla e lo gai
Cour vèn lo mes de mai
Che s'abiglia de vert,
Aloura li van faire lo consert.

Li s'aude fin lo chinson
Che fa intrà lo dièsis au rigaudon,

Au minuet lo bemol
Coura dis la grùa ut, re, mi, fa, sol.
Li va lo beccafic
Dòou buon colomb amic
Che rende lo salut
A la cagliera en trilan la, si, ut.

La calandra e lo morguos,
La griva, la neccioula e lo pessuos
Li van fa cicirici
Au clar de la luna embe tan d'espri,
Li va lo darnagas
Che non sau faire un pas
Se non ha lo verdon
Che fa au papagau dire la lisson.

Tirsi, vòou che lo faigià
Regle lo consert, e lo pitablà
S'accorde embau ganaveu,
Embe la petoua, embe l'estourneu,
Cagliera e esparviè
Che siblon volentiè ;
E puorte lo cuorrous
Cada giou a Clori un bouchet de flous.

Plas au canard, au pavon,
E a la tourdorella lo faus bourdon
Che suol dintre lo giardin
Faire la lardiera sera e matin.
Li s'aude ai nòou d'abril
La sesera gentil
Cantà embe lo garon,
Embe la cruella, embe lo faucon.

Rondinella che non vas
Assistre au concert ? e tu aiglà che fas,
Caponero grassious,
Che siès tant alert e tant amourous ?
Se ti vuos faire onour,
Sibla embe lo nastour ;
En tan beccassa estai,
E tu cardolina all'entour dòou mai.

Li va cantà lo rigau,
Lo tourdo, cour non fa ni frei, ni cau,
La perdis e lo vautour
E lo merlo che sau fa lo tenour;
Li va embau courpatas,
Lo duc che fa lo bas,
L'aigla ch' ha l'ucigl ardì
E la ballarina ch' ha un beu clarì.

Tu che cantes cour fa frèi
Dintre lo giardin embau ventre vuèi,
Tourneten en lo desert
Non venì n'embrougliä sto dous consert;
Embe la tieu canson,
Sauvage Passeron,
Aissi non cantà plus,
E vai, vaiti escondre dintr' un pertus.

La canson val un patau,
Val un giaune d'òou, ansi val plus pau
Val un rèn, e jeu mencion
N'hai perdu lo tap e lo cougourdon.
Enfans grans e piccions,
Aumanco d'ausselons
Coujèmen aissì nòou,
Catre su la graïa, e sinc au pairòou.

—

L'exemple suivant, d'une poésie de Guide d'Uissel, prouve encore plus amplement la ressemblance de l'ancien dialecte niçois avec la langue italienne :

L'autre jorn per avventura	L'altro giorno per avventura
M'anava sol cavalcan	Me n'andava sol cavalcando
Un sonet notan	Un sonetto notando
Et trovei toza benestan (1).	E trovai una tosa benestando.

(1) Le mot lombard *toza* ou *tosa*, correspond à fillette, jeune fille.

—

Il y eut à Nice, en 1787, une affluence de français et de provençaux, qui fut encore plus grande deux ans plus tard, à cause de la complication des affaires politiques. Une ancienne habitude de ces temps-là, qui existait encore en 1848, c'était de danser des rondes (*faire lou brandi, virà lou mai*), le 1er jour de mai, autour d'un arbre que l'on plantait devant l'hôtel-de-ville, ainsi que devant l'habitation du Gouverneur, de l'Intendant et des autres autorités. L'affluence de ces étrangers, fit que ces chansons niçoises furent variées et entremêlées de français, de provençal et de niçois. Voici quelques refrains que l'on entend encore souvent parmi le peuple, ainsi que la ballade très-populaire du *Roussignoù :*

Entrez en danse charmant rosié (*bis*)
Qui portes roses au mois de mai (*bis*).

Non baises pa la bruna
Che tout la rebruna
Baisàs achela che vous plairà
Marion, marion danserà,
Fès un tour, demi-tour
Belle embrassez votr'amour.

Saluez la compagnie
Sans oublier votre amie.
Retournez, revenez
Votre place reprenez.

Jeu vau au bois touta souleta
Madama la rena
Jeu vau au bois touta souleta.

Se lo rei li t'atrova,
Vilena pouitoua,
Se lo rei li t'atrova.

Che mi porria faire
Madama la rena
Che mi porria faire.

Ti faria coupar la testa
Vilena pouitoua
Ti faria coupar la testa.

Lo rei es mon compera
Madama la rena
Lo rei es mon compera.

E jeu sieu sa comera
Vilena pouitoua
E jeu sieu sa comera.

M'an di ch'avias de fia
Vilena pouitoua
M'an di ch'avias de fia.

Se n'ai li mi manteni
Madama la rena
Se n'ai li mi manteni.

M'en deurias dona una
Vilena pouitoua
M'en deurias dona una.

Manco la mitan d'una
Madama la rena
Manco la mitan d'una

Li vou rauberai touti
Vilena pouitoua
Li vou rauberai touti.

En passan piaven una
Madama la rena
En passan piaven una.

Doun v'enanas, filletta,
Lou roussignoù che vola,
Emb'au cavagnoù au bras,
Lou roussignoù che vola, vola,
Emb'au cavagnoù au bras
Lou roussignoù che volerà.

Moussù, puorti d'aurange,
Lou roussignoù che vola,
Prenev'en se v'en plas
Lou roussignoù che vola, vola,
Prenev'en se v'en plas,
Lou roussignoù che volerà.

S'en pren miegia douzena,
Lou roussignoù che vola,
Senza lu li pagà,
Lou roussignoù che vola, vola,
Senza lu li pagà
Lou roussignoù che volerà.

La fia ch'es sagetta,
Lou roussignoù che vola,
Si va mettre a plorar,
Lou roussignoù che vola, vola,
Si va mettre a plorar
Lou roussignoù che volerà.

Che n'avez o filletta,
Lou roussignoù che vola,
Che non fès che plorar,
Lou roussignoù che vola, vola,
Che non fès che plorar
Lou roussignoù che volerà.

Nen plouri meis aurange,
Lou roussignoù che vola,
Che non m'avez pagà,
Lou roussignoù che vola, vola,
Che non m'avez pagà
Lou roussignoù che volerà.

Si mette man en boursa,
Lou roussignoù che vola,
Cent escu li a donnà,
Lou roussignoù che vola, vola,
Cent escu li a donnà
Lou roussignoù che volerà.

Donnalu a voustre pere,
Lou roussignoù che vola,
Che vou lu garderà,
Lou roussignoù che vola, vola,
Che vou lu garderà
Lou roussignoù che volerà.

Mon pere es capitaine,
Lou roussignoù che vola,
Pourria pagà lu sourdà,
Lou roussignoù che vola, vola,
Pourria pagà lu sourdà
Lou roussignoù che volerà.

Donnalu a vuostra mere,
Lou roussignoù che vola,
Che vou lu garderà,
Lou roussignoù che vola, vola,
Che vou lu garderà
Lou roussignoù che volerà.

Ma mere n'a de filla,
Lou roussignoù che vola,
Pourria li maridà,
Lou roussignoù che vola, vola,
Pourria li maridà
Lou roussignoù che volerà.

Donnalu a voustre frere,
Lou roussignoù che vola,
Che vou lu garderà,
Lou roussignoù che vola, vola,
Che vou lu garderà
Lou roussignoù che volerà

Mon fraire es un giugaire,
Lou roussignoù che vola,
Lu mi pourria giugà,
Lou roussignoù che vola, vola,
Lu mi pourria giugà
Lou roussignoù che volerà.

E ieu che sieu sagetta,
Lou roussignoù che vola,
Lu mi sauprai gardà,
Lou roussignoù che vola, vola,
Lu mi sauprai gardà
Lou roussignoù che volerà.

—

Lorsque les républicains envahirent Nice, en 1792, le pays fut divisé en deux partis ; ceux qui se disaient patriotes étaient presque tous provençaux. Voici ce qu'ils répétaient dans une chanson très-énergique :

Lo tendon es tirat
La farso es già giugado ;
Finit es lo tieu regno,
La tieu arlequinado.

Les Niçois, qui étaient restés dans le pays, quoique la guillotine fut permanente sur la place St-Dominique, alors place de l'Egalité, puis place Impériale, chantaient dans les rues le refrain suivant, en faisant allusion aux convois de blessés qui arrivaient de Saorgio :

Coura n'en monton
Canton de *ça-ira*,
Coura n'en calon
Si fan estirassà.

—

Après ces temps d'orages, de fanatisme, d'irréligion et de craintes continuelles, l'énergie et la fermeté d'un homme incomparable fit renaître les principes de notre sainte religion : alors les portes des églises se rouvrirent,

le peuple courut de nouveau à toutes ces cérémonies religieuses, qui consolent l'âme souffrante; des dialogues s'organisèrent dans les églises et dans les réunions de famille; pour les fêtes de Noël, des crèches furent formées pour le soulagement de toutes les âmes pieuses, qui avaient si longtemps vécu dans la contrainte et qui en avaient été privées par la terreur. C'est dans ces scènes même, et dans ce changement de régime que nous trouvons une variation plus prononcée dans notre langage; le français s'insinuant dans le dialecte niçois, entremêlé de provençal, prit un ascendant et peu à peu la classe aisée ne parla plus que le français, ou du moins cette langue devint familière aux habitants de Nice; pour preuve de cette nouvelle confusion dans notre idiome, nous donnons le dialogue suivant en vers, que l'on chantait à cette époque, mêlé de français, de niçois et de provençal:

Dans les personnages de ce Noël figurent:

La Ste Vierge.
St-Joseph.
Un Ange.
Lou paire de Bertoumieu.
Bertoumieu.
Micheu.
Margotton.
Nourada.

L'Ange.

Bergers, éveillez-vous bien vite,
Ce n'est pas le temps de dormir:
Préparez-vous au vrai plaisir,
C'est votre Dieu qui vous visite;
En cet instant
Pauvre et souffrant
A pris la forme d'un enfant.

Bertoumieu.

Cu es acheu che fa tan de ciarra
E nous empaccia de duermì,
Es de segur cauche estourdì
Che ven de prendre la ganara;
Ven per troublà
Nuostre repau.
Si sien coucià che ni à ch'un pau.

L'Ange.

Cœur endurci, homme indocile,
Tu ne sais pas ce que tu dis;
Si tu veux savoir qui je suis
Écoute-moi et sois tranquille.
Si je voulais,
Je t'apprendrais
Comme l'on doit me respecter.

Lou paire de Bertoumieu.

O Bertoumieu vai un pau veire,
Tu che sabes parlà moussù;
Es besai Pierre lou boussù
Ch'a caucaren a nous fa veire:
Vai, mon enfan,
Escoutta ben,
Mi saupras dire caucaren.

BERTOUMIEU.

N'ai pas beson d'anà defuora
Per escouttà acheu ciarlatan,
Audi che parla d'un enfan
E che fau che ciascun l'adore;
Se non sen va
Preni un baston
E lou vau mettre a la reson.

L'ANGE.

Pourquoi me traiter de la sorte,
Je suis un Ange du Seigneur
Qui vous annonce le Sauveur,
Du Ciel, pour vous s'ouvre la porte;
C'est à présent
Le vrai moment
D'adorer cet aimable enfant.

BERTOUMIEU *parla moussù.*

Votre voix pénétra mon amo
Et je me sente tout estoné,
Vous me dites la vérité,
D'un pur amour mon cuor s'enflamo;
Mon buon moussù
Escusamì
Je ne vous avieu pas comprì.

L'ANGE.

C'est pourtant en votre langage
Que j'ai parlé jusqu'à présent;
Partez ne perdez plus de temps,
Accourez tous lui rendre hommage.
Jésus naissant,
Du froid tremblant
Vous reconnait pour ses enfants.

BERTOUMIEU.

O mon paire granda nouvella,
Un Ange ven nous annonçà
Che lo Messia es arrivà,
N'es pas piciouna bagatella;
O Margouton,
Faiti au barcon,
Aneren veire acheu picioun.

L'ANGE.

Braves bergers, votre franchise
Vous mérite le vrai bonheur
De visiter votre Sauveur,
Promis par la loi de Moïse;
Soyez bien gais,
Vive la paix,
Le Fils de Dieu vous la promet.

A Bethléem une chaumière
Récelle cet enfant nouveau,
Il est entre deux animaux
Dans les bras de sa sainte Mère;
Plein de splendeur,
Tout de douceur
Vous verrez le Divin Sauveur.

MARGOTTON.

Ch'es mai tout achesto tapage,
Es pas enca un'ora dau matin,
La fluta embe lou tambourin
Reveyon tout lou vesinage;
Viesteti leu,
Fraire Micheu,
Deu estre caucaren de beu.

MICHEU.

Tu m'as degià rompù la testa,
Perchè mi venes reveijà,
Se mi fuorses a m'abijà
Ti vau arrangià per li festa.
Se aimes la pas
Mi laisseras,
Car autramen tu ploureras.

MARGOTTON.

Digami, coumaire Nourada,
Aurias una douzena d'ouo;
Cuoston che cuoston lu mi fouo
Per lu puortà a l'accouciada;
Per lu li aufrì
Lu fouo ciausì
Che ni aighe minga de puoirì.

NOURADA.
Fouo appellà Maria Matana
E Maddalena douo fournié,
Mestre Giacche lou courdonié,
Che an tuoi tré la febbre cartana:
Li aneran,
Li pregheran
E dai sieu mau garisseran.

BERTOUMIEU.
Anen, si metten en vojage,
N'es pas lou tem de s'amusà;
Couren vitou per s'escaufà
Car lou frei creisse davantage.
Can li seren
L'adoreren
E li offriren nuostri presen.

Avant che d'intrà en l'estable
Fouo preparà lu nuostre cuor,
E pi tuoi d'un comun accor
Adorà Gesù tant aimable.
Agenoijoun
En devoussion
Recevren la benedission.

BERTOUMIEU *che parla moussù.*
Aimable enfan, je vous suplie,
Au nom de tous ces bons bergies
De nous preservà dai dangies
Per tout le temp de nostre vie.
Nos cœurs remplis
D'un pur amour,
Jesù, nous v'aimeron toujours.

St-JOSEPH.
Cet enfant simple en apparence
De l'univers en est le roi;
Il vient avec sa sainte loi
De l'homme affermir l'espérance.
Vive Jésus,
Maître des Cieux!
C'est notre Roi, c'est notre Dieu.

LA Ste VIERGE.
Braves bergers, soyez fidèles
Dans le chemin de la vertu;
Vivez en paix, ne péchez plus,
Jésus payera votre zèle.
En vous faisant
Monter au Ciel
Jouir d'un bonheur éternel.

BERTOUMIEU.
Aura ch'aven aughù la fortuna
De visità Gesù Bambin,
Si remetten toui en camin
Profiten dau clar de la luna;
Retournen leu
Toui a l'ameu,
Anen gardà nuostrei troupeu.

—

Avec le calme revint la gaîté; les rondes du mois de mai, entremêlées de dialogues, recommencèrent. Au temps du carnaval, on organisa des cavalcades; on composa des poésies, parmi lesquelles un *Procès* entre Carnaval et Carême, dont nous allons citer quelques versets. Il faut remarquer que dans presque toutes les poésies de ce temps-là on trouve employées les trois langues. Avant le procès de Carnaval, nous ajoutons le petit dialogue ci-après :

Dialogue d'un Monsieur avec une Bergère.

Adieu Nanon, ma charmante bergère
E ben moussu ch' es che mi voulès
Je te voudrai, Nanon, sur la fougère
Anas moussu parlas coma sabès
Je te voudrai à l'ombre d'un bocage
Anas moussu craigni pa lou souleu
Dis-moi, Nanon, le nom de ton village
Apprenelo moussu e pi lou saurez
Qu'il est heureux le berger qui t'adore
Avès pa tort si cres pa malerous
Dis-moi, Nanon, pourquoi tu es si rigoureuse
E vous moussu perchè sies tant amourous
Si je le suis, c'est pour te rendre heureuse
E jeu moussu per mi truffar de vous.

PROCÈS DE CARNAVAL.

Personnages : Carnaval — ses Enfants — Juge — Carême.

Carnaval.

Coumensi mei dolo
En parlan de la sorta;
Enfant toutei gioujous
Venes a mon escorta
Miserabla Carema
Nou vuou mettre a la muor
Nen versan de lagrima
Nen sian au desespoir.

Enfants.

Ch'esprit tribulant
Ch'es achella Carema
Sien toutei vuostres enfans
Creignen pas una frema ;
Se vuou faire tapage
Li rendren ben reson
Vuou sias nuostre buon paire
Nen portan vuostre nom.

Carnaval.

Creigni mei cers enfants
Ch'aquella vieja frema
A per amis lei grants
Va qui touta ma pena
Car ella es d'una rassa
De grand antiquità
Va qui sen che m'enragia;
Enfans deves ploùra.

Enfants.

N'es pas l'antiquità
Che onora la famìa,
Buon paire Carnaval
Li frutteren l'eschìa,
L'aneren ben attendre
En cauche mari pas
Ensin vuou fen entendre
Che l'anan cabussar.

CARÊME.

Parle plus saintement
Carnaval, je t'en prie
Tu ne montres à tes enfants
Que malice et folie ;
Car je suis une femme
Qui vient pour te ranger,
Tu es digne de blâme,
Je viens pour te chasser.

ENFANTS.

Frema d'un gran renom
Aves ben de courage
N'aves pas de renom
Per n'en faire d'outrage
Venes per n'en defendre
De puosche mangiar gras ;
Et afin de ben vendre
Vuostr'arene salas.

CARÊME.

Malheureux vagabonds
Tous remplis d'insolence,
Je vous dis, qu'il est bon
De faire pénitence ;
La divine justice
Un jour vous punira,
Si vous suivez le vice
Du père Carnaval.

ENFANTS.

Vuou n'aves annuyà,
Buona frema devota,
Voules donca plaidegià
Che parlas de la suorta ;
De drec n'aves gaire,
Es un ben paternel,
Ch'es che venes donca faire,
Perdres vuostre procès.

JUGE.

Quel bruit, quel carillon
J'entends sur cette place,
Dites-moi la raison
Pourquoi tant de tapage.
Enfants de la débauche
De quoi vous plaignez-vous,
Dites-moi donc la chose
Qui fait votre courroux.

CARÊME.

C'est à vous à prononcer
Cette juste sentence
Qui doit me condamner
Ou bien à ma défense,
Je satisfairai vos peines ;
Monsieur, je vous promets,
Deux cents barriques pleines
De saumons bien salés.

JUGE.

Madame, un tel présent
Vous fait recommandable,
J'en condamnerais deux cents
Sans être coupable.
Je vais, sans plus attendre,
Bientôt vous annoncer
La cruelle sentence
De cet homme insensé.

CARNAVAL.

Moussù, jeu veu ben
Ch'aquella vieja frema
Vous a fac cauche presen
Ch'aves li boursa pleno
D'arene ou d'arencada
Segur vous a cargà
De vileni salada
Per vous empouisonà.

JUGE.

J'ordonne et je prétends,
Carnaval misérable,
Qu'on te monte à présent
Sur un âne bien sale ;
Tourné à la renverse,
Roulant tous les cantons
Des rues et des traverses
Pour ta punition.

CARNAVAL.

Hélas ! che crepacuor,
Per ieu che supplissi
De mi veire à la muor
Condanà din mieu vissi.
Aro fau che subissi
La muor per achest'an.
Adieu plesi, adieu delissi,
Adieu paures enfan.

—

A propos des temps orageux de la République, ainsi que de l'Empire, un ami a bien voulu nous communiquer une espèce de journal, en notre dialecte, sur les divers événements qui se sont passés à Nice, dans lequel nous avons puisé quelques faits remarquables et curieux, que nous nous proposons de publier plus tard. Il serait à désirer que tous nos concitoyens, qui ont entre les mains quelques documents relatifs à notre histoire, voulussent l'imiter, afin de répandre le plus de lumière possible sur les événements de notre pays et faciliter ainsi à quelque écrivain sérieux et de mérite le moyen d'écrire sans passion et sans arrière-pensée, l'histoire générale du comté de Nice avec les plus grands développements possibles. Quant à nous, connaissant trop notre insuffisance, nous nous bornons à reproduire des documents que nous avons recueillis et mis en ordre avec beaucoup de persévérance et à rapporter des faits, avec pièces à l'appui. Nous n'épargnerons ni fatigue, ni sacrifice pour chercher à donner toute la publicité à tout ce qui a trait à l'histoire de notre patrie, pour la faire juger sainement par les étrangers et exciter dans le pays cette opinion, qui élève l'âme, nourrit le patriotisme et anime les talents. Les avantages que procurent ces histoires nationales, quand elles sont traitées consciencieusement et avec impartialité, sont incalculables, dit notre concitoyen Papon ; car c'est par là que les villes sont éclairées sur leurs priviléges ; l'administration sur ses prérogatives ; les familles sur leur origine ; les peuples sur leurs ressources et tous les citoyens sur les succès qu'ils peuvent se promettre. Nous avons démontré, dans notre *Biographie Niçoise,* que plusieurs de nos ancêtres, à des titres différents, ont su conquérir des droits à l'admiration universelle.

Le rédacteur de ce journal manuscrit devait être un

grand amateur de chasse; et, pour ne pas anticiper sur les événements de ces époques qu'il nous donne, ce qui sera l'objet de l'ouvrage dont nous avons parlé ci-dessus, nous allons lui emprunter quelques articles extraits de ses notes, sous la date de 1809, sur les oiseaux qui habitent Nice ou y sont de passage. Après s'être beaucoup étendu là-dessus et avoir divisé tous ces oiseaux en trois catégories bien distinctes, savoir : 1° en oiseaux aquatiques et marécageux; 2° en oiseaux qui fréquentent les forêts, les bois et les champs; 3° enfin, en oiseaux de proie; il entre dans les détails particuliers à chaque espèce :

D'*Arendoula,* ni ha de plusieur calità, fan passage au printem, e si fermon giusqu'en ottobre; fan doui o tre fes lo nido; li ha l'*arendoula de cubert* osia dei taulissa, lou *martinet,* lou *cuou-blanc,* lou *barbeirou;* li gn'ha che passon tout l'iver a Nissa. Au mes de settembre son grassi, si puodon mangià.

La *Beccassa* fa passage despì novembre giusqu'en mars. Li ha la *corsa* che es plu picciouna che la *montagnarda,* eccelenta a mangià.

Lu *Beccassin* son de passage, ma si fermon siei mes, commenson en ottobre, giusch'en mars; li ha d'an che nen passa toplen. Son eccelent e stimat dai gourmant; li gn'ha de tres spessa : lou *cuol de mars* o *marsenc,* l'*ordinari* o lou *cridaire*, e lou *nano.*

La *Bouscarla* es tre delicada, surtout la *vera,* comenson a faire passage vers la fin d'agost; s'en conta de plusieur calità; la *noustrala* o sia la *vera* che cala dalli montagna a pena maduron li figa *verdali,* e venon tre grassi au madurà de li *bellona;* la *testanegra,* la *testaroussa*, la *passeriera*, la *kinsoniera* che ha li ala blanchi; s'en trova touplen a la Mairis, au territori de Luceran; la *boundassiera,* achesta spessa si ten en

lu valon, en li broussailla, es picciouna e tougiou maigra, non paga lou cou, cala dalli montagna ai premiè frei; s'en trova asses au vallon de San Peire, campagna de Nissa.

La *Cagliera* fa passage doui fes l'an, en mai e en settembre; cauch'uni nidon au Var; coura arrivon au printem son maigri, e lu gourmant aimon mai acheli de settembre, perchè son plus grassi e plus gustoui; s'en fa un gran massacre a *Cauferrat,* a la *Lanterna,* au Var, e tout lou lonc de la cuosta, coura arrivon de su mar, embè un buon levagnou; nidon toplen en li nuostri montagna.

De *Canart* ni ha de plusieur spessa; la *sarcela*, de passage en l'iver, va a strop; D. Guiglionda n'ha vist cauche nido entourn ai gran lac dei nuostre Alp; lou *cuol vert,* cauch'un dì che es lou mascle de la *sarcela;* lou *lapareu,* es un ters plus piccion de la *sarcela;* de fes s'en ve cauche nido au Var; lou *coccia-carema,* li dion acheu nom perchè non n'en passa che d'acheu tem. Si ve caucha fes d'*auca-fera,* au Var, ma raramen; ni ha encara diversi autri spessa, conoissudi sota divers nom.

Li *Cardoniera* nidon en li nuostri campagna, su lu ausiprè, ma li a un gran passage en ottobre, e si pion a l'arret, han un beu plumage, un beu cant, ma non vallon pa gaire, son tougiou un poou amari.

De *Fasan* s'en trova en li nuostri montagna, a Rora, a Moliera; s'en trova aussi a Belver e a San Martin; la sieu vianda es tres gustoua e tres stimada.

Lo *Gai,* d'in lo tem, nidava au bouasc dou Var, avan che non lo destrugesson; li ha d'an che neu fa de gran passage, allora lu paisan dion che es de marrit auguri, e ensin foughet en lo 1799 che augherian l'epidemia.

De *Lardiera* a Nissa n'aven de doui spessa, la *nuostrala* e lo *verbessin;* au passage s'en ve de plusieur autri calità, e particulieramen l'an dou *kairon,* che pareisse s'en nourissoun volontiè; lou sieu cant es dessilaba *ps*, *psi*.

De *Merlo-d'aiga,* s'en trova de fes de nido au Var, ma si tenon mai alla montagna; D. Guiglionda n'a vist toplen dai costà de Saorg, toplen de cassaire lou suonon *aigaglié*.

L'*Ourtolan* fa passage en mars, abrieu e mai, s'en pia toplen ai prat e au Var; lu metton en una ciambra per lu faire engraissà. Lu italian li dion *notolani* perchè canton la nuec, nautre li dien *ourtolan,* perchè si tenon en lu ourt. D. Guiglionda n'a trovat de nido en Bellet e a Peilla. Muoron de la graissa, es allora che son buoi.

L'*Outarda* es un gros passeron coma un *dindo,* de passage tres raramen au Var; en lou 1803 ni aughet un tres gros passage; de fes lou mendre cassairoun nen tua; lou sieu nom spliga la sieu natura, che es *tarda* e *lenta,* perchè es d'un trou gros volume; es tres buona a mangià.

De *Poula-de-valat* nen passa de plusieur calità doui fes l'an, lou printem e l'autoun, cauch'uni fan nido au Var; la plus grossa es la *poula-negra*, e pi la *cambassa,* la *gerardina*, e lou *claveu* o lou *poulon,* che non vòou pa gran cauva. Nen passa de fes toplen au printem.

La cassa es per Nissa un produc, e si poù calculà d'achesta maniera d'aprè lu conte fac aprosimativamen dai cassaire:

N°	4000 cagliera a 7^s 6^d l'una	L.	1500
	1000 beccassa a 30^s l'una	»	1500
	1000 beccassin a 8^s l'un.	»	400
	1500 poula-de-valat a 5^s l'una . . .	»	375
	150 canart a 2^l l'un.	»	300
	3500 tordo a 4^s l'un	»	700
	1000 perdis a 20^s l'una	»	1000
	400 lebre a 2^l l'una.	»	800
	1000 douzena de bouscarla e bek fin a 10^s la douzena.	»	500
	1200 douzena piccioui passeron a 8^s la douzena.	»	480
		L.	7555

—

Dans un recueil de poésies, imprimé à Nice, chez la Société Typographique, à l'occasion des fêtes du 9 juin 1811, pour la naissance du Roi de Rome, on trouve la chanson suivante, entremêlée à d'autres productions latines et françaises.

La poésie latine est signée : *Mauritius Piccon, juris doctor et præses curiæ civilis nicæensis.* La chanson ci-dessous, que nous croyons l'œuvre d'un provençal, n'est signée que des initiales A. C., nous laissons à nos lecteurs à en juger :

Lou siel ha secondat
Lu desir de la Fransso :
Lou Rei de Romo es nat :
Faghén regioissansso.

Ahi como es prosperous !
Che vigor, che bellesso !
Che rire grassious !
Vou ciarmo, v'interesso.

L'aimablo imperatris
N'es touto consolado ;
Già crido tou Paris,
Vivo la Pagliolado.

Lou nuostre Imperator,
Tou sorprés d'allegresso,
Lou fruì dou sieu amor
Contemplo embe tendresso.

Aùro es assurat
Lou buonheur de la Fransso ;
Non serà plus troublat
Da deghuno puissansso.

Creissés, nouveu Souvran,
A onor de la Courono,
Che de sei proprei man
Lou pere entan vou dono.

Eu pi v'ensegnerà,
Cour lou permettrà l'age,
La sciensso de regnà
Da souvran giust e sage.

V'ensegnerà tambén
Lou camin de la glorio,
Ch'eu s'es anà drubén
Embe tan de vittorio.

Su lou trono franssés,
Rendùt inebranlable,
Enfin vou regnerés
Aimat e redoutable.

Lou siel ha secondat
Lu desir de la Fransso ;
Lou Rei de Romo es nat :
Faghén regioissansso.

A. C.

—

A la nouvelle de la paix, arrivée dans la nuit du 14 au 15 avril 1814, des cris de joie se firent partout entendre ; l'enthousiasme fut poussé à son comble ; la population niçoise tout entière, sans exception d'âge, ni de condition, parcourut les rues de la ville, musique en tête, en faisant des farandoles et des rondes et en poussant de bruyantes acclamations. La verve poétique ne manqua pas de se réveiller et, de toutes parts, dans les rues et sur les places publiques, de jour et de nuit, on n'entendait que le refrain des chansons, composées pour la circonstance et mille fois répétées. Comme toutes ces compositions ne roulaient que sur le même sujet et qu'on y employait presque les mêmes phrases, nous nous limiterons à ne transcrire que deux strophes de deux de ces productions, afin de rappeler l'époque et la circonstance :

CHANSON

sur l'air de *la Sentinelle*.

Per lou courier che n'en ven d'arrivà
N'a pourtà aquesta bouana nouvella,
La doussa pas che nen ven d'annonsà
Mettra fin a touti li querella ;
Lou bouan viei tem nen revendrà,
Ma augiourdui canten toui emb'allegressa
E non cessen de repetà
Che mal usà non pou durà.
Viva la pas e la vitoira, e la vitoira.

Per eloignà la pena, lou ciagrin,
Nen fau durbì lou cuor a l'esperansa;
De l'ingiustissia n'aven vist la fin,
La pas nen rendrà l'abbondansa.
Lou bouan viei tem nen revendrà,
Ma augiourdui canten toui emb'allegressa
E non cessen de repetà
Che mal usà non pou durà.
Viva la pas e la vitoira, e la vitoira.

Gioù de gloria e d'allegressa,
Gioù de ciarme e de plesi,
Courren toi embe vitessa
Venghen toi si regiouì.
La bella pas ven de renaisse
Non li ha plus a nen doutà,
Nissa seras recompensada
De la tieou fidelità.

Non cessen de fa de festa
E de toi si regiouì,
Es cessada la tempesta
E renaisson lu plesi.
S'embrassen couma de fraire
E giuren fidelità
A la meson de Savoja,
Car voulen tougioù l'aimà.

Les Niçois, voulant manifester l'ivresse de leurs transports, pour la paix survenue, profitèrent de l'imminent mois de mai, mois de plaisirs et consacré par la jeunesse au retour du printemps, pour renouveler l'ancienne habitude d'élever des arbres ornés de verdure et de fleurs, dans tous les quartiers de la ville ; usage que les circonstances avaient fait presque oublier. Les habitants de chaque rue rivalisèrent pour l'embellissement du *Mai* de leur quartier ; les guirlandes, les transparents, les emblêmes allégoriques, et l'illumination sur toutes les fenêtres embellissaient et animaient les danses, accompagnées de chants. « La muse des anciens troubadours, dit Durante, inspira des chansons naïves bien assorties à la sincérité de la joie qui animait toutes les classes des habitants. »

Ces réjouissances nous font connaître un nouveau chansonnier, qui acquit une grande renommée parmi ses

concitoyens! Malheureusement presque toutes ses productions sont perdues, faute de publication. Il ne se fait pourtant pas une partie de campagne, que l'on ne chante quelques couplets des chansons de Martin-Saytour et l'on n'entende quelques-uns de ses refrains devenus si populaires. Cependant, personne ne saurait réciter une chanson complète de ce poète. Plusieurs de nos amis, sachant que nous en avons recueilli quelques-unes, nous ont très-souvent engagé à les publier. Persuadé de faire une chose agréable à plusieurs de nos concitoyens, nous profitons de cette circonstance pour en reproduire quelques-unes, et nous commencerons par celle de *li Baumetta*, description de ce quartier, placé entre St-Pierre d'Arène et Ste-Hélène. Ensuite on trouvera un Noël, puis la description du festin de *li Verna* et la chanson sur la *Marguerite*, nom de la personne qui sut lui inspirer d'aussi beaux vers; ce nom on le rencontre dans beaucoup de ses poésies. Nous terminerons ce petit recueil par une chanson qu'il composa lorsque la révolution de 1821 fut sur le point de renverser le trône de Victor-Emmanuel Ier et que celui-ci donna aux habitants de Nice une marque si précieuse de confiance, en venant, avec la reine Marie-Thérèse sa femme et ses deux filles jumelles, chercher un asile auprès d'eux.

Depuis cette époque, nous ne trouvons plus de chansons niçoises, entremêlées de français. Martin-Saytour n'a jamais entremêlé de niçois ni de provençal les chansons qu'il a écrites en français et qui sont vraiment pleines de charmes, et dignes de voir le jour. Cependant, dans celles qu'il composa en notre dialecte, comme on le verra ci-après, beaucoup de phrases conservent la tournure de la langue française, et plusieurs mots sont tirés du provençal moderne:

LI BAUMETTA

Canson composada da Martin-Saytour.

Alli Baumetta
Si respira un buon er,
Alli Baumetta
Non li a giamai d'hiver;
Trouvas palai, giardin,
Ghinghetta e de buon vin,
De poulidi fietta
Filon su lou camin
Li coulougnetta.

Au mes de Flora,
Ossia en lou printem,
Au mes de Flora
Viron lou mai souven;
Caduna va sautà,
Caduna va ballà,
Deguna non descuora,
N'en vuolon profità
Messié e nuora.

Achì si trova
De péou et de favon.
Achì si trova
Toumeta e saussisson;
E per pescà de pei
La mar es souta l'uei.
Au banc de terra nova
Lu merlan son tre bei.
Fenen la prova.

Gioinome e fia
Aimon touplen l'audou.
Gioinome e fia
Aimon touplen li flou;
Tau fia un tulipan
Prefera avè davan,
Tau rosa au rosié bria
Che lou giove en passan
Se poù la pìa.

Cu es che devina
Achela ch'aimi ieu,
Cu es che devina?
Escoutàs lou vou dieu:
Ha de giupon toui blanc,
Bouton d'or au mitan,
Bordura cremesina,
Dei buosc, prat e camp
Es la regina.

Flora fa plassa
E rientra l'estieu,
Flora fa plassa,
Escoutàs sen che dieu:
D'unu si van bagnà,
D'autre van calignà,
E un pescadou che passe
Di, sensa malignà:
Buon proun vou fasse.

Dès oura picon
Fau virà lu talon,
Dès oura picon,
Fau regagnà maion;
Van trià lu couin,
Li simia au travessin,
E se li niera pitton,
Gratton fin au matin
E mai non chitton.

Lou matin calon
E si venon postà,
Lou matin calon,
Si venon accetà:
Serieia, pruna e poun
Jemplon lou bourdigoun;
Veghessiàs coma embalon!
Giusca lu merion
Entiè s'avalon.

Lou pei abonda,
E se lou gibiè non,
Lou pei abonda
E avès poulas, pigion,
Gallina, dindoneu,
Lou mouton, lou vudeu,
Trouvàs, s'anàs per ronda.
Limassa e cantareu
En cada bonda.

La frucia veira
Non nen fa plus beson,
La frucia veira
Non es plus de seson;
Avès li figa-flou,
Verdala e abicou,
Belouna e doùcueira,
Che ieu aimi surtou
Cour fan la seira.

Pomona arriva
La frucia farà fen.
Pomona arriva
E sen alasseren;
De raïn mouscateu
Iempleren lu budeu,
Mi fa già fà saliva,
Bella seson, fai leu,
Sies fuor tardiva.

Suorba, aserola
Son de tapa pertus,
Suorba, aserola
Fan anà embau fus.
Bernissoù negre e blan,
Pera de buon cristian,
E pesseghe de cuola
Son de frui buoi e san,
Suivès l'escola.

Li a de bouscarla,
Piola e fournighié,
Li a de bouscarla
En tout lou cartié.
Ma se ven regalas,
Lu fou ciausì ben gras,
Avè la saladetta
Lesta, cour lu levas
Da la brocetta.

Su cada planta
Nidon lu passeron,
Su cada planta
Audès lu sieu giargon;
Merlo e roussignou,
La calandra che vou
Imità coura canta,
Fa toute senche poù,
Ma non sen vanta.

La matinada
Cu cassa emb'au fusieu.
La matinada
Cu embe l'arret de fieu;
Cu embe l'aubre en man
Percourre toui lu cian,
Cu va embe la viscada,
Ma 's rar pià en passan
Una coupada.

Li a cu va tendre
L'esperenca ai rigau,
Li a cu va tendre
De las ai animau:
Si cassa au trabuquet,
Au furet, au falquet,
Ma ni a che non si tiron
Che cour dintre un bousquet
Si retiron.

Una serventa,
E la conouissi ieu,
Una serventa
Casset un merlo vieu;
Despì che lou piet,
Despì che l'emaillet,
Li arrive che plante
Voù, dau sera au matin
Che tougiou cante.

O che riada !
Gianin va visità,
O che riada !
Una leca ch'avia fa :
Aussa plan lou malon,
Crès pià un passeron,
La man resta enviscada,
La sente e di n'hai pron
N'hai fa giornada.

Laissen la cassa,
Lu autis gros e picion,
Laissen la cassa
Li tana e lu bouisson ;
Ientren en lu giardin,
Veiren lou daissemin,
Flou, frui de touta rassa
D'audou, de gust fin
Migliou ch'en plassa.

Veiren de cardo,
Faioù e cougourdon,
Veiren de cardo,
D'espargo e de pebron ;
Caüles, raba, naveu,
De toumati a bateu,
Seba, ensien sauvage,
Cougombre e gnif beu,
Salada a rage.

La merengiaina
Farsida està ben,
La merengiaina,
L'arcicotta tamben ;
Ma per implun li foù
D'oli, de froumai, d'où,
Embe d'espessia fina,
Verdura, ajeton noù
Crousta en farina.

Parlen doù puorre
Che si cuci sensa fuec,
Parlen doù puorre
Devinas en che luec :
Doù rifuò che sen fa,
Coma l'accomodà ?
Lou sabi da ma suore
Di, ch'en lou pissalà
Conven che muore.

Can lou Nor souffla
Rampounciou e spinas,
Can lou Nor souffla
Si foù soufflà lou nas ;
De radicia souven,
De blea pou e ren,
S'adona a la tantifla
Acheu ch'es sensa argen
Per mettre gnifla.

Belli Baumetta,
Sies un picion Paris,
Belli Baumetta
Sies un beu paradis ;
Angles, Russo, Alleman
Da vou trouvon buon pan,
Buon vin en li bouteta,
Un clima dous e san,
Un suol ch'alleta.

O Pier d'Arena,
Lu vuostre enfan si sau,
O Pier d'Arena,
Non soffron degun mau ;
Mantenelu gagliar,
Fes abondà la mar,
E vou rendes, Elena,
Lu vuostre urous doù par
E sensa pena.

—

NOUVÉ

DE MARTIN-SAYTOUR.

O Gian-Giausè, Giaume, Giana Maria,
Giache, Girorme, Geltruda, Micheu,
Reviavou, sautàs toui en camìa
Perch' anàs veire caucaren de beu;
Ah! levavou fès leù..... Che melodìa!
Ciangiàs de braja, courset e caireù.

Senti de bruì, anàs a la feniera,
Saupiami a dire sench' es, de don ven,
Se son de ladre doublàs li barriera,
Felu montà se son de bravi gen.
Anàs e gardàs ben, ma plan dai niera
Che non vou puorton de pes toui ensen.

Pà, veghessiàs canto monde che pua
E ch' eschilassa da toui lu camin,
Barba Paoun e tanta Lagramua
Son già passàt emb' au compaire Pin,
Li ha lo rango Pepin, Gibas, La-Grua,
Cu sau per cu es achesto gran festin.

O pà, veghessiàs che grand espetacle,
Li ha un ange au Ciel che lus mai ch'un soleù;
Paire, venès veire acheu gran miracle,
Un' estella es tombada su l' ameù.
Achel Ange si beu puorta un oracle
Anen l' entendre, non creignen la neù.

Venès toui, sabi la granda nouvella,
Cantàs, trionfàs e pi la vou dieu,
La figlia d'Anna, la bruna, la bella
S' es acouciada de l' enfan de Dieu.
Ah! che plesì es lo mieu, suiven l'estella,
Anen li auffrì vida e ben; tout es sieu.

Pìa d' agneù, de pigion, de polenta,
Iemple li sacoula, lu canestron,
Figlia, analivou auffrì per serventa,
Enfan, fès tout, che per Eu non fès pron;

Pia manteu , baston , non ploù ni venta ,
Anen vito adorà Maire e Picion.

Passen d'aissi , eviten l'avalanca ,
Un poù pu enlà piàs garda au trancàs ,
Fès attension en passan su la planca ,
Che non faghessiàs pi caucu fau pas ;
Dona a Cleofa lo bras senon s'enbranca.....
Vati fa foutre ! es tombada en bas.

Vito d'agiuda che l'aiga l'enpuorta ,
Sautàs toui dintre anala pescà ;
Paire la teni..... Maire es miegia muorta.....
Picas de fuech la coù faire secà.
Gian , dona se li ha , de vin e puorta.....
Ah ! lo sieu pous comensa già a picà.

Toute va ben e suiven nuostra routa ,
Cleofa es remessa , l'accompagneren ;
Vès achel aë che passa achì souta
Es doù compaire , la li agioucheren ;
En tiran d'aissì luen un coù de mouta
Lo beu picion che sercan trouveren.

Beu Rei de gloria , en che stat ieu vous trovi.
Sù 'n poù de paglia doù ciel lo fattor !
Oh ! che plesì..... oh ! che pena che provi ,
Es un contraste , ma es prova d'amor ;
O regenerator umble v'adori
Accettas lo cuor d'un paure pastor.

O beu Giausè e vous bella Marìa ,
Can vous devès estimà ben urous
De veire arrivada la professìa
E de gardà un depò si pressious ;
Vuostre nom , bei espous , *lodato sia*
E sighe agiuda ai momen periglious.

LOU FESTIN DEI VERNA.

Air : *Chantons enfants de Nice.*

Cad' an per achesta seson
Pere, enfan, mere e fia
Venes doù Var su lou gason
De famìa en famìa.

REFREN :

Beli partida
De Santa Margarida,
Su l'er dei tendre passeron
Faghen retentir de canson. (*bis*)
En lou festin dei verna
Che tan ben nen gouverna. (*bis*)

N'oublidès pas lou saussisson,
Lou giambon, la toumeta;
Aven a doui pas dei bouisson
Li plus tendri faveta.

En arrivan soubre lou luec
Dei fecondi limita,
Si preparen a faire fuec
E buglir la marmita.

Un courre leù sercar de tronc,
Assende la basana,
E nautre faghen su lu gione
Audir lu nouostre organa.

A l'ombra d'un fugliage estrec
E verdegianti tenda,
Faghen d'assetat et de drec
La plu sana merenda.

Après acheu mousseu frugal
Agreable et ciampestre,
Formen de ront e de gran bal
D'un paradis terrestre.

Canten, viren tout a l'entour
Coma de ninfa messi,
Celebren lou festin d'amour
E dei terra promessi.

Se fauta de vin vou ven souon
Revegliavou gioinessa;
Li *Dama* e *Payan* n'han de buon
Per creisse l'alegressa !

Beli partida, etc.

MARTIN-SAYTOUR.

LA MARGARIDETTA.

DE MARTIN-SAYTOUR.

Sien intrat au printem.
De la seson passada
N'a fac de mau conten
Lou frei e la gelada.
E che faren ?
D'achesta profiten lan la ..
E che faren
D'achesta profiten.

Ma per nen profitâ
Venès giouini fietta,
Au tour dou mai cantâ
Doi o tre cansonetta ;
E vou venès
Giouin' ome se voulès lan la
E vou venès
Giouin' ome se voulès.

Debuten per cantà
Una canson nouvella,
Ch' un amatour a fà
Su d'una flou ch' es bella
D'iver, d'estieu,
D'autoun, dou mes d'abrieu lan la
D'iver, d'estieu,
D'autoun, dou mes d'abrieu.

Eu la descrieu ensin :
Di che n' es composada
D'argen, d'or, de carmin,
Ch' es ronda e festonada,
Ch' es un bouton
Contornat de fueion lan la
Ch' es un bouton
Contornat de fueion.

Di ch' es d' acheli flou
Che Flora si courona,
E laissa giugià a vou
Lo pris ch' ella li dona.
Ma pi che pris?
Se non a ges de fis lan la
Ma pi che pris
Se non a ges de fis.

Di che dei camp e prat
Es prinsessa e regina
E surpassa en eclat
L'estella matutina
Ch'en la veen
Fa toui lu cuor conten lan la,
Ch'en la veen
Fa toui lu cuor conten.

Coura si trasfourmet
En tòro, Giòve paire,
E che s' enghirlandet
Per plase a sa coumaire
Voughet ciausì
D' acheli flou d' achì lan la,
Voughet ciausì
D' acheli flou d' achì.

Ma qu voudrà trouvà
Doun es la sieu egala,
A l'Archèt anerà
Achì es doun etala,
Beutà, splendour,
E lu raion d'amour lan la,
Beutà, splendour,
E lu raion d'amour.

Ma touti dintr' un bloc
Non valoun pas achella
Che si ves a San Roc
Su la routa nouvella,
Dintre un giardin
Prè dei cattre camin lan la,
Dintre un giardin
Prè dei cattre camin.

CANSON

Per l'arrivada doù Rei a Nissa.

O Nissa, cessa enfin d'estre giloua
Tu ch' as puosqut vaghegià lou tieu Rei,
Se Genoa mai che tu s'es vista uroua
Per l'avenì n' auràs de giou plus bei ;
E saupes ch' ha previst la pensada,
Che son plesì es de ti consolà ;

Festa adonca la sieu arrivada
Es lo tem de t'esfougà e cantà.

REFREN:

Viva lou Rei, la famìa royala,
Che puoscon toi depassà lu cent an,
Che la santé sighe per toi egala
E son buonur sighe togiou plu gran,
E si sovengon che sian seis enfan.

Aimable Rei e vous bella Regina,
Che trouveren che vou puosche amusà?
Serion lu plan, lu giardin, li collina?
Ma se lo gel n'a tot devalisà.
Basta, aven senche poù vou soddisfaire:
Touplen de cuòr, doussil, umble e soumès.
De cuor che v'aimon, e suetoun faire
Senche vou plas e senche ordonerès.

Cattre an per cuola emb'estent embe pena,
Lu ben perdut, la famia au beson,
Supourtà tout embe un aria serena,
Demouostra ben lu Nissart che gen son;
Ma se sien prount a donnà ben e vida
E se venghesse pì un'autra occasion,
Che Vittor parle, sa voi es audida
Affronteren fusieu, bomba e canon.

La fedeltà es lo nuostre partage;
L'argen e l'or mai pourà l'ebranlà,
Nautre l'aven dai viei en eritage
E lu futur si saupran modelà.
Saupes che qu vou troublà l'aiga clara
Souven n'en beu lo premiè lo limoun,
Stimeran per non la beure amara
De la laissà courre per lu valoun.

Oui, sien toui tieu, Vittor, che penses faire?
Non melangià lo plesì che provan,
Abituàt a ti demandà paire
Don correrian per ti bajà la man?
Se tu t'en vas, se tu quites la regia
Per respirà l'er d'un autre climat
Aùra che Nissa gode e festegia
Ma son buonur alora aurìa neblat.

Pensa adonca a repià la courona
E fai valè li tieu lei ch' adoran,
N'as pa beson de l'appui de Bellona
Per devià lu proget dei mecian ;
En achest' ora, confus plen de onta.
Plen de regret, ghidàt per la reson,
Es sur che cridoun abas la gionta,
Si parle plus de la Costitussion.

Martin-Saytour.

François Cougnet, dont nous avons déjà publié la biographie, composa sur cette époque mémorable de 1821, la chanson qu'on trouvera ci-dessous, et que nous faisons précéder d'une charade, faite par le même auteur, à-peu-près à la même époque :

CIARRADA NISSARDA

de Fransua' Cougnet.

Non es lo mieu premiè che la mitan doù nom
Che dona cada enfan din lo tem ch' es piccion
En acheu dei parent che de plus l' interessa ,
Che lo soagna , l' educa e li fa de caressa.
Doblas lo mieu premiè subito avès un nom ,
Un mot tot franses ch' ha la meme espression.
La mieu segonda part es lo nom d' una villa
Don si pesca soven l' amploetta , e l' anghilla ,
E cora ven Calena es un d' achellu luech
Don lo monde si plas a faire gaciafuech.
Lo sieu vin es ben buon lo blanc coma lo negre ,
Basta n' en beure un poù per rendre l' ome allegre.
Li si fà certen plat ch' han toi la sieu seson ,
A Calena la torta , a Pasca lo capon ,
Lo gioù gras de rajola , e de pissaladiera ,
E toplen de ragou de diversi maniera.
De merlussa en la Carema embé d' espinoas ,
De cardo , de caulès , de thon e de lobas.

Au festin de San Roch de polàs en gran nombre ,
Lo gioù de San Crespin si mangia de cogombre.
En l' estieu cauchi fès de cantareu tapat ,
Son un poù car, es ver, ma son ben delicat.
De boscarla en l' auton , de tordo embe l'auliva ,
Ren che de li pensà , n' avali la saliva.
Lo total es buglit solamen aiga-sau ,
Ma condit es migliou , l' oli non li di mau ;
Si piglia embe lu det , lo cugliè , la forcetta,
Ma mi plas mai fregit en forma de bignetta.
Li frema che lo fan nen fan un plen pairoù
Si vende en un buon près, n' en dònon doze au soù.
Se non vo basta aissò , ven dirai davantage ,
Es una planta aussi che forma un buon forrage.
Ma cresi ch' es assès , ai dic tot sen che foù ,
Aussi , per un Nissart n' ai dic tres cart de troù.

Lo nom de la ciarrada es :

PA-NISSA.

LA VILLA DE NISSA A S. M. VITTORI EMANUEL

Canson nissarda de FRANSUA' COUGNET.

Din lo comble de la giòja
Da buoi suddito fedel
Canten toui : Viva Savoja !
E Vittori Emanuel !

Non sien nautre de la casta
Ch' ha tradit un sì buon Rei ,
Sian Nissart , accò nen basta
Per volè la buona lei.

Per accò lo Ciel propissi
Ha din achesta occasion
Mes sotta lu nuostre ospissi
Un Rei tan sage , e tan buon.

Siès , o Nissa, envidiada
Da li villa d' alentour
Perchè siès recompensada
Dau tieu gran , e giust amour.

D' autri se ti veon de caire
Perchè as lo Rei din ton sen ,
Dili ch' es lo tieu buon Paire ,
E che l' aimes tendramen.

Se Turin la capitala
Lo reclama embè plesì
Dili che ren non egala
La giòja de lo veire aissì.

Siès , o Nissa , troù picciona
Per lo conservà tougioù ;
Non fa ren , de sa courona
Siès lo sieu premiè bigioù.

Perchè lo cuor gran e nòble
De Vittori Emanuel
Es fac per aimà lo pòble
Ch' es soumès , gai , e fedel.

Dili dounca se repiglia
Lo dous comant de l' Estat,
Ch' Eu, e touta la famiglia
Vieugon long-tem fortunat.

Ch' a la Regina san cessa
Desiran de gioù urous,
Di tanben ch' a li princessa
Suetan de Rei per Espous.

Ch' enfin se Nissa li es cara;
Se li plas l' er de la mar,
Cauchi fès retourne encara
Veire Paglion e lo Var.

En attandan, plen de giòja
Preghen toui per Eu lo Ciel
En cridan : Viva Savoja
E Vittori Emanuel.

—

Cette époque de 1821 nous rappelle le point de la conversation que nous eûmes avec notre ami Barla, à propos des livres et des brochures qu'on publie depuis quelque temps sur Nice.

Certaines gens, après avoir passé cinq ou six mois dans un pays, se croyent suffisamment renseignés pour en écrire l'histoire. Comme le plus souvent ils ne puisent leurs connaissances qu'aux rapports de quelques personnes qui ont l'air d'être bien renseignées à cause de leurs relations sociales, mais dont l'amour-propre ou l'intérêt à été en quelque sorte froissé d'une manière ou d'une autre, il n'est pas étonnant qu'elles altèrent la vérité. Ainsi, dans ces prétendues histoires, presque tout y est inexact et changé, les dates, les noms des rues, des places et des personnes.

Dans quel but?... beaucoup diront nous n'en savons rien!... cependant, avec un peu de perspicacité on peut très-bien le deviner. Nous dirons seulement qu'il est déplorable, que ces livres, ces brochures tombent sous la main de la personne sérieuse, qui, sans arrière pensée, voudra se charger d'écrire un jour l'histoire générale de notre pays; elle n'y trouvera que confusion, comme nous allons le démontrer par un seul article.

En parlant de la rue et du palais du gouvernement maintenant rue et palais de la Préfecture, on a écrit:

« Au printemps de 1821, le roi Victor-Emmanuel descendit au palais royal de Nice avec toute sa famille. Son fils Charles-Félix y conduisit sa jeune épouse en 1825. »

Le palais royal, anciennement palais ducal, comme il est indiqué dans une carte de 1610 par Baldoin, était habité, avant 1792, par les gouverneurs et les intendants généraux.

Feu notre ami Palliari Lea, dans ses notes recueillies et publiées en 1858, disait : « Le 29 septembre 1792, à l'entrée de l'armée républicaine, accompagnée d'un grand nombre de pillards et de pendeurs qu'on appelait alors la phalange marseillaise, saccagèrent et pillèrent le palais ; les meubles furent jetés par les fenêtres et les archives de l'intendance brûlées. En 1793 ce local fut converti en un hôpital militaire pour le service de l'armée (1). »

Ce palais servit donc d'hôpital militaire et civil pendant la révolution et après, et il n'a été restauré qu'en 1822, sous la direction de M. Jean Escoffier architecte. Il fut déclaré Palais Royal à cette époque. Le roi Victor-Emmanuel, avec sa femme Marie-Thérèse et ses deux filles jumelles Marie-Thérèse-Ferdinande, et Marie-Anne-Caroline, descendirent en 1821, rue St-François-de-Paule, maison St-Pierre-Nieubourg, à côté du théâtre, où en 1796, avait pris logement Napoléon Bonaparte, et en 1809, le Saint-Père Pie VII. Nonobstant ces temps calamiteux, on voyait, tous les jours, ce bon Roi descendre dans la rue, sans autre compagnie que celle

(1) Augustin Palliari Lea, mort en 1863, à l'âge respectable de 86 ans, avait assisté à ces scènes de terreur, et il avait des notes très-intéressantes sur cette époque, qu'il n'a jamais voulu publier, disant que les temps étaient encore trop rapprochés. S'il les a confiées à quelqu'un, on pourrait peut-être le faire maintenant, car 70 et plus d'années se sont déjà écoulées.

de son premier écuyer et deux personnes de service, monter à cheval, pour aller faire tranquillement sa promenade sur le chemin du Var.

« Son fils Charles-Félix y conduisit sa jeune épouse en 1825. »

Comme on a vu ci-dessus, la famille de Victor-Emmanuel Ier n'était composée que de deux princesses; par conséquent il n'avait pas de fils; Charles-Félix était son frère, et ne vint à Nice qu'en 1826,

« conduisit sa jeune épouse. »

La reine Marie-Christine de Bourbon, était née le 17 janvier 1779; donc quand elle vint à Nice, en mars 1826, elle était entrée dans sa 48me année; je pense qu'à cet âge, on ne peut pas lui donner le titre de jeune épouse.

Voilà, comme on écrit l'histoire.... si sur deux seules lignes on peut trouver tant à redire, qu'en sera-t-il de tous les écrits qui se publient....

Si nous avons fait remarquer les années 1492 et 1493 à cause de l'importance de l'imprimerie et du premier ouvrage que nous avons trouvé imprimé en notre idiome, l'année 1823 doit briller dans nos annales bibliographiques. Ce fut dans cette année que vit le jour un poëme héroï-comique, intitulé: *la Nemaïda,* par lequel feu notre ami Rancher a su faire connaître que notre dialecte est susceptible de toute la souplesse et de l'énergie que l'on trouve dans les chefs-d'œuvres des langues d'Europe.

« Si les langues française et italienne, dit-il, dérivées de la langue romane, dont le caractère paraît encore vivant dans les dialectes niçois et provençal, ont pris un essor qui les fait distinguer parmi les langues vivantes, il n'y a pas de raison pour croire que celle qui les enfanta ne puisse prendre à son tour un aspect imposant et un caractère distinctif.

» Les langues italienne et française sont des langues d'emprunt pour la plupart des provinces qui composent l'Italie et la France. L'idiome dont se servent presque toutes les familles, même les plus remarquables, dans le sein du ménage, n'a qu'une très-faible ressemblance avec la langue dont on doit faire usage ; et l'enfant qui commence à manifester sa pensée, et qui va recevoir les premières impressions de morale et de religion, source de sagesse et de vertu, trouve souvent au-delà de sa portée les écrits qui les lui retracent.

» Il n'est pas de langage qui, comme celui des nourrices, puisse mieux inculquer les objets qui doivent naître pour ainsi dire avec nos pensées.

» Si j'ai cru, dit-il encore, adopter de préférence ce genre de poésie, c'est pour détruire la prévention erronée de ceux qui ont pensé que notre dialecte n'était pas propre à peindre d'une manière convenable les grands sentiments et les fortes passions.

» Si j'ai mal réussi, je désire que d'autres, qui, comme moi, auront le cœur pénétré du plus ardent amour de la patrie, prouvent d'une manière plus solide, ce que mon intime conviction me met en droit d'avancer.»

Dans la *Biographie Niçoise,* parmi plusieurs morceaux des poésies de cet auteur, nous avons donné la description si intéressante du festin de Cimiez ; nous donnerons maintenant *la puissansa dau destin,* introduction de son troisième chant de *la Nemaïda* et nous prendrons *lou vout de Nem per Lubin e Courina* du cinquième chant :

Extrait du Chant IIIme de la NEMAIDA.

Che sierve de si plagne e de si reghignà,
Lou destin n'en comanda e tougiou voù regnà.
Un monarca plus fier, plus testart non si trova ;
Degun non lou soumete, e lou sabi per prova.

Lou puissant Giupiter, e touta la sieù court,
En parlan dau destin son restat tougiou court.
Venus, en landean (era pi la sieù figlia),
Souven ha diç, papà, m'han sgarrat li faudiglia ;
Mercuri m'ha tradit, Mars es un libertin :
Eù respondia, passiensa, ensin voù lou destin.
E jeù, ch'hai l'esprit fouol, e la servela dura,
E che sieù fenéant e pigre de natura,
Coù che trati un suget, che non ha rem de beù,
Già, non n'en tirerai ni ferre ni claveù ;
Ma pisch'hai comensat, tan voù che la fenissi.
Per fà sourtì lu vers, com'un autre, m'eschissi ;
Lou destin che poù tout, m'agiuderà bessai ;
Per la troasiema fes m'avari, e pi veirai.
Veù che mi coù frustà lu coue su la taula,
Creperai, ma diran, sies ome de paraula.
Per non vou secà plus embe de digression,
Se lou mi permetès, reveni ai mieù mouton.

Extrait du Chant Vme.

Nem fenisset ensin la sieù longa parlada,
En la crota Catin es ben vitou calada,
E per bagnà lou bec de Nem e dai Espous,
Monta de bouon vin blanc un flascou tout poudrous.
L'ouratour lou premiè, ch'ha già la lenga seca,
Lou tasta, dì ch'es bouon, l'avala, e s'esperleca ;
Una segonda fes lou licour ecelent
Coula en bagheta d'or dau ventrut recipient ;
Li santé son pourtadi, e lou veire tintina :
Nem fa de vout au siel per Lubin e Courina,
E sembla, en achel at, lou gran preire Calcas
Emplouran Giupiter per lou bouon Menelas.
Ma entan che, l'uès en l'er, e la man drecia aussada,
Voù, tout en mot ciausit, faire un' emprovisada,
Lou cat, che giusc' aloura era chiet au canton,
De la mancia de Nem ha vist lou pendiglion,
Sauta per l'aciapà, va, ven, bouta, traversa,
Ruta plat, gotou, sieta e lou flascou ranversa ;
Lou vin taca la toaglia, e maugrà l'empagliat
Lou veire fin es rout dau gros coù ch'ha picat.

Nem ch'ha l'esprit present, e de servela en couossa
Di, non v'espaventés, ch'es un signau de nouossa.
S'avian vuat la dourca, o revessat la sau,
L'affaire, car amic, n'en pourria anà mau;
E s'un cadre pendut era tombat per terra,
De poù de li restà, non si metrian en gherra:
Ma lou vin spantegat es d'un bouon pronostic,
E foughesson sen mil non cregnen l'enemic.
Donca sian entendut: vau preveni lou preire:
Au tombà dau souleù, Lubin, laisseti veire,
Davan la miegia nueç nen coù tout defini,
Non mancà, ti dirai, coura deves veni.

—

L'arrivée à Nice, en 1826, de S. M. le roi Charles-Félix et de la reine Marie-Christine, fit naître une grande quantité de poésies, latines, françaises, italiennes et niçoises, parmi lesquelles, comme nous avons vu, figura aussi celle de M. Bertò, qui est la principale cause de cette dissertation. Nous croyons devoir encore donner quelques morceaux des trois pièces de vers que nous avons déjà citées dans notre lettre écrite à M. le chev[r] Barla, et qui se trouvent au commencement de notre ouvrage:

Vivo lo Rei de Sardegno,
Vivo lo nuostre Sovran,
Che per sieu bontà si degno
Visità lu sieu enfan.
La presenso maestouo
D'un Prince ch'es tan aimat,
La sieu ario grasiouo
Regiouisse tout l'Estat.

De l'epocco desirado
Per un poble ch'es fedel,
Ch'a la fin es arrivado,
Remarsien toui lo Siel.
Per omage a la Regino
Li souheten de giou hurous,
Dighen a Mario Cristino:
Dieu vou conserve l'Espous.

G. F. Bertò,

Economo temporale nel circondario di Cuneo,
pel Regio Apostolico Economato Generale.

Se n'en devi giugear dau plesir che nen provi,
Parmi nautre es vengut un Dieu consoulatour:
Dau bouon Carlo Felix la maestà li trovi.
Touti li sieu virtù, meme couor, meme amour.
Enfin ai nouostre vout lou Siel foughèt propissi,
Es Eu, es lou mieu Rei: lu prat tougiou plus vert
Si van curbir de flou per doublar lu delissi
D'Acheu, ch'a nen cerir, surpassa Filibert.

E tandis ch' en lou luec che chita
L' Iver embe top e levita
Trantaglia e fa grignar li den;
Aissi ven veire la natura
En la sieu plus nobla parura
Virar lou Mai emb' au Printem (1).

Par J. R. RANCHER.

(1) Ces vers sont tirés d'un « *Componimen Pastoral, cantat alla serenada de li SS. MM., lou sera de la sieu arrivada. Mes en musica da Filip Oddi.* »

Nissa plus bella
Trionfa enfin:
Nissa v'appella
Au puort vesin;
Chè l' arrivada
Aspera ancuei
Si desirada
Dou sieu buon Rei.

Faç a l'image
De cu proven
S' es giust e sage
Lou Rei ch'aven:

Maria Cristina
Fa, che migliou
Lou Lis domina
Soubre lei flou.

Che Nissa es cara
Ai sieu regart,
Vou migliou encara
Provà ai Nissart,
E ben regarda
Che de l'Estat
La sauvagarda
Son tougiou stat.

Par J. DABRAY.

Nous ne devons pas nous limiter à opposer à M. Bertò ces deux poètes ci-dessus; nous donnerons, en outre, deux strophes empruntées à une *ronda nissarda* composée par le chev[r] Louis Durante, *a l'occasion de la festa dei mariage*, qui fut célébrée à cette époque :

Per rendre plus viva la festa
E plus assortida ai Souvran,
Un poble entier si manifesta
Emb'un tendre e sincer elan.
Douze flambeu formon l'omage
D'amour, ch'inspira la sieu ley!
D'un cuor fedel lo dous lengage
Es acheu che plas au buon Rey (*bis*).

Nissa, en lu tieu giou d'alegressa,
Lu sentiment son touï unit,
Non gli a ch'una meme tendressa
Un meme affet, un meme esprit!
Ah! ch'es uros lo tieu partage
Embe Félis et la sieu ley!!
D'un cuor fedel lo dous lengage
Es acheu che plas au buon Rey (*bis*).

Parmi les rondes de mai 1828, la suivante fut en grand vogue; on y remarquera l'apostrophe sur les *r* comme nous l'avons indiqué ci-dessus:

Anquei cada fietta
Deu ben virà lou mai,
Aissi la fresc'erbetta
Non passise giamai.
Entan per commencar'
Emparen a dansar',
A cantar', a sautar' (*bis*).
Ma senche aiman encara,
L'amour lou n'en prepara:
Es un bouquet de flou
Che durerà tougiou.

L'endeman de la festa
Fau ben si travaillar',
La mouneda n'en resta
E lou plesir s'en va.
Evviva la patria
Tamben li belli fia
Ch'aiman à la folia (*bis*).
Ma senche aiman encara
L'amour lou n'en prepara:
Es un bouquet de flou
De diversi coulou.

L'amanta ch'es sincera
Non ha qu'un amourous,
Non fau virà bandiera
Se voulès estr' urous.
Ma lou giouv'en partage,
Malgrè la flou de l'age
Deu tougiou estre sage (*bis*).
Ma senche aiman encara
L'amour lou n'en prepara:
Es un bouquet de flou
Che reserva per vou.

Enfin vou vouoli dire
Per finì la canson,
Che comenses a rire
Autan che n'aighes pron.
Evitas la querella,
Laissas la bagatella,
Serca-vou la plus bella (*bis*).
Ma senche aimas encara
L'amour lou vous prepara:
Es un picion bigiou
Che aimeres tougiou.

Après la gaîté, on voit arriver la tristesse ; voici Nice plongée dans le malheur ; le sonnet suivant, publié en août 1835, nous indique cette affreuse épidémie qui fit le tour du monde :

SONET
soubre lou Cholera-morbus
à la Facultà de Nissa.

Degià l'affrous flagel de l'Indian sauvage
Maigre, vert, reghignat pouorta aissi lu sieu pas :
Sbirri doù sieu furour, l'espavent, lou carnage
Li giuron su lou dail de non estre mai las.

La Parca, d'Acheron ha quitat lou rivage,
Su lu marmo funebre estendent lu sieu bras,
Amouola de sizeu long-temp fouora d'usage
E d'un segont Eden serca a troublar la pas (1).

Admiran un Achil se vers Troja s'avansa ;
Se recubert d'acier su lu scadron si lansa ;
Espaventant Ector che si tira a l'escart :

Ma che mai non direm, se sensa scut, ni lansa,
Affrontant lu dangier, la mouort de touta part
Combate e vince entin lou medecin nissart ?

(1) Nice, par ses beaux hivers, ses fraîches ventilations en été et ses campagnes toujours fleuries a droit à cette dénomination.

CANSON
PER L'ARRIVADA DOU NOUOSTRE BUON REI CARLO ALBERTO
en abrieu 1836.

Soubre l'er de la Barcarola, en l'*Elisir d'Amore.*

Soubre lou nouostre rivage
Souleu nouveu lus ancuei :
Courren toui li rendre omage,
Es Albert, lou nouostre Rei.
D'Eu nen ven plesir e gioia,
Doussa pas, bonur reel :
Es dei Prince de Savoia
E la perla e lou model.

Cour'un bel astre pareisse,
Se lou couor souleva a toui,
Can mai lou bonur deu creisse,
S'au luec d'un nen briglia doui.
Rei cerit, la tieu compagna
Luen de tu, cu la reten ?
Saupes ch'achesti campagna
Em'Ela han double printem,

De Nissa tendra e soumessa,
Bouon Rei, calma lu tourment,
E lu Prince e la Princessa
Fai-li veire a tout moment.
Sout'un ciel senza nuage
Fai-li coular cauche giou :
Aissì ressevran en gage
De couor pur eme de flou.

Coura l'amour lou demanda
Lou Nissart es tougiou vert,
E su la tourre Belanda
Lou ti prova Filibert :
Courre a la mouort eme gioia,
Sensa fren e sensa mors,
E per defendre Savoia
Li fa rampar doù sieu cors.

Toui lu roc de la montagna
Provon lou nouostre valour,
E lou sanc ch'encà lu bagna
Redoubla lou nouostre ardour :
Lou peril lou couor sublima :
Souta lou tieu pavaglion,
Nen veiran acheli cima
Invincible bataglion.

Lou fuec d'amour chenen brula
Es per Tu tougiou parié :
Lou Nissart mai non recula
Au plesir, com'au dangié :
Tout entier a l'alegressa
Voulen, sensa fin, ancuci
Repetar eme tendressa,
Viva lou nouostre bouon Rei.

—

En 1840 fut publiée la *Grammatica nissarda per emparà en pòou de temp lo patouas dòou pais*, *de D. Giausep Miceu, curat de Sant' Estève*. A ces vrais et bons niçois, qui prennent pour devise, en tête de leurs ouvrages, la sentence de B. Franklin :

Che la probità e lo travaigl sigon
tougiou lu vuostre compagno,

et qui emploient le temps dont ils peuvent disposer pour le bien de la jeunesse ouvrière en l'initiant par leur langue-mère ou par tout autre moyen, aux principes de la vraie morale, nous devons une reconnaissance publique: avec ces principes-là, si ces messieurs voulaient aussi s'appliquer le *pax vobis* qu'ils prononcent tous les jours, ils pourrraient faire *mirabilia*. Notre bon curé, qui, bien certainement, reconnaît la justesse de la maxime ci-dessus, désire la mettre en pratique, car il nous dit dans sa préface :

« Serai arrivat au mieu but, se li mieu fatiga puodon estre utili a la gioventù ouvrièra, la cala empara,

es ver, a legì l'italian o lo franses, ma che pi, per non poudé faire d'estudi lonc, non arriva giamai a l'intelligensa clara dei ouvrage en achelli doui lenga che traton dei art e mestié. D'achì achella funesta routina che mette lo plus grant ostacle ai progrès de l'industria tan liberamen encouragiada dau nuostre august Monarca Carlo Albert. »

Plus bas il ajoute :

« Lo lettour si souvenghe che lo Comtat de Nissa si trova situat entrà l'Italia e la Fransa, e che per conseghenza lo parlà dei sieu abitant participa de l'una e de l'autra lenga d'achellu doui païs. Ensin, se eu es Franses, che non m'accuse de m'estre tròou rapprociat de la lenga italiana, e se es Italian, che non mi reproce d'avé tròou francisat. Achesto defaut era inevitable. Sepandan coma, maugrà toui lu souin che ieu hai portat en achesta Grammatica, hai encara luèc de cregne che non mi sighe escappat d'autri inesattessa, ieu solliciti d'avansa la sieu indulgensa, en lo pregan de mi faire conoisse achelli che eu descurberà : ieu ressevrai li sieu osservassion embe la reconnoissensa la plus grana. »

Nous aussi, en nous associant aux sentiments de notre ami D. Miceu, nous réclamons pour notre compte l'indulgence de nos concitoyens pour ce travail qui, comme on le voit, n'a d'autre but que de faire apprécier quelques particularités de notre dialecte, et d'en faire connaître les variations au moyen de faits historiques.

La grammaire de M. l'abbé Miceu reçut un accueil favorable ; elle est depuis longtemps épuisée, et l'on pourrait difficilement en trouver un exemplaire. Nous avons cru devoir engager l'auteur à en publier une nouvelle édition, bien persuadé qu'il y introduirait les perfectionnements que l'expérience lui a sans doute suggérés, par le remaniement et une révision scrupuleuse

de son ouvrage, auquel nous lui conseillerions de joindre un petit dictionnaire des mots les plus difficiles. En attendant nous reproduisons quelques observations sur les animaux que D. Miceu donne pour exercice à la fin de sa grammaire :

OSSERVASSION SU LU ANIMAU.

Li rata-pignata che si muostron en plus gran numero, o che volon mai ch'a l'ordinari, anonson per l'endeman un giou caut e seren. Lo contrari es se son en piccion numero, se ientron en li majon e se gietton de crit.

Coura la necciola canta en lo marrì temp, annonsa lo beu.

Lo courpatà che crida lo matin indica la meme cauva.

Es signau de pleja e d'orage, coura lu canart e li auca volon aissà aiglià en cridan e en s'enfonsan en l'aiga en lo beu temp.

Li abeglia, che non s'escarton gaire de la rusca anonson de pleja; l'anonson aussì coura si retiron a troupa davan che si fasse nuècce, e sensa estre entièramen cargadi.

Coura lu pigion si retiron tardi es signau de pleja per l'endeman.

Coura li passera redoublegon touplen e si suonon per si reunì, es signau de marrì temp.

Li gallina che si reventuolon en la poussièra mai che de coustuma, anonson la pleja. N'es dòou meme se lo gal canta lo sera, o fuora d'oura.

Coura li arendola en volan rason la terra o l'aiga es signau de marrì temp.

Lo temp es a l'orage, coura li mousca pouignon e si rendon sassioui.

Coura lu moussion si reunisson davan lou calà dòou souleu, e formon casi una colonna che bombiglia en l'aria, es signau de beu temp.

Coura la sigala canta après lo calà dòou souleu, ella annonsa de gran calou per l'endeman.

Coura li granouiglia cridon mai ch'a l'ordinari ; lu babi suorton lo sera en gran numero, lu verp de terra pareisson, lu narbon lauron mai che de coustuma ; coura lu bòou, lu dindo si reunisson a troupeu, la pleja es casi segura.

Se lu bestiari e surtout li fea si muostron plus avidi d'anà pasturà, la pleja non es luèn.

—

Joseph Dabray, dans son recueil de poésies intitulé : *Souvenir de Nice,* imprimé en 1842, nous fournit un exemple très-opportun dans le Noël suivant, publié en français et en patois. Nous donnons en même temps la traduction italienne qui servira beaucoup à démontrer le rapprochement de notre dialecte avec cette langue :

NOËL.

—

En Français et en Dialecte Niçois.		Traduction Italienne.
Quand Dieu seconde Tous nos souhaits Et fait au monde Régner la paix, Dans ta mémoire Grave, ô chrétien, Ce qu'il faut croire Pour vivre bien.	*Coura si rende* *Ai nuostre vout* *Lo siel ch'estende* *La pas pertout,* *Couren toi veire* *A Bethelem* *Senche fau creire* *Per vieure ben.*	Quando si rende Ai nostri voti Il ciel che estende La pace dappertutto, Corriam a vedere A Betelemme Ciò che fa d'uopo credere Per viver bene.
CHOEUR OU REFRAIN.	CORO O REFREN.	CORO O RITORNELLO.
Rendons honneur Au Divin Maître Qui vient de naître Au bon pasteur.	*Mai non si laisse* *De rendre onour* *Au Dieù che naisse,* *Au buon pastour.*	Mai non si lasci Di render onore Al Dio che nasce, Al buon pastore.
Voici la fête, Pauvre honteux, Baisse la tête, Riche orgueilleux, Dans une étable Le Roi des Rois Naît misérable, Meurt sur la Croix.	*Baissa la testa,* *Ric orguillous,* *E tu fai festa,* *Paure ontous :* *Dintre un estable* *Dieù naisse urous,* *E miserable* *Muor su la Crous.*	Bassa la testa, Ricco orgoglioso, E tu fa festa, Povero ontoso : Dentro una stalla Dio nasce beato E miserabile Muore sulla Croce.

Si le bœuf, l'âne
Vont figurer
Dans la cabane
C'est pour montrer
Que de tous père,
Aux courtisans
Un roi préfère
Les bons paysans.

Le chœur céleste,
Par ses concerts,
Rend manifeste
A l'univers
Un fait qu'atteste
L'homme étonné
A voir où reste
Le nouveau-nè.

Plein d'allégresse
Le berger court,
Chacun tout laisse,
Soudain accourt,
E tous étalent
Plus d'un cadeau,
Dont ils régalent
L'Enfant plus beau.

S'il a pour garde
Leur seul amour,
Le Ciel lui garde
Brillante cour,
Qui vite arrive
D'un bord lointain,
En criant vive
L'Enfant divin.

La belle étoile,
Qui jour et nuit
Brille sans voile,
Guide, conduit
Les trois Rois Mages
A ce berceau,
De tant d'hommages
Objet nouveau.

Prenez la porte,
Bergers aussi,
Votre odeur forte
Peu sied ici,
Quand tout Roi passe
Et prosterné
Adore, embrasse
Le nouveau-né.

Se compagnia
L'aë e lo boù
Fan au Messia,
Veire un Rei poù
Ch'es de toui paire,
Ch'ai buoi paisan
Tuort non deù faire
Un courtisan.

L'ange che a prova
Passa lu vent
Dona la nova
Doù gran event ;
E can lo monde
Resta estonat
Envan s'esconde
Lo nouveu-nat.

Che vista bella,
Pastre, mi offrès :
Cadun si appella ,
Si coure après,
E ben s'empressa
Lo plus lambin,
Tan l'interessa
Lo beù Bambin.

Ma se gen fida
Per garda aurà
De court splendida
Non mancherà ;
Per rendre omage
Au brès divin,
Lu tre Rei Mage
Son en camin.

L'astre ch'en testa
Marcia doù giou,
E non si arresta,
Brilla tougiou,
Lu guida e scuorta
En lou luec plen
Giusc'a la puorta
De paurei gen.

Sortès, buoi pastre,
Chè a toi lu nas
L'oudou doù ciastre
Gaire non plas,
E au rei fes plassa
Che l'ha plus fin
E adora, embrassa
L'Enfan divin.

Se compagnia
L'asino e il bue
Fanno al Messia,
Veder un Re può
Ch'è di tutti padre,
Che ai buoni paesani
Torto non dee fare
Un cortigiano.

L'angelo, che a prova
Passa il vento,
Dona la nuova
Del grand' evento ;
E quanto il mondo
Resta attonito,
Invano s' asconde
Il nuovo nato.

Che vista bella,
Pastori, m' offrite :
Ciascun si appella ,
Si corre appresso,
E ben s'affretta
Il più badalone,
Tanto l'interessa
Il bel Bambino.

Ma se gente fida
Per guardia avrà,
Di corte splendida
Non mancherà :
Per render omaggio
Alla cuna divina
I tre Re Magi
Son in cammino.

L'astro, che alla testa
Marcia del giorno
E non si arresta,
Brilla sempre ,
Li guida e scorta
Nel luogo appieno,
Fino alla porta
Di povera gente.

Sortite, buoni pastori,
Che a tutti i nasi
L' odor del caciume
Guari non piace,
E al re fatte piazza
Che l'ha più fino,
E adora, abbraccia
L'Infante divino.

Mais l'encens fume,
Sa douce odeur
S'étend, parfume
Le bon pasteur
Qui prèche au temple
Et sait montrer,
Par son exemple,
A l'adorer.

Bon peuple alerte,
Cours en ce lieu
Faire une offerte
Qui plaît à Dieu ;
Surtout prends garde,
Qu'un maître bon
Le cœur regarde
Plus que le don.

Dans les campagnes,
Les habitants
Et leurs compagnes
Sont tous contents ;
Chacun d'eux veille,
Porte à propos
Mainte corbeille
Des fruits plus beaux.

Chacun qui passe,
Rempli d'ardeur,
Sait faire place
Au bon pasteur
Qui mieux engraisse
Son cher troupeau,
Dont il s'empresse
D'offrir l'agneau.

Quand tard s'avance
Plus d'un pêcheur,
Bien le devance
L'heureux chasseur ;
Et plus fier passe,
Lorsque en sa main
Pendent bécasse,
Lièvre ou lapin.

Où tant de belles
Montrent en vain
De leurs dentelles
Le luxe vain,
L'amour déclare
Reine des cœurs
Celle qu'il pare
De simples fleurs.

Ma l'insen fuma,
L'oudou plus grat
Vola e parfuma
Lo buon curat,
Che per esemple
Si poù mostrà,
E enseigna au temple
A l'adorà.

Buon poble alerta,
Vai faire leù
Achela offerta
Che li si deù ;
E piglia garda
Ch'Eu coma Dieù
Au cuor regarda
Plus ch'au don tieu.

Se non ha pena
Cu tardi ven,
La maglia plena
D'or e d'argen ;
Lo premi gagna
Cu puorta ancuei
De la campagna
Lu fruc plus bei.

Cadun che passa
Vito a son tour
Saù faire plassa
Au buon pastour
Che migliou paisse
Lo sieù troupeù,
E au Dieù che naisse
N'offre un agneù.

Can lo pescaire
Resta darié,
Lo lest cassaire
Va dei premié,
E plus fier passa
A toui davan
Se una becassa
Li pende en man.

Plus d'una bella
Desplega en van
Dei sieù dantella
Lo lusso van :
Rosa si para
De simplei flou,
E a l'amour cara
Regna migliou.

Ma l'incenso fuma,
L' odor più grato
Vola e profuma
Il buon curato,
Che per esempio
Si può mostrare
E insegna nel tempio
A l' adorare.

Buon popolo all' erta,
Va fare lesto
Quell' offerta
Che gli si deve ;
E piglia guardia
Ch' Egli come Dio,
Lo cuor riguarda
Più che il tuo dono.

Se non ha pena
Chi tardi viene,
La borsa piena
D' or e d' argento ;
Il premio guadagna
Chi porta ancoi
Dalla campagna
I frutti più belli.

Ciascun che passa
Presto al suo torno
Sa fare piazza
Al buon pastor
Che meglio pasce
La sua greggia
E al Dio che nasce
Offre un agnello.

Quando il pescator
Resta in dietro,
Il lesto cacciator
Va tra i primi
E più fiero passa
A tutti davanti
Se una beccaccia
Gli pende in mano.

Più d' una bella
Dispiega in vano
De' suoi merletti
Il lusso vano :
Rosa si para
Di semplici fiori,
E all' amor cara
Regna meglio.

En 1846, François Guisol, ouvrier, auteur de plusieurs poésies niçoises, publia une comédie en trois actes et en vers, intitulée : *l'amour d'un buon Nissart, o Trimidor lou faus amic*. Dans un monologue de cette pièce, il fait dire à *Anaïs, blancisusa de dantela*, qui se trouve en Provence avec son mari :

Nissa, païs ciarmant, salutari segiou,
Luèc agreable e dous don hai ressut lou giou!
Ha reson mon marit de m'havé dic toutara :
« A toui lu cuor ben nat, che la patria es cara. »
Brulan per tu toui-doui doù plus ardent amour,
E pregan nuèç e giou t'estre leù de retour.
Lou perdon ch'en parten hai pigliat a San Peire,
Mi farà ben la grassia un giou de ti reveire.
Souta lou tieù beù ciel respirar l'er marin,
E lou parfum dei flou dei tieù divin giardin.
Après nouostre travail, en bouona compagnia,
Anar si devertir sensa serimonia,
De ver la Crous de Marmo, ou ben de ver San Pouon,
A Nissa dapertout es bèu autan che bouon :
D'en Simié che Rancher tan savammen nen canta,
Si ve de touta part un bassin che v'encanta;
D'en Casteù de tout tem, meme de ver lou nor,
Sias eblouit doù frui che pouorta lou nom d'or.
De miliè de palai, de maïon de campagna,
Dei riba de la mar giusca su li montagna,
Abitat e lougiadi aumen sièi mes de l'an
Per de noble estrangiè digne doù premier ran,
Che per la sieù santè gioïsson achi d'estre;
Enfin, Nissa es au fèt un paradis terrestre,
E sens'esagerar pouodi dire eme fuèc :
« A Nissa cu non vieù non vieù en degun luèc, »
Per parantesa encara, en grossi lettra scrieùre :
« Cu d'ela nen di mau, n'es pa digne de vieùre. »
. . . .
Mon Dieu, per s'achistar un poù de renomada,
Carria rendre nova una cauva esgarrada.
Perche sourtès de Nissa, en achesto païs
Sembla che non saupès blancir com'à Paris.

Pourtan cu m'ha moustrat es una parisièna;
Dèi sieù migliouri ouvrièri èri la plus ansièna ;
Achela che moustrava à fà lu ponç a giou,
Che travagliava enfin de touti la mïou.
E luèn de mi flatar, soubre la brouderia,
Donavi a ma mestressa un poù de gialousia.
Sepandan mi diïa, en sagia e bouona gen :
« Ah ! s'ères a Paris gagnerïes d'argen. »
Me mon marit, es vèr, èra la nouostra idea;
Ma lou dous souvenir dèi figa e de la blea
N'ha, crèsi, plus vesin, fa demurar tranchil.
Au resta pi Paris rende cadun abil !
Se non lou sias avan e faç aussi per l'estre,
Giamai d'abilità poudès retournar mestre.
Ensin si travaglien, veghen d'acumular
Per faire nouostra routa e ver Nissa voular.

Deux ans plus tard, en 1848, dans un poëme national, intitulé : *Discours liberal au poble mon fraire,* Guisol, notre poète-ouvrier, disait :

Poble, a cu deven tout, d'après lu vouostre bras;
Che giamai lou travail, ni l'onour denembras;
Ch'après havé bastit e cultivat la terra,
Per defendre l'estat, courrerias a la gherra,
En aiman e serven vouostre bouon paire e rei.
Souta li sieu nouveli e venerabli lei ;
Enfan laborïous, fedel, autan che brave,
Che tougiou Carlo Albert ai vouostre couor si grave !
Es en eu che deven la santa libertà,
L'amour de la patria e la fraternità.
Plus de touort entrà nautre, entrà nautre coù vieùre;
Egal davan la lei pouden respouondre e scrieùre.
Plus d'èna embe degun;..... surtout, plus de degegn;
S'es sage, un bouon paisan, com'un bouon noble, es degn ;
La noblessa es un nom; es la virtut ch'es nobla :
Sensa ela, es dapertout, una superbia ignobla;
Per ela deven toui travagliar, la nourrir,
La defendre, sauvar, vieure ensin che mourir.

Ela deu de toui nautre estre tougiou servida ;
En ela, li deven e l'onour e la vida.
Gesu-Christ su la crous ha diç au darriè crit :
« Respetas lu talent, la virtut e l'esprit :
Emb'elu non podès mancar che d'estre libre. »
Lou veès per lu rei doù Pò coma doù Tibre,
Coma de *Leopol* sourtìt doù meme flanc,
Vesin, amic entim, nouostre fraire de sanc,
Criden per elu, toui, tout autour dei sieù tròno :
« Viva Albert, Leopol e lou gran Pio Nono !
Viva, giusch'à la mouort, cridas per toutei très ! »
Se foù, contr'un tiran, per elu, combatrès ;
Un enfan ch'es aimat doù sieu vertuous paire,
Si ten degià segur de vincre en tout afaire ;
L'amour e lou dever lou renden belicous,
Li di : « se coù partir preparas gia de crous.
D'espouleta a gros glan ; de plassa..... ma gagnadi,
Non per de titre faus ingiustamen donadi.
Recompensa au meriti ! onour ! decourassion !
En l'aria lou savouar ! abas la protession !
Giuren ! presten sermen, fedel e brave poble,
De si rendre, en virtu, per nouostre gran rei noble ;
Ch'acheu devouamen si fasse a couor dubert,
En cridan toui d'un coù : « viva Albert ! viva Albert ! »

—

Lors des réformes accordées par le roi Charles-Albert (octobre 1847), quantité de proses et de poésies furent publiées. Nous reproduisons la chanson intitulée :

LA NISSARDA.

—

Sur l'air de *la Sentinelle*.

Viva lou Rei ! evviva Carlo Albert !
Viva, viva Pio nouostre Sant Paire !
Car toutei doui lu sieù bras n'han dubert,
E han ciangiat lu sieù doui poble en fraire !
Se Pio es la Carità,
En Carlo Albert nautre aven l'Esperansa ;
Se n'han donat la libertà } (*bis*).
Dei sieù suget han confiansa }

Se lu sieù Regn sighesson en dangiè,
Sen mille bras son pront a lu defèndre :
L'Italia non crègne l'estrangiè,
E lou sieù sanc ella es pront' a repèndre.
O Carlo Albert nouostre Souvran !
O Pio nòou escoutàs la preghièra
Ch'a ginous toui lu vouostre enfan
Giuron su li vouostri bandièra (*bis*) :

« A Dieu giuran de defèndre tougiou
» La religion, la libertà, l'Italia,
» Sacrificà l'or e lu nouostre giou,
» Aimà la pas, non cregne li bataglia;
» De fa respetà lu drapeù
» Che doui Souvran n'han donàt a defèndre,
Brulà giusc'au darriè ameù, } (*bis*).
Mourì plutò che de lu rendre. }

Italian ! sighen tougiou unit,
E non formen ch' una meme famiglia ;
Che toui lu an lou giou dei sant edit
Sighon per nautre de giou d'allegria !
E dei prinse refourmatour
Che lu drapeù flotton dau Var au Tibre,
Tougiou unit d'un noble amour } (*bis*).
E signalon de poble libre. }

J. L. V.

8 *novembre* 1847.

—

Les rondes du mois de mai de l'année suivante, roulèrent toutes sur le même sujet. Nous en rapportons une, composée par un de nos amis et qui eut un grand succès. Nous allons, par cette production et les suivantes, faire connaître un vrai et bon niçois, qui a su se faire remarquer, non seulement par ses poésies en langue maternelle, mais par plusieurs autres productions en langue italienne, notamment par une collection d'épigrammes, pour lesquelles il reçut des éloges flatteurs de la part de son Souverain.

Canson per virà lou mai
dòu CONSCRIÇ NISSART EN LOMBARDIA.

Aria : *quand on est fille hélas!* (Cheval de bronze).

O tu la mieu bella Nissa !
Coura voli emb'au pensiè
Auprès de li tieu taulissa
Tra li regha d'òuliviè,

Lo cuor palpita de plesi,
E mille dous souvenì
Mi rappelon lu bei an
Ch'eri enfan ;
Coura courii per lu prat
E sautavi lu vallat
Com'un picion devagat.
L'aubre flourit, un parpajon,
O lo *cieu cieu* d'un passeron
Mi rendìon tan content !
Eri gai, san e rient.....

O bei ten ! o bella Nissa !
A tu voli emb'au pensiè,
Saludi li tieu taulissa
Lu tieu bei portegaliè.

E saludi li coulina
Ch' han un sourire eternel,
Senti la brisa marina,
Veu l'azur dòu tieu beu ciel.
Pì lo pensiè courre a majon,
Veu laveso, fugairon,
La mastra, lo gros tauliè
De noughiè ;
Veu la carreta, lo magau,
La poujera, lo destrau,
Audi lo can che fa *bau !*
En un canton veu lo mieu brès
Audi cantà..... e non sentès ?
Ma maire che dì : picion
Enduermeti don don don.....

O bei luech ! o bella Nissa !
A tu voli emb'au pensiè,
Saludi li tieu taulissa
Lu tieu bei portegaliè.

Libertà ! au crit de gherra
Ch'en Italia as faç levà
Ai suivit la tieu bandiera,
Lo paisan s'es fà sourdà :
Tra la poussiera dai combat
Com'un brave ai caminat
Sensa creigne ni mouschet
Ni boulet ;
Sieu dòu païs dai *Seguran*
Ai de pieç, e coura ai fan
Mi mangi sinc Alleman !...
Ma coura au soir sù lo mieu sac
Gousti lo repau dòu bivac,
Mi senti venì de luèn
Sù la brisa un dous refrèn

Che dì : la mieu bella Nissa !
A tu voli emb'au pensiè,
Saludi li tieu taulissa
Lu tieu bei portegaliè.

Mi consuola, mi recrea
L'espoir che retournerai
Mangià la tourta de blea,
Li faveta au mes de mai,
Sù l'erba embe de saussisson.
Una trancia de giambon,
Un buon tomou de Brachet
de Bellet ;
Che reveirai lu bernissòu,
Li bouscarla, lu fajòu,
Li belouna trenta au sòu !
Ch'en gianviè veirai mille flou
Sourtì dapé dai cauleflou,
Coura en là tout es gelat,
Passit, rimat e pelat.....

O beu ciel ! o bella Nissa !
A tu voli emb'au pensiè,
Saludi li tieu taulissa
Lu tieu bei portegaliè.

Soubre lo cian de bataja
Vuoli gagnà lu galon,
Retournà embe la medaja
Emb'au brout sù lo ponpon,
Dire à la terra don sieu nat,
Per tu lo sanc ai versat
Ma l'Italia pòu cridà
Libertà !
Pi sù la puorta de majon
Sounà : frema ! pà ! picion !

Sieu vengut, sieu jeu Titon !....
Mi sembla già sù lo mieu cuor
De lu serrà, o dous espoir !
Che pouschessi en lu viej an
Cantà encara ai mieu enfan :

O beu ciel ! o bella Nissa !
A tu voli emb'au pensiè,
Saludi li tieu taulissa
Lu tieu bei portegaliè.

Mai 1848. EUGÈNE EMANUEL.

Notre ami Eugène Emanuel avait l'habitude de composer différentes pièces de vers, qu'il faisait chanter dans des réunions de jeunes gens. Il les faisait ordinairement précéder d'un petit prologue, dans lequel un personnage comique, jouant le rôle de paysan, sous le nom de Martin, ne manquait pas de dire de bonnes vérités. Il nous est tombé sous la main une des scènes qu'il composa pour un jour de distribution des prix aux élèves des écoles chrétiennes. Nous serons peut-être indiscret d'en rapporter un fragment sans sa permission ; cependant nous tenons beaucoup à faire figurer ce morceau de prose niçoise qui, sans apprêt et dans toute sa naïveté, pourra, plus facilement que tout autre pièce, prouver la pureté de notre idiome ; notre ami nous pardonnera cette indiscrétion, vu le but que nous nous sommes proposé, en faveur de notre langage :

UN' ACADEMIA DE POESIA EN LA MAJON DE MARTIN.

PROLOGO.

MARTIN. — Lu mieu buoi amic. Vous remersìi de v'estre rendut à la mieu envitassion. Sabès degià a che but si sien reunit. Non li a pas gaire lu nissart e surtout

nautre che per estre de paure enfan dòu poble, eravan privat dòu pan de l'intelligensa, *che lu fournié vendion ben car, quoche lo pastesson embe de gran avariat;* non li a gaire, dieu, menavan una ben trista vida. Coura a la sudou dòu front aviavan gagnat la giornada, ch'aviavan poscut mangià e durmì, non demandavan autre; aublidavan che oltre dòu ventre aven tamben una testa e un cuor.

GÈNA. — Ma coma avès très-ben diç la fauta non era pas touta nuostra, era dai *fournié de l'epoca.....*

MARTIN. — Basta, aüra avèn vïst luì de plus bei giou.... un'instrussion pura e solida n'es donada; avèn emparat a si conoisse, sabèn seu che devèn estre, sabèn pensà, e anan sercà en la memoria dòu passat li nobli acsion dai nuostre paire perchè n'en siervon d'isemple.

CECCO. — E achullu isemple en l'istoria de Nissa non son rar.

MARTIN. — Jeu per lo mieu païs ai mai che d'amour, ai un culte; per jeu Nissa es tout: serà una manìa, ma che voulès? li trovi lo sieu beu coustà, se tout deughesse cedà alla mieu volontà, canti caua arrangerii, retocherii, corrigerii en lo nuostre poble per l'eleva e l'anoublì!.... ma sieu picion, ben picion e mi rappelli de la fabla dou babi che lu buoi Frere m'an emparat. *Cu trou si gonfla, crepa,* e non vuoli pas faire coma tantu che veen, che non si rapelon plus che doui giou fà, vendion encara doui sou d'esca... ma laissen acò.....

LOUIS. — Avès reson Moussu Martin, jeu ai audit dire che en achestu darrié ten ni a dai bei ch'han faç lo crep dou babi.

MARTIN. — Una caua sepandan, non dieu pas che puoschi la faire, ma ai lo courage de l'entraprendre. Coura si

trovan en li nuostri reunion en un giou de festa, che cou dire doui mot o fà una rima, si pensa a tout autre che a parlà lo nuostre lengage; cu passa lo Var e s'abriva ver delà, e cu sauta la cuola de Tenda; non voulèn estre nissart, e parlan sepandan la lenga dai troubadour. Se cauca fes pì audèn per li carriera una canson nissarda, vous còu tapà li oureja, de tan es mautratat lo nuostre beu idioma.

La nuostra soussietà a per but de faire revieure lo buon gust popolari, vous conoissi a toui li capacità per acò: anquei auren la nuostra premiera seansa; cadun pourterà un plat de la sieu fasson, cadun ressiterà o canterà la sieu composission nissarda; e coma li resolussion faci en un giou senza preparatif e embé de picioui mojen non duron, faren cauchi concession. Li a lo nuostre amic, achì, lo caro Blanchi, che a touta fuorsa vou ciangià l'*i* dou sieu nom en un *y grec*, e si faire dire *Monsieur Blanchy*, e non plus Blanqui coma li diavan en buon nissart; ma che voulès lo proverbi di: « soffri l' amico tuo col vizio suo! » vaghe per l'*y grec:* basta che non li s'agiougne un pou de *De,* tout anera ben; eu parlerà fransès.

Sabès degià lo programma :

Cecco canterà la mieu canson sù li superstission populari.

Louis n'en farà doui couplet coma vòu embé la sieu verva ordinaria per n'en fà rire.

Moussu Blanqui ou Blanchy che ha studiat *le langage des fleurs*, farà doui vers sù d'una flou, achela che mai li agrada.

Lo caro Narbon dirà la sieu romansa de l'Iver.

Gêna canterà la ballada nissarda : la Ciavana, sabès ben... la Ciavana
« ch'en passan sù d'un camp lo ravagia, l'espana. »

E per finì jeu canterai la canson de la Boutìa.

Pour ne pas trop prolonger les exemples nous donnerons seulement :

LA BOUTIA.

Es la boutìa
Che ben souven mi fa cantà
E ingrat bessai mi creserìa
Se non m'audesse mai parlà
De la boutìa.

Una boutìa
Fa de savent, fa de gherriè,
L'istoria dei ten giustifìa
Che suorton lu plus bei lauriè
D'una boutìa.

A la boutìa
Lu Roman devon lu bei cant
Dòu plus sublime dei genìa,
Saben che Orassi era gourmant
De la boutìa.

Senza boutìa,
Senza son fraire cogordon,
Dièmi senche devendrìa
Un sourdà davan lo canon
Senza boutìa ?

En la boutìa
Giove coscriç e viei troupiè
Trovon courage e vigorìa ;
En lo bivac, en lo cartiè
Ven la boutìa.

Senza boutìa
L'ome era un brut ; Noë tamben
Un giou dighet à la famìa :
Nautre, picioui, per vieure ben
Beughen boutìa.

A la boutìa
Recourre lo paure meschin,
Un malurous coma vieurìa
Se non neghesse lo ciagrin
En la boutìa.

Una boutìa
Fa cessà li desunion,
Li a odi che resisterìa
En veèn sautà lo boucion
D'una boutìa ?

Una boutìa
En touti li solennità
Còu che rallegre la famìa,
Li a uni nuossa o un bategià
Senza boutìa ?

A la boutìa
Meme una bella rende onour,
Sau che pòu fa de maravìa
Un picion det dòu dous licour
De la boutìa.

Una boutìa
L'iver n'en dona lo calou,
L'estieu n'en leva la pepìa,
Siès un beson de cada giou
Bella boutìa.

Bella boutìa
Permette che ti celebren,
Tu n'en dispenses allegrìa,
Espoir, vigor, contentamen,
Bella boutìa !

Bella boutìa
Dai tieu amic ten tougiou luen
Li pena, la malinconìa,
Fai che giouisson per lonten
De la boutìa.

Una boutìa
Un giou souta d'un beu boschet,
En un' allegra compagnìa
M'inspiret achestu couplet
Sù la boutìa.

De tout temps, chez toutes les nations anciennes et modernes, les poètes, adoptant hardiment les habitudes du peuple, ont toujours excité et échauffé les jeunes imaginations ; c'est l'amour qui inspira les premiers troubadours ; voulant faire connaître leurs sentiments à la personne aimée, ceux-ci commencèrent à faire des vers en langue vulgaire, et, profitant de toutes les époques remarquables et de grandes émotions, ils ne laissent jamais leur verve en repos. Le ton impétueux et saillant de notre dialecte, favorisé par la chaleur du climat, éclate particulièrement dans le langage du peuple, et les poètes dans leurs saillies de gaîté, l'emploient bien souvent, comme on peut le voir, dans les ballades, les rondes et les noëls, dans lesquels on trouve toujours quelque répartie spirituelle, piquante et quelquefois grivoise; ce qui a fait dire peut-être à J.-J. Rousseau que *les langues du midi sont filles de la joie*. On dira peut-être aussi qu'en reproduisant tous ces noëls et ces rondes on n'y voit que l'empreinte du langage du peuple. Notre opinion est qu'il faut chercher dans le peuple les traces des anciennes mœurs, ainsi que les usages et le langage des anciens, car les gens du monde vivent sous l'empire de la mode; leurs expressions sont les expressions à la mode, et la mode, comme on le sait, généralement, n'a rien de fixe.

Voici le *portret d'un liberal a la moda,* qui fut publié à cette époque, à l'imprimerie Canis frères :

Non mi parlar, ti dieu, dei liberal d'ancuei,
Che dòu regn ch'ha finit en lou cuor han lou duei.
Creses tu ch'acheu tau che lou mai si cocarda,
E ch'emb'un gran drapeu camina a l'avan-garda,
Cride emb'un couor content : viva la libertà ?
Detrompeti, fieu car ; la nassionalità
Non es en cauche crit, non es en l'apparensa ;
Es en lou sentimen ch'ella piglia naissensa ;
E touplen crideran : abas lu ligouban,

Che pourrian bategiar dòu nom de *ciarlatan*.
Achelu bei esprit coma lou temp varion :
Plouron se fòu plourar e se fòu rire, rion.
Non li ha che doui gioù che *Reneta lou gras*,
D'un gros marquis de court sollicitan lou bras,
Semblava de naissensa estre l'eufan d'un page ;
Ma lou temp ha ciangiat e ciangia de lengage :
E ben couma ti va ? Tu sies un buon enfan....
Pi lu plus liberal tratta de ligouban.
Parpeu après ch'envan ha sercat la noublessa
S'en vengia en insultan cu si rende a la messa.
Per lou poble , *Ariston* , de couor es tout pourtat,
Perchè sau che ben leù van fa lu deputat.
Enfin n'haurii un gioù a faire la pintura
Dei liberal nouveu, gen a doubla figura.
Un vero liberal tougioù lou conoissès
A toui lu ben che fa, che son sens'interès :
Sacrifica , se fòu , lou sieu sanc , la sieu boursa
Per destruge lou mau che serca en la sieu soursa ;
Devoila lu abus , non pouorta ch'un manteu,
E giamai ai tiran si leva lou capeu :
Tougioù soumes ai lei , respeta lu sieu fraire.
E vòu ben au païs coum'a sa propra maire ·
Non vòu de protession , es per l'egalità
Enfin es per cadun che vòu la libertà.

—

Joseph Dabray , à cette époque , fit imprimer une chanson sur *lu Ligouban ,* qu'il nous plaît d'en donner quelques versets :

Se per malur tra nautre aven
Dei ligouban la pira rassa,
Canten toui en la poursuiven,
Coura de fa mau non si lassa.

Coro.

La libertà per triounfà
Vou che si mette a la sartaja
Tout ligouban che si pantaja
De poudè encara l'estoufà.

Lou ligouban che a reculon
Camina couma la lingousta,
Si gounfla envan plus ch'un balou.
Eu non vau gaire e touplen cousta.

Coro. — La libertà, etc.

Lou plus nano dei ligouban
D'un gigant cres avè la tailla ;
Eu tougioù plus fier ch'Artaban,
Trata lou poble de canailla.

Coro. — La libertà, etc.

Per poudè dominà tougioù
Plus d'un ligouban fa l'anghila ;
Ma son passat lu sieu bei gioù,
E Berta per eu plus non fila !

Coro. — La libertà, etc.

Non pensan giamai che per eu
Lou ligouban, coma l'aragna,
Au vol piglia li mosca leu,
E don toui perdon solet gagna.

Coro. — La libertà, etc.

Gran nemic de l'Autorità,
Che non lo piglia per lanterna,
Tout ligouban va detestà
Cu non l'escouta e ben governa.

Coro. — La libertà, etc.

Lou sabon tan de gouvernur
E d'intendan, che per la fauta
Dei nemic dòu nouostre buonur
Han souven faç sauta milauta.

Coro. — La libertà, etc.

Enfin abusan dei benfaç
E dei favour d'un buon monarca
Plus d'un ligouban ha tout faç
Per perdre de l'Estat la barca.

Coro. — La libertà, etc.

Ma mes a la sartaja ha beu
Baissà la coua, aussà la testa,
Serà scornat coma si deu
Se ven troublà li nouostrei festa.

Coro. — La libertà, etc.

—

Les années 1854-55 doivent être signalées aussi par la publication de deux journaux en langue maternelle; le premier, entrepris par François Guisol, vit le jour en septembre 1854, sous le titre de *la Mensoneghiera*.

Il commence son premier numéro en disant :

Donca, caro païs, la mieu pluma s'asarda,
De v'escrieùre a la fin la Gazetta Nissarda.
Au mioù che pourrà va si faire capì
E lou ben e lou mau de qualonch' escupì ;
Lou ben perchè cadun embe zèlo l'imite
E lo mau perch' enfin si repousse e s'evite,
Si regarge embe d'uès plen de bila e d'orrour
E couma lou plus gros de toui lu desonour,
Ma tout acò, pourtan, quach'a plourar de vieùre
Lou va, tout en rien, taciar de lou descrieùre.
Achi mieù bouoi letour e fraire de païs
Sench'au commensamen vou dona per avis,
Che sighe verità, che sighe baliverna,
Briglieran com' un gaz, o com' una luerna ;
Perdonas se caucun si ve su lou tapis,
Cu si ri, tan mioù, cu si faccia, tan pis.

Dans un autre numéro, à la chronique locale, il donne : *la festa doù Malounat* et une chanson en forme de pétition, assez énergique, adressée au Conseil Municipal, que nous reproduisons pour faire connaître la situation de l'époque :

« Divendre passat e d'achesto mes gioù memourable de l'estat (15 setembre), e una de li festa conservadi per rapelar tougioù lou souvenir de la Natività de Santa Maria Vierge che, per la sieù intercession, deliberèt Turin ; gioù, che si solennisava per una gran procession, la troupa souta li arma, e la musica nen regalava de mousseù d'armonìa ; achest' an tout es estat mouort, per ordre dei autorità superiouri, per evitar li confusion en tem d'epidemia, precaussion ben pigliada, can meme non sen sighen manco en avisat, e che nen sian estat chiti che per la poù, a nen mourir san e robust. Ma achella poù pourtant, s'es facia sentir à la perrochia doù Gèsu, surtout au Malonat, don n'es mouort caucun, dïon, doù colera, per havè faç troù bouona vida, d'aprè senche li gen dïon ! Tamben, per levar acheu pensiè e faire de mai creire coma lou colera stat tant enrabiat en achela carriera che degun non li va, ni passa, mascada d'una muraglia doù casteù, che rende l'aria mausana per privassion de courrent, epì, troù de maion bastidi en fourtaressa antichi, che sepandan en cas de revoulussion serion li plus ben gardadi en demoursan su lou nas dei revoltat lu brulò de la *Nemaïda*.

» Ma en recompensa lu abitant doù Malonat han donat una superba festa, festa dedicada a Maria Vierge de li Grassia, en remerssiamen d'estre stat deliberat d'achela pest, si son toui prestat e me l'agiuda d'un zelant preire, de faire plassar una estatua de la Vierge. Una cauva ensin non s'era giamai vista. Touta Nissa, despì lou matin giusqu'au sera non si poudìa passà ; es stat veritablamen una festa. . . . . »

L'IMPLOURASSION DEI OUVRIÉ

au Sindico e Conseglié.

CANSON. — Er : *doù Cabanon.*

Autre che pest, che colera, epidemia.
S'aissò non ciangia e si garisse leu,
Sian già d'iver, toutà plus de camia,
Haven fam, frei, senza four, ni soleù.
Tenevo pront gen che fès nouostra rabia,
A nen donar de travail o de pan,
O contra couor si faren metre en gabia.
Au manco achì non moureren de fan.

Vautre emplegat e paire de la villa,
Sage Sindico e brave conseglié
Fes che giamai non n'agante la bila
A si mangiar tra marit e mouglié.
Ma trouverias de suget e de grinto
Capable a tout, fauta d'un tros de pan.
Afronterian Dedale e Labirinto,
Au manco achì non mourerian de fan.

Plus de fiertà, d'orgueil, ni d'aria seria !
Plus d'insoulent e rigourous discours,
Ensin ch' au tem de pest, en la miseria
Si deven toui prestar fouorsa e secours.
Dai boulevar giusca su lu mouleto,
Tout acò voù de travail o de pan,
O ben lu bagn delà doù Lazareto
Au manco achì non mourerian de fan.

Degià toucan lou dur mes de desembre,
Dieu ! che Calèna anan veire passar,
Se non sias vautre, o respetable membre,
Mouren d'esfrai ren che de li pensar !
Coma pouden vou faire bouona mina,
Degià nen manca una lesca de pan,
Plutò partir per delà li salina,
Au manco achì non mourerian de fan.

—

Au printemps 1854 nue chanson fut publiée, sur l'imitation du *Roussignòu che vola*, mais elle n'a pas eu la popularité de la première ; nous la donnons afin que l'on puisse en faire la comparaison :

CANSON.

Er : *lou Roussignoù che vola.*

La païsaneta,
Neta,
Pouorta la sieù gourbeta
D'amberge e de raïn,
Su d'un canton de la plasseta,
Don lou sieù mouscadin
La ven veire toui lu matin.

Sitot emplassa
Plassa
Lou sieù faï miegia lassa
Per terra, en fen bouchin,
Mei sieù caressanti grimassa
Au sieù beu mouscadin
Che l'aspera de bouon matin.

La bouona strena
Trena,
De vendre li fa pena,
Pou de nen veire fin
Nen demanda troù la dousena,
Per lou sieù mouscadin
Lou regardar mai de matin.

Après la fiera
Fiera
Traversa li carriera,
Fen balar lu pendin
Giusca fouora de li barriera,
Doù sieù beù mouscadin
Si fa sègre toui lu matin.

Ai barri impronta,
Pronta
Un calambour sens' onta,
Venès giusch' au giardin
Goustar lou frui che tan remonta
Per vou, mieù mouscadin
Lou conservi toui lu matin.

A pena embranca
Branca
Un pon-pesseghe arranca,
Lou li presenta ensin,
Devenen d'amour pala e blanca.
Sussas, mieù mouscadin !...
A reveire deman matin.

LO SINCAIRE
ai Nissart salut.

Dimeneghe, 4 mars 1855.

O Nissart, degn enfan d'achela Catarina
Che doù vuostre païs es la gran eroina,
E che illustre rendet lo mieù nom una fès
En vincen davan jeu Musulman e Fransès,

S'anas fier a rason de la vuostra naissensa,
Che tan d'autre favour soleta vou compensa,
E se vou tenès buoi d'estre vengut au giou
Doù printem eternel en lo ciarmant sougiou,
Ressevès lo salut da veritable fraire
Ch'en naissen de buon cuor vou manda lo *Sincaire*.
Giusc' aüra, es ben ver, m'avïon denembrat,
En minga de canton non eri mensionat ;
Ma despì ch' han donat un nom a li carriera
Han pi sortit lo mieu, ch' era plen de poussiera
En lu archivi a la Villa, e lu Paire conscriç,
L' han a Sant' Agostin finalament enscriç,
Lu remersii tan, perchè la mieù memoria
Rappelerà tougiou la brillanta vittoria,
Che rapportet achì en un combat famous
La Nissarda Amazona contra d'un Barbarous ;
Aüra, o car Nissart, che li m'han faç enscrieure ;
E che, coma v' hai diç, sieù plus segur de vieure,
Doui giouve studious, vuostre compatriot,
Che non vuolon pourtan si fa passà per dot,
Ma che han tougiou sperat despì lo sieu bas age
Dai estudi tirà cauche onest avantage,
Han fondat un giournal e li han mes lo mieù nom
Tout-a-fè consacrat a la vuostra istrussion,
Acò m' ha faç plesì, perchè l'idea es buona
Doù tan plus ch'es escriç, coma lou mieu nom suona,
Setadire en nissart, e vou serà fassil
Lo legì, lo capì e lo vou rendre util,
Ma per acò d'achì sabès senche coù faire ?
Coù che toui tan che siès ligès lo *Sincaire*.

Les deux jeunes rédacteurs du *Sincaire*, auxquels nous devons une mention honorable, étaient A. Fenocchio et François Barberis, qui écrivaient pour la fête du 15 août :

Festa e regioissansa ! es lo crit doù *Sincaire*.
Regioissansa e festa ! es senche ancuei cau faire,
Lo soleu, che si leva ajà da Montalban,
Puorta per lu Nissart lo plus beu gior' de l'an.
Donca ancuei sighen toi en gioà, en contentessa,
Bandissem lu ciacrin, li pena e la tristessa,

Che nen giova, o nissart, si crussiar' togior' ?
S'en ploran mai che mai, s'en sentessian mior',
O se toi lu sossì nen mettesson en pocia
Cauche napoleon, aueriam far' bambocia ;
Ma lu crussi, sentès, non nen giovon a rem,
Ansi nen fan doù mau en la suita doù tem.
— Ma che festa es ancuei, già caucun mi demanda,
Che deughen mettre au fuec lo pei e la vianda,
E deughen s'abiar' emb'un pau mai de gost ?
— E coma ?... e non sabès ?... Es lo chinze d'aost :
Lo gior' ch'una Nissarda, una frema doù poble,
S'achistet mai d'onor che non n'han toi lu noble,
Lo gior' che *Segurana*, simpla pescairis,
Dai soldà Gallo-Turc liberèt lo païs,
E curbet lo sieu nom de laurier e de gloria
En ramportan su d'elu una bèla vittoria ;
Ajà su lo *Sincaire*, en montan au Casteu,
Copet la testa au Turc, li strapet lo drapeu,
Animat lu Nissart da acheu tret de corage
Fagheron doù nemic un orrible carnage,
E en non li laissèt li camba, ni lo nas
Gauce buon acciapar' la Poncia de Caras ;
Lo combat ha cessat e la gran eroina
Es portada en trionf : *Evviva Catarina !*
Volès saupre de mai ? Demandas ai Franses,
Parlas ai Musulman : vo diran sen che n'es :
Vo diran l'espavent e la pronta desfacia
Ch' han agut acheu gior' da la *Frema Maufacia ;*
Vo porran espligar' se *Monfort* m'ai sieu pal
En lo nuostre païs si sau rendre immortal ;
Vo diran cu es *Sangian* e sen ch'es lo *Sincaire*
Se lo cregnon topleu o se lo cregnon gaire.
Eben sabès enfin la festa ch'es ancuei ?
Es fuorsi un gior' da mettre de fajoù a muei ?
O plutò da mangiar' coma un gran gior' de festa,
E tastar' lo buon vin, d'acheu pau che nen resta ?
Celebren, o Nissart, de tot lo nuostre cuor
L'illustre nom d'achela che foghet l'espuor,
Lo sotèn e lo bras, l'intrepida defensa
De Nissa già reducia a l'estrema occorrensa ;
D'achesto gior' glorios si vorghen sovvenir',
Che s'en parle togior' en lu siècle a venir' !

Lo gior' de la vittoria es veritablamen un beu gior', e cuache seppelit en lo tem , cora caucarem lo nen rappèla lu nuostre cuor batton de gioà.

Tres sent doze an ancuei si ramportava a Nissa una bèla vittoria su lu estrangier', e cu la ramportava era una frema, e achesta frema era Catarina Segurana.

La gioà de la vittoria, cuache assopida, es encara assès fuorta, e tot nissart che au gior' d'ancuei non la ressentesse, si porrìa rajar' dau nombre dei enfan de Nissa.

Voui, non poù estre che un estrangier' acheu che non gioissesse de la vittoria de Catarina Segurana.

Paura Nissa, giusche lu Turc t'eron vengut contra, ma tu li has mostrat che avies de sanc en li vena, lu tieu soldà lu han repossat e li tieu frema li han levat li bandiera de li man !

Lo tieu nom, o Nissa, ha volat su li terra d'Orient e la tieu valor es estada repetada da sincanta generassion !

Se lu Nissart han mostrat de toi lu tem lo sieu buon cuor, la sieu lojotà, han sauput tamben mostrar' lo sieu corage contra lu nemic, la sieu repugnansa a l'estrangier'.

Li ansieni muraja son estadi destruci, ma lo nom doù *Sincaire* vieurà togior' tan che esisterà Nissa, e rappelerà ai nuostre nep la gloriova vittoria che li ha ramportat l'Eroïna Nissarda.

Lo nuostre giornal, che puorta un nom tan glorios, rappèla ancuei la liberassion de Nissa e doù meme tem saluda de cuor toi lu erò Nissart, che su li trassa de Catarina han sostengut dapertot illibat lo nom e la valor doù nuostre paìs.

Un Massena, un Rusca, un Anfossi, un Garibaldi e tantu autre vivent, che combatton a l'estrangier', fan fet de li nuostri assersion e son tan de gemma che adornon la corona de Nissa.

O Catarina Segurana, che nen rappèles la plus bèla

pagina de la nuostra istoria, tu ancuei resseu lu salut de toi lu tieu fraire Nissart e accetta la regioissensa dei nuostre cuor, e prinsipalamen d'un giornal che, en portan lo titre doù *Sincaire*, fa revieure lo tieu nom en la novèla generassion dei tieu consitojen.

Puisque nous avons touché le chapitre de l'héroïne Catherine Ségurane, qu'il nous soit permis de dire deux mots sur ce fait de 1543, qui est le cauchemar de certaines petites gens, qui, sans respect pour aucune chose et moins encore pour le culte des traditions, cherchent à y jeter du blâme, parodiant à tort et à travers notre héroïne, comme si les parodies même du grand Voltaire avaient pu diminuer la renommée de Jeanne-d'Arc.

Bien souvent nous disons en nous-même, est-ce que pour ternir des souvenirs si précieux et les fastes glorieux de tant de siècles, la malignité seule de certains censeurs peut défigurer, ou jeter du ridicule sur les faits qui les choquent ?... Mais non !.. car l'homme qui cherche et veut juger l'histoire par l'histoire elle-même, ne passera jamais dédaigneusement devant ces hauts faits, rapportés par tous les écrivains du temps, et laissera de côté ceux qui cherchent à les défigurer suivant leurs passions politiques.

Voici de quelle manière s'exprime un auteur de ces temps-là : « Se bene fu espugnata la città, non però mai il castello crollò ; e così, convenne ai collegati Francesi e Turchi di vergognosamente abbandonare l'impresa e uscire dalla città li 7 settembre detto anno 1543, dopo un mese di assedio. »

L'histoire consiste dans les faits et non dans l'action ni dans la parole d'un individu quelconque, et, s'il a plu à M. Victor Hugo de faire répondre m.... au général Cambronne, au lieu des sublimes paroles : *la garde*

meurt et ne se rend pas, est-ce que le fait n'existe pas tout entier à la gloire éternelle de cette vaillante et redoutable armée.

Si l'on croit blâmer l'action de notre héroïne, en reproduisant les paroles d'un chroniqueur niçois (Scalier): *mangiava la suppa col di lei marito*, ou bien qu'elle *montra aux Turcs ce qu'à la fête des Foux, Perrette montra avant la figure de Quasimodo:* ce que, dans notre patois, nous avons toujours dit :

« Catarina Segurana de memoria digna
» Au Turc moustret lou q... e li levet l'ensigna. »

Ces censeurs ne feront que prouver la vérité du fait, car ils le reproduisent d'après nos anciennes annales, et puis, comme l'on a dit dans la *Revue de Nice,* vraie ou fausse, cette histoire est tout au moins une légende patriotique fort respectable, et vouloir montrer une espèce de dédain pour les opinions qui ne sont pas les nôtres, cela s'appelle de l'intolérance.

La plume de l'historien doit être dégagée de toute passion, elle doit recueillir tous les traits caractéristiques des personnes qui ont fixé l'attention publique et les reproduire avec exactitude, comme cela se voit dans les livres consciencieux et non dans ces écrits de toute espèce qui se publient depuis deux ou trois ans sur notre ville, ses environs, ses mœurs, son langage et même sur son *plumage*, car tout tombe sous la férule de certains critiques qui veulent « *faire connaître cette nouvelle variété de l'espèce humaine, oubliée jusqu'à présent par les naturalistes, et qui s'appelle l'*ANNEXÉ, » et qui, « dans le besoin de *changer de peau*, se montreront polis, affables et équitables..... »

Merci, messieurs, nous reconnaissons bien là votre excès de politesse et de délicatesse !...

Un poète très-remarquable (Legouvé) disait au commencement de ce siècle : « les Français qui avaient les grâces d'Athènes, ont pris un peu de la rudesse de Sparte. » D'après ce qui précède, que pourrions-nous dire à nos censeurs....

Nous leur dirons, avec le même auteur, que leur esprit faiblement cultivé, a été jeté hors de son caractère, et que, si leur éducation a été interrompue ou altérée, nous devons espérer qu'elle s'améliorera de jour en jour et se rapprochera de la physionomie nationale ; le sentiment de la bienséance, du bon ton et du bon goût, leur donnera cette gentillesse et cette affabilité, qui ont toujours été un des traits distinctifs des Français.

Si l'action héroïque de Catherine Ségurane ne trouve pas de louanges auprès de certains écrivains, c'est parce que *donna plebea la fece....*, autrement tous les grands mots emphatiques du dictionnaire tomberaient de leur plume vénale, et si, en jetant le noir sur les actions glorieuses de l'histoire, ces polypes croient les altérer ou les faire oublier, ils se trompent grandement. Nous, comme bon et vrai niçois, nous exhorterons nouvellement nos concitoyens, à ne pas laisser plus longtemps dans l'oubli nos pères, qui, par leur héroïsme, ont bien mérité de la patrie, et sont dignes d'être rappelés à l'admiration de la postérité.

Et pourquoi ne dresserions-nous pas un monument à Catherine Ségurane, à cette personnification de la vertu populaire, « à cette femme célèbre qui, en 1543, par son courage et ses vaillants efforts, a délivré Nice, sa patrie, de l'invasion étrangère » (1). Pourquoi les dames de Nice ne reprendraient-elles pas cette souscription, due jadis à une sage inspiration, afin d'honorer cette héroïne, qui sut venger l'honneur national, en abattant le drapeau

(1) Paroles extraites de la séance du Conseil Municipal de la ville de Nice Maritime, sous la date du 5 juin 1807.

qui n'était pas le sien!... Est-ce peut-être parce que une limace d'outre-Var (1) a cherché à jeter un peu de bave sur sa mémoire! mais ces gens-là, vous devez les plaindre, ils ne sont habitués à écrire que des *contes* et ils vous diront, que, pour percer et se créer une position, il ne faut que de la critique, du blâme et de la malignité; leur devise est: *ubi bonum, ibi patria.*

A cette morale, nous répondrons, avec M. de Lamennais, que: « sans religion, on n'a point d'esprit national, point de fidélité au souverain, point d'amour du pays natal. » Et ne croyez pas qu'ils se limitent à critiquer Ségurane; tout ce qui a trait à cette époque est un objet de ridicule; ils n'ont pas même fait grâce à la pieuse légende de la Sainte-Vierge, que la dévotion des fidèles niçois intercéda dans ces jours de calamité publique.

Voici ce que nous avons lu dernièrement:

« On remarque sur la façade de la chapelle du St-Sépulcre, à la place Napoléon, plusieurs boulets encastrés dans la muraille; ce sont les trophées que les Niçois avaient gardés du siége de 1543, et qui se trouvaient plaqués sur la muraille de la chapelle de Sincaire. La légende s'en est emparée et veut que ce soient les boulets turcs que la Vierge Marie accueillait *dans son tablier* pendant le siége, les empêchant ainsi de tomber sur les Niçois. » — Si ces critiques avaient fait deux pas de plus, ils auraient trouvé de quoi exercer leur imagination sur un autre boulet, qui se trouve encastré dans l'église de St-Augustin, à côté de l'autel dédié à St-Nicolas, et qui porte cette inscription: *protegam civitatem istam, ut salvem.* B. B. M. 1537; il est vrai que ce n'est pas la même date, et que le boulet ne porte pas le nom de la fabrique.

(1) Ces limaces, en dialecte niçois, on les appelle *bavouas*.

Un autre bel esprit vous dit, en parlant de l'église du Vœu, que ce monument a un air païen ; « l'illusion, dit-il, devient complète quand on a lu la dédicace latine que porte le fronton : *Gratiarum Matri;* si nous ne nous trompons, c'est Vénus qui est mère des Grâces......»

Le 15 août, jour de l'Assomption de la Vierge Marie, a toujours été pour Nice un jour de fête, mais il a été plus particulièrement solennisé depuis que ce même jour fut pour les Niçois un jour de gloire, et parce que Gioffredo et Honoré Pastorelli ont écrit, que, au fort de la mêlée, on vit apparaître la Sainte Vierge, dans l'attitude de vouloir abattre l'ennemi; des malicieux aristarques cherchent à tourner en sottes plaisanteries cette pieuse croyance; en réponse nous leur transcrirons les paroles suivantes, qui se trouvent dans les *Storie Nicesi*, de Louis Cicchero :

« Non ci dee recare sorpresa se in quei tempi di viva fede i soldati francesi, i quali pur vedevano lo sconcio di una lega fatta coi più accaniti nemici del nome cristiano a danno d'altri cristiani, siano stati compresi da religioso terrore nel veder i prodigi di valore operati da una donna, e la sua apparizione considerassero come sovrannaturale, magnificandola poscia a segno di dirla un miracoloso intervento della B. Vergine, questo per altro sia detto senza voler per nulla imitare quegli scettici speculatori, che per escusare l'imbecillità dei presenti non hanno altra via se non il negar fede all' antica virtù, e per ismania di opposizione a tutto ciò, che rannoda questo paese ai fasti gloriosi d' Italia, motteggiarono non solo il miracolo, ma anche riguardo al fatto della Segurana, e all' eroica difesa di Nizza dai Gallo-Turchi la troppa credulità dei semplici e malaccorti nipoti. La storia di Giovanna d'Arco fu parodiata da Voltaire, e non è a meravigliare, se un volteruzzo nizzardo

abbia voluto collocare la nostra eroina tra le mitiche divinità dell'Olimpo. A lui e consorti indirizzeremo perciò le parole che Melchiore Gioja rivolgeva ad altri ostrogoti di simil conio: *sofisti, ciancierelli, parolai, che senza capitale scientifico vogliono parlare di morale, di religione, di economia, di storia, di tutto....* »

Les menteurs intéressés et la mauvaise foi des partis qui pervertissent les faits au gré de leurs convenances, seront obligés un jour, en étudiant mieux notre histoire, de convenir, que les vrais Niçois furent continuellement et toujours inspirés de l'amour sacré de la patrie, et que Catherine Ségurane, femme du peuple, sut, dans ce moment terrible, ennoblir son nom et égaler les héroïnes de l'histoire ancienne et moderne.

« Quel terribile combattimento » dit le P. Louis Giuglaris, historien niçois, né vers l'an 1598 « diede occasione, o Nizza, alle tue donne di parer tante Amazoni, ed ai tuoi cittadini tanti Ettori : epperciò i tuoi Principi col titolo di fedelissima ti hanno onorato e ti han fatto dipingere donna guerriera col cuor aperto, ed in esso scolpita la croce bianca di Savoja. »

Honoré Pastorelli, consul et écrivain niçois de ces temps, rapporte que : « un drapeau fut arraché des mains de l'enseigne turc, par une femme *nissarde* dite *maufacchia,* qui, en imitation de ce que d'autres femmes avaient fait ailleurs, combattait à la dite tour de Sincaire. »

Et Scalier dit: *è ancora tradizione universale ed inveterata in questa Città.*

« La tradition » dit M. le baron De Bazancourt, écrivain moderne et respectable, « est le souffle vivant des populations qui ne sont plus, c'est l'histoire des foyers populaires, qu'il faut respecter, quand elle ne choque ni le bon sens, ni la raison ; 1543 est pour la ville de Nice plus qu'une date, plus qu'un siége, c'est un souvenir

glorieux, une tradition qui court par les rues, au milieu des carrefours ; les vieux racontent à leurs enfants qu'autrefois une femme, qui se battit comme un homme, au bastion de Sincaire, s'appelait : Catherine Ségurane, dite *donna maufaccia,* » en honneur et souvenir de laquelle nous espérons que notre édilité, n'écoutant plus tous ces *bavardages,* voudra reprendre et mettre à exécution la décision votée en 1803 par le Conseil Municipal, composé alors d'aussi bons patriotes que les opposants d'aujourd'hui, et fera ériger à notre héroïne un monument digne de sa gloire.

—

A propos des fêtes nationales et religieuses du 15 août que nous venons de rappeler, Nice, depuis quatre ans, vient d'en ajouter une nouvelle. Ce jour-là, comme toutes les autres villes de France, Nice se pavoise en l'honneur du souverain Napoléon III.

A l'occasion de la St-Napoléon, S. M. l'Empereur, qui place en Dieu toute sa confiance, invite la nation entière à implorer avec lui, le Père des lumières, afin qu'il lui donne la sagesse et les vertus qui lui sont nécessaires pour l'accomplissement de sa sublime mission, et les Niçois, joignant leurs prières aux siennes, supplient le Ciel d'exaucer ses vœux, heureux de lui donner, dans cette circonstance, un éclatant témoignage de leur fidélité et de leur reconnaissance.

—

Nous allons donner ci-après quelques vers d'un poëme intitulé : *li ciarma doù printem,* de Charles Semeria, que nous ferons précéder par une de ses chansons, qui porte le titre de : *li laciera de la campagna de Nissa.*

Nous devons cependant faire observer que l'on trouvera quelques mots et certaines phrases exprimées de la

manière dont on parle à Villefranche, lieu où naquit l'auteur, déjà cité dans la *Biographie Niçoise*. Ainsi, par exemple, il dit: *li laciera, li paisana, li artisana,* a la *bouana;* pour *li lacieri, li paisani, li artisani,* a la *buona.* Nous les publions telles qu'il les a écrites:

LI LACIERA DE NISSA.

—

CANSON.

Li paisana de la campagna
Dei environ d'esto païs,
Doù Rai, doù Var e de li Sagna
Sabon faire de bei pastis.
De Sant'Elena,
La Madalena,
Coma de Drap e Cantaron,
Han pous, macina,
L'aiga vesina,
Non li manca pa de valon,
En la metten en lu bidon
Non s'en van pa en rouina (*bis*).

Li ha già lonc temp c'acheu tren dura
D'operà d'achelu bei faç,
Cresion de la faire segura
En metten d'aiga en lou laç.
Lou comissari
Es necessari
Per faire attension a tout;
Sieù survegliansa
E vigilansa
S'estende en lou païs per tout,
Doù desordre stà en l'escout,
Agisse en consecansa (*bis*).

De don deriva la malgama?
De la superbia, e l'ambission,
Per anà au ton coma li dama
De la plus auta condission,
Cadun poù creire
E poù lou veire,

Non li manca che lou capeù.
   Li artisana
   Van plu a la bouana
Dintre lou sen d'un païs beù
Non semblon pa un fai de gaveù
Coma plusiur paisana (*bis*).

S'achela coucagna durava,
Era un Potose, era un Perou,
Autre che semenà de fava
E vendre de bouchet de flou.
   Lou ladronissi
   Non es ch'un vissi
Che vou pourta a la perdission.
   En esto monde
   Cu poù esconde,
En l'autre li ha la dannassion ;
Se caucun cres d'avè rason
En l'errour si confonde (*bis*).

LI CIARMA DOU PRINTEM.

POEMA.

Seson doù beu printem, sies aimabla e cerida,
En ti senten venì renaissen a la vida,
Nautre non soffren plus la rigour de l'iver,
Lu gran frei han cessat, respiran lo bell'er.
Coura Febus ardent sembla ch'assende d'esca
Lo delissious zefir nen ciarma e nen refresca,
E maugrà lo gran caut ch'en acheù beù tem fa
Lu dons plesì d'amour non mancan de gustà,
A Pomona mersì, a l'agreabla Flora,
Se nautre giouissen au faire de l'Aurora,
Don li ha ren de plus beù coura en si reveglian
Si sente acheù consert che lu passeron fan,
E mieç adormentat senten la melodia,
Si levan, s'abiglian toui ramplit d'allegria ?
Lo cant che mai nen plas de toui lu passeron
Es acheù doù beù lieucre, e melodious chinson.

. . . .

Sen che jeu vau vou dire gravalovou en l'esprit
Dieu fasse che caucun nen cave un buon profit!
O letour lu mieu car, escoutas li mieu rima,
Mi compatisserès se non son troù sublima ;
Vou tendrai un prepau couma un sensa-fasson
Che vou farà plesir en achesta occasion.
Per sansurà lo mau n'aurai pa de pigrissia,
E a l'ambission li renderai giustissia,
La titran couma fau sens'oli e sensa sau,
Ni aurà poù che diran ch'en riman fau de mau ;
E che mal a prepau lo sansuratour fassi,
Per dire sen che fau non serai giamai sassi,
Non es pa tout acò per criticà li gen,
Cour si tratta surtout dei figlia dau beu ten.
Cour vuolon comensà la sieu trista carriera,
Da la modista van, e van da la coifiera ;
Li puorton sen ch'a credi han pigliat dai marciau :
De dantela, de tul, de velut, de ruban ;
Li dìon : femi tout a la darriera moda,
Sen che doù nuostre onour fa mai virà lo roda,
Quache non sighen nobli e gen de facoltà,
Couma eli cresen de lo podé portà.
Cu cresès che rasone d'achesta maniera ?
Non es che la serventa o che la paura ouvriera,
Ch'emb'acheu poù d'argen che a gran stent va gagnan
Vorrìa anà tougiou de li gran dama au ran!
O figlia dau beu ten, figlia sensa giudissi,
Cresès che tout acò vou puorte un benefissi ?
Lu vuostre meme amant, che vou stregnon la man,
Nen faran de proverbi e vou criticheran!
Che vou gioveran mai li vuostri papiota,
Li gran roùba ch'avès sensa pa un soù de dota ?
Cresès pi emb'acò de vou maridà ben ?
Se s'enformesson pi su lu vuostre moyen ?
Lu giove, che non han la sieu servella en cuossa,
Han achesto dever davan faire de nuossa;
Tau es lo sieu dever : piglià d'informassion
Se son de bravi gen e de buona majon.
Se penson seriamen soubre senche van faire,
Cour seran informat, diran lu calignaire :
Sian de paure garson, nen conven s'occupà,
De frema sposeren per lo nen dissipà ?

Ancren travaglià una semana entiera
E madama starà m'au cuou su la cadiera ?
De frema ensin, diren, rovinou li majou,
Perchè n'han mai sauput sen ch'es spiculasion.
. . . .

—

La poésie en dialecte niçois a toujours été pour l'abbé Albert Cougnet, notre ami, un de ses plus chers passe-temps. Nous allons emprunter deux fragments à sa nombreuse collection; le premier, sur un voyage qu'il fit de Nice à Menton, et le second, sur un hymne dédié à la Vierge Marie. Il serait à désirer que l'auteur se décidât à mettre au jour une quantité de ses productions, ainsi que celles de son père, lesquelles continueraient non seulement à nous donner de nouveaux éclaircissements sur notre dialecte, mais encore on pourrait y voir la description de plusieurs localités de notre pays et de son doux climat :

DESCRIPTION D'UN VOYAGE DE NICE A MENTON.

—

. . . .

Era chieta la bella natura
Tout' encara assoupida en lo suon,
Sospirava a l'entour l'aria pura,
Lo parlà tramandava un clar son.

La vuotura già vola furioua
Su la routa che mena a Menton,
Sembla au cours ch'ella vaghe gioiouva
Veire achela piciouna nassion.

Cu resona e calcula la fuorsa
Ch'es deuguda a montà ertamen,
Pen a terra, si cala e s'esfuorsa
De montà lo camin lentamen.

Nautre che non sien sensa criteri
E saben retamen resonà,
Fau calà, lo premiè ieu digheri,
Per poudè lu cavau soulagià.

Mai s'avansa, lo siel plus splendisse,
De li cuola s'endauroun li flou,
E l'estela plus luegna sparisse
Ecclissada dai ragio doù giou.

Oh che vista nouvella m'encanta ! !
Es Febus che si muostra ai mieu ues,
M'eblouisse, e la lus consolanta
Es plus bella che mai d'autri fes.

Dau liquide elemen nen saetta
Lu sieu fuec de splendìda clartà
Lo grant astre retour dei planeta,
De la terra premièra beutà.

. . . .

La merenda es apena fenida
Coura toui din lou meme pensiè,
En veen lou camin ch'es de ghida
Ai devot dirigiat a Laghè,

En onour de la Vierge Maria,
Me respet e plus gran devossion,
Entounan me li sieu litania
A ginous de piouvi canson.

Es fenida la santa cantica,
Coura tout en fissan ver la mar,
Nen sorprende la gran tourre antica
Fabricada da Giuli Cesar.

Li vittoria de li Aigla Romani
Enausseroun lo gran monumen,
Rovinat dai crudel Gallicani
Au furour dei plus fuort tradimen.

Memorable segiou de vittoria,
Souvenì d'un impèri toumbat!
Cada peira che trovi, la gloria
Mi souven d'un gherriè ch'es passat.

Cada aubre che creisse, la vida
Mi souven d'un ansien general,
Cada planta rapèla una ghida
D'un'armada, d'un giou trionfal.

Es achì, mi ramenton li storia,
Che Cesar ha vougut enaussà,
Vediantin (1), d'un' illustra vittoria
Tau signau per non mai l'oùblidà.

Es achì.... ma un clapiè de rouina
V'ha laissat, e lo tem destrutour,
E l'envidia che toute domina,
Coura eterno es a vautre l'onour.

O Cesar, se naisesses tu encara,
O pouschesses sourtì doù tombeu,
Ahi! la vista per tu troù amara
Ti seria doù monde nouveu.

. . . .

(1) On appelle *Védiantiens* les peuples qui habitaient autrefois le pays entre Nice et Menton.

INNO A MARIA VIERGE.

Giuri au Siel, giuri a la terra
Che sieu tout enamourat
D'un amour ch'es sensa guerra
D'un amour tendre e beat.

Devinas cu m'enamuora,
Cu possède lo mieu cuor,
Che m' enflama dintre e fuora
D'un amour che mai non muor?

Devinas; l'amour ch'ensensi
Oublidà mi fa lo mau;
Plus li pensi, e li repensi
Plus en estasi men vau.

Sieu ferit, ma la mieu plaga
Es la soursa dou plesì,
Es un flus che inonda e allaga,
Che non sabi definì.

Urous cu serà lo mestre
De l'ouget che m'a emantat!
Plus urous se pourrà n' estre
Santamen enamourat!

Ma cu es achesta creatura
Ch'ha tan de grassia e d'esclat?
Ch'au dessus de la natura
Rende lo mieu cuor beat?

Die-lo vou, Vierge Maria,
Respondes a toui per ieu;
Vera Maire doù Messia,
Sighes vou lo mieu conseu.

Respondes: ch'emb' allegressa
Ieu non sabi aimà che vou,
Che vou sies la mieu mestressa,
Ieu lo vuostre servitou.

En vou, che caucas la luna,
E ch'escrasas lo serpent,
Confidi la mieu fortuna;
Portami au delà dei vent.

E prestami un tau lengage
Che m'entende l'univers;
Ieu vou devi achest' omage,
Vou donas fuorsa ai mieu vers.

Ah! divina mieu Colomba,
Diriges la mieu reson;
Fes ch' au delà de la tomba
Trovi en Siel, pas e perdon.

. . . .

L'abbé Cougnet, finit cet hymne en disant :

Donca encara una preghiera
A vou, agiuda dei Cristian;
Ma non sighe la derniera
Che vou fan lu vuostre enfan.

Fes cessa l'odi e la gherra
E festà lo vuostre nom
Fes che regne su la terra
Pas, amour, e religion.

Che lo fuec e la lumiera
Dau Sinaï e dau Tabor
Embrason la terra entiera,
Toui lu ome, e toui lu cuor.

Iddieu buon, Divina essensa,
Soursa, autour de toui lu ben,
Invocan vuostra clemensa
En cantan devotamen:

A vou gloria eterno Paire,
Gloria a vou Fieu Redentour,
A vou, Espous de Vierge Maire,
Gloria a vou Divin amour.

Dei beat premi e corona
Paire, Fieu, e Sant-Esprit,
Dieu solet en tres persona,
Gloria e laut a l'infinit.

INNO NISSART

per la partensa dei Coscriç de Nissa en 1859,

mes en musica da P. GUIDI.

O buon Vittor, sian pront a la partensa,
Lo tieu appel nen trôva toi decis:
Se si batten, es per l'indipendensa,
Es per l'onor doù nuostre beu païs.

Lo nuostre sort es beu, es memorable,
Giove a vint'an poden si distingar';
De l'Autrissien lo giog abominable
En Lombardia anan faire petar'.

Sian de coscriç: ma non nen fa ren pena
En catre gior' d'affrontar' lo canon;
Lo nuostre suol produise de Massena,
De Garibaldi e de semblable nom.

Ai nuostre flanc la generova Fransa
Manda nombros lu sieu brave gherrier;
Per far' taisar' de l'Austria l'arrogansa
Napoleon ven Eu per lo premier'.

Achesta fes volen l'Italia libra,
Lo nuostre crites: « fuora l'Autrissien ! »
Tan, ch'un soldà ha de sanc en li fibra
De l'espulsar' troverà lo moien.

O sant'amor de patria, de gloria,
Fai trionfar' lu tricolor drapeu,
Conduise-nen au camp, a la vittoria,
E muostre-nen un avenir plu beu.

Si fau chitar', la patria nen demanda,
Adieu parent, adieu bei tendre cuor !
Nen fau partir', l'onor lo nen comanda,
De retournar' aven lo dos espuor.

F. Barberis.

INNO
per la partensa dei Volontari Garibaldien en lo printem doù 1859 (1).

Su l'aria : *lo festin de li Verna.*

L'ora s'appressa... es lo momen !...
La trombetta gherriera
Suona lo gran ralliamen...
Au tour de la bandiera.

REFREN.

L'astre de gherra,
Ch'ammira Europa entiera...
Un Garibaldi, ome immortal...
Marin...soldà...gherriè... leal, (*bis*)
N'en suona alla vittoria...
Courren au ciam de gloria. (*bis*)

Giouve Nissart !... poble gherriè...
Enfan de Segurana,
Parten !... dirà lo monde entiè :
Nissa es illustra e grana !

L'stre de gherra, etc.

Già mille fes sien accourut
D'Italia alla defensa ;
Lo nuostre sanc aven spandut
Per sieu endipendensa.

L'astre de gherra, etc.

Tra sen païs dei Italian
Ha Nissa augut la gloria
D'avè mandat lo mai d'enfan
Au camp... alla vittoria.

L'astre de gherra, etc.

Es Nissa aussì, che ha sostengut,
En lu tem de tristessa,
Lu nuostre Rei, lu ha defendut
En li sieu fortaressa.

L'astre de gherra, etc.

(1) Le 15 juin de la susdite année 1859, le conseil communal de la ville, interprète du vœu de la population, délibéra par acclamation, un sabre d'honneur au général Joseph Garibaldi, en témoignage de sa reconnaissance pour les actes admirables de bravoure et d'intrépidité qu'il avait accomplis dans la guerre de l'indépendance italienne.

Can sien fedel ai buoi Souvran
De la Sabauda rassa
Lo di Savorge e lo Fontan...
L'estoria non s'effassa.
L'astre de gherra, etc.

Per oüblidà doù tem passat
La dolorosa estoria,
Couren per l'onour de l'Estat
Ai campe de la gloria.
L'astre de gherra, etc.

Frere, voulen la libertà....
Voulen l'Italia unida !
Es un plesì si fà soldà !..
Aven Pepin per ghida.
L'astre de gherra, etc.

Plen doù furour dei viei Roman,
Embe la Fransa amiga,
Sofriren su lu nuostre plan
La coorta nemiga ?
L'astre de gherra, etc.

O buon Pepin...! O buon Souvran !
Sien toui prount a la gherra...
Voulen combattre lo tiran
De l'Italiana terra.
L'astre de gherra, etc.

Parten !.. sighen fuort e fedel
Souta l'uei de la Fransa,
Per poudè plase au Rei model
Foù courage e costansa.
L'astre de gherra, etc.

A l'époque de l'annexion du comté de Nice à la France, diverses productions poétiques parurent en langue française, parmi lesquelles nous avons trouvé les deux suivantes, dont l'une en notre dialecte, et l'autre nous la croyons l'œuvre de quelque étranger, car il y a des mots qui ne sont ni niçois, ni provençaux ; elles furent imprimées à la typographie Canis frères, 1860 :

PER L'ARRIVADA DEI FRANSES
A NISSA.

(Air de la *Reine Hortense*.)

Venès, Maire Patria,
Venès, Govern Franses,
Car Nissa es vuostra fia,
V'a desirat soventi fes.
Vous faren de belli festa
E d'illumination,
Per la regiouissansa } *bis.*
De Louis Napoleon }

A la vuostra arrivada
Benedisseren lou gioù,
La persona desirada
La coroneren de floù:
De rosa de li plus belli
E de portegaliè,
De margaridetta novelli, } *bis.*
De courouna de lauriè. }

En vous touta esperansa,
Da Tenda lu confin,
D'appartenì a la Fransa:
Auren toi lu camin,
Li routa de li comuna
E doù departamen,
E lo camin de ferre, } *bis.*
Dou Var l'encaissament.

S'unissen a la Fransa
Nautre poble Nissart,
Che emb' achela puissansa
Non seren abandounat.

A Villafranca, en la sieu rada,
Li serà de nouveu :
Una suita de fregata, } *bis.*
Ensì che de vaisseu.

Sieu fraire de Massena,
D'acheu valorous guerrier;
Non si troveren pas en pena
De gagnà de laurier.
Emb'achela puissansa
Seren lu sieu sourdà:
Qu toccherà la Fransa, } *bis.*
La faren respettà.

NOUVELLE RONDE
pour le prochain mois de mai.

(Air connu).

Quand Niça serà França,
Non serai pas soulet
A fà la contradança,
Au suon doou flajoulet.

REFRAIN.

Tra deri derà
Aourai ma calignera,
Tra deri derà
L'aourai souta lou brà.
Tra deri derà
Embè ma calignera,
Tra deri derà
Danseren su lei prà.

Li puorti de dantèla,
De riban, de fichu ;
La faran pas plus bèla,
Ma, m'aimerà de plu....
Tra deri derà, ecc.

M'an dì qu'à la Comuna
N'es un libre tout blan,
Doun scrivoun 'na per una
Li nuoça che si fan....
Tra deri derà, ecc.

Buon jou, Moussu lou Mera,
Venen vou saludà
Embè ma calignera,
Si voulen maridà....
Tra deri derà, ecc.

Sien plen de confiança,
Jouve de cuor et d'ans,
Et per servì la França
Voulen tou plen d'enfans.
Tra deri derà, ecc.

Dou drapeou de Massena
Veou jà lu tre coulou,
De là, vers Sant-Helena
Toui van embe de flou....
Tra deri derà, ecc.

Tra deri derà
Courren, ma calignera,
Tra deri derà
Venti mettre a moun brà. .
Tra deri derà
Courre, ma calignera,
Tra deri derà
Ven despuillì lei prà.

A cette même époque furent publiées diverses autres poésies, desquelles il nous est parvenu la suivante :

LU NAS.

Canson per desser.

(Su l'aria dou *festin de li verna.*)

Despì lou temp dou rei Midas,
De Marathon a Vensa,
Coura si parla d'un beu nas
Li fan la reverensa.

REFREN.

L'ome proposa
E lou buon Dieu disposa,
Souventi fes vou pantaglias
E restas emb'un pan de nas ;
O moumen inefable
Lu nas son impagable (*bis.*)

Non cresès pas qu'au giou d'anchuei
Lu nas perdoun d'estima,
Per imità lu nuostre viei
Lu celebran en rima.
L'ome proposa, ecc.

Es buon suivre l'antichità,
N'aimà la saggia scola,
E faire onor a la fiertà
De touti li nasola.
L'ome proposa, ecc.

Lu nas avan eroun piccioui,
Donavoun pou de renta,
S'anava ensin petavoun toui
Aû temp de la polenta.
L'ome proposa, ecc.

Souta lou regno dou plesì,
Au gras de li lasagna,
Lu nas non puodoun che flourì
Au temp de la coucagna.
L'ome proposa, ecc.

Tamben despì l'urous moumen
Che sien e gran e libre,
N'arrivet au puort un cargamen
De nas d'un beu calibre.
L'ome proposa, ecc.

Achì n'en vouas achì n'auras
D'achesta bella planta ;
De toui lu traditour lou nas
Es long un e sincanta.
L'ome proposa, ecc.

E tu ch'as fac en tout acò
Una doubla figura,
Auras lou nas de rococò
Tan che la peu ti dura.
L'ome proposa, ecc.

E tu che brutes lo papiè
D'insult e de perfidia,
O avenir mensounighiè,
Tu creperas d'envidia.
L'ome proposa, ecc.

E vautre elèva de Simoun,
Sourtès negra cohorta,
Lu nas de drech e de resoun
Vou sierveran d'escorta.
L'ome proposa, ecc.

Sies toui servit, o beli gen,
Tenes li vuostri plassa,
Fes ginginà l'or e l'argen
Tan che n'aures la passa.
L'ome proposa, ecc.

Embe lou nas e lou mourau
Serès car a Minerva,
E se crèpas auren de sau
Per vou mettre en conserva.
L'ome proposa, ecc.

—

Sous la date du 15 octobre 1861, il a été publié une pièce de vers en dialecte niçois, portant le nom de *Barba Cesar,* de laquelle nous donnons le fragment ci-dessous.

L'auteur a cru se cacher sous ce pseudonyme, mais il est reconnaissable par sa jeune imagination, sa finesse d'esprit, et à la description des localités; nous l'engageons à vouloir nous donner plus souvent quelques morceaux de son *estro poetico*.

Cette pièce est dédiée au *Curat de Beuluec:*

Venès d'un cartiè ric e vesin de la villa,
La terra de San Roc es aigada e fertila,
E si cuerbe, l'hiver, d'aurange coulou d'or.
Conoissi acheu terren ; sabi ch'es un tresor.
Su la coala, a Montgros, marideri la fia,
Li ha trent' an, Mietta ancuei es tanta Mia.
Cora la vau trovà, m'arriva raràmen,
Au gran camin togioù m'arresti un buon momen.
Regardi lo Casteu, la plana vasta e rica,
De Nissa e de la mar la vista es magnifica,
San Roc es ai mieu pen : tra lu pin inclinat.
Veou la gleia e lu fount de bari environat (1).
En mitan, lo clochiè regna su la planura.
Toti acheli maion, diversi de figura,
Che pïon lo souleu, dintre lu sieu giardin,
Fan lo plu bel effet, visti dau gran camin.
Devès li regrettà, vou che, set an vicari
Dai metaiè ben vist e dai proprietari,

(1) Proce de Sant Aubert, contra la riba dau gran camin de Genova, li ha de beli rega de pin a mitan corcat. Serïa daumage che lu coupesson. Lo picion camin tan agreable che mena a Sant Ospissi, dau costà de la rada, era bordat, en doui luec, de viei roure. Lo destrau ha giugat. Singuliè destin dei aubre che n'en paron dau soleu e van finì a l'escaufa pansa. (*Note de l'auteur de la poesie.*)

Affable, complesent, avès laissat aià
Tan d'amic, che segur non v'aublideran pà.
Sies partit maucontent, ma lo nuostre rivage
Ha lu sieu agramen; non es pi tan sauvage ;
Vou plaserà : Beuluec merita lo sieu nom ;
L'aria d'aissì vau miou che l'aria de paion;
Lo soulen es plu caut, e de frei non tremoala
Lo paure, en de maion tra la mar e la coala.
Li ha cauche giardin, de buoi fount, lu palai
Tiranti, Quinsenet, Deforesta, Demai.
Lu mestre son polit. Lo luec es solitari,
Ma lu camp son dubert e trovas poù de bari.
La violeta ri dapertout, en abrieu,
Fa fresc, en lo valon de la Murta, l'estieu.
De robust aulivié li berge son cuberti,
Lo caroubiè s'escaufa en li roca deserti.
Lo pin manda un'audou che fa ben ai poumon.
Aissi de limoniè, la calanca damon.
Sien reparat dau vent, e pi che bela vista !
La coala ha ton vert e rous, es gaia e trista.
San Micheu, su lo roc, en un ciel dous e clar
Si perde, e Sant Ospissi es pintat en la mar.
Lo golf de San Gioan coma un lac pur s'estende
Tra Beuluec e lo Cap; au larc, la vaga splende.
La mar es un tableu che nen plas togiou mai :
Hier lansava d'escuma, ancuei es un mirai.
S'avansa enfuriada o repauva tranchila,
Laissa corre li barca e baia la presch' ila.
Verda contra la riba e plu luen tota blu,
La regardi encantat, ma non la senti plu.
Sembla d'oli, a la fin d'una bela giornada,
E lus, sota lu rai de la luna argentada.
Lo matin, de la mar, soarte un globo de fuec :
L'astre d'où giou si leva en fassa de Beuluec !
. . . .

—

François Guisol, qui a la verve toujours plus fraîche, et qui est après à terminer un poëme portant le titre de : *Conseu ai mau content,* publia, il y a environ un an,

une pièce de vers, dont nous allons citer un fragment, qui formera la clôture de nos pièces justificatives.

Ces vers seront suivis d'un cantique en dialecte provençal-marseillais, qui a été publié tout récemment à l'occasion de l'inauguration de la chapelle en l'honneur de N.-D. de la Garde (5 juin 1864), et qui, tout en complétant notre collection, fera connaître la manière dont on parle le provençal à Marseille.

LU DOUI GAVOUOT A NISSA

—

Vers comic.

Doui serten gros gavouot de damon soubre Grassa,
Mai che lu muou ferrat, m'un capeù plen de crassa,
En fourma de taular' dai nouostre ansien cartiè,
Lou meten che lu giou che non si fa mestiè;
Embe doui pan de couol de camia d'estoupa,
N'haven giamai vieugut che de cougourda en soupa,
Durmit à la feniera e marciat su lu baus,
Per espargnar lu soc, a pen tougiou descaus,
Davan lou gran palai dau paure Estraudo Pio
Che dai bouai couor acheu de sa frema es lou prio,
Che fa de carità pertout incognitò,
E don sau d'indigent, li vola daussitò.
Se la mère dei paure es nouostra imperatrissa,
Ela l'es, a gran frès, dei malerous de Nissa.
Si diion ensem, coma doui gros badau :
« Vies pa, coupero Gian, acheu pourit oustau,
» M'acheleis hau pontin che semblon de cabano,
» Su d'achelei pourton plus gran che nouostrei tano,
» Tout acò n'aparten de giust e de buon dré,
» En commensan d'aissì giuse au plus luenç endré. »
Un d'achelu nissart ch'an fac lou tour de Fransa
Che sabon vivamen courrigiar' l'ignouransa,
Haven, per grant asart audit acheu discours,
Li di, pican dei pen : pessa de mitan ours,
Gof e rustre suget dau nouostre august arbitre,
Che dau nom de franses n'haves ch'un poù lou titre,

Che fin lu parisien tratas de fransïot,
Coma s'eron calat de Gouorbi o de Biot;
Can meme venghessias a faire aissi fourtuna
Creirias de n'estre plus d'una rassa comuna;
Es ver che d'un ameù, coma d'una cità
Li poù sourtir' de gen de prima raretà!
Ma non dirïon pas, coma venès de dire,
Che vautre sias vengut aissì per n'instruire;
Don veèn cada iver de gen de distinsion,
De titre, d'or, d'esprit de touti li nassion,
Don la paisana marcia en broudechin gatusso
E parla italian, fransès, angles e russo,
S'es vouostre tout acò, sensa poù de glissar',
Dintre d'acheù canton anali un poù pissar':
Achì, lu doui gavouot, quach'en fouorsa inabila,
Si veèn doui contr' un, li respouondon me bila:
« Li c...... aussi, meme su lou mità! »
Lou nissart empourtat d'achela saletà,
Sensa visar lou coù, de li sieù doui cougourda
Nen fa caramboulage a la prima balourda,
Viron tout estourdit, s'assemblon mai dapè,
L'autre encara una fès li tira un prossedè,
Contra lou piedestal picon toui doui de banda
E la revengia, enfin, plus degun non demanda.
Su d'elu sepandan arriva a double pas
Un sargian, non de vila, un vrè sargian de pas:
« Allons! que faites-vous? voyons, messieurs les drôles,
» Vous vous battez encor pour de vaines paroles; »
Beù mossiu l'auffissiè, c'est lui qui n'a piqué;
« Pardonne-moi, sergent, sont eux qui m'ont manqué;
» Ils voulaient tous les deux faire ici des ordures,
» Pour leur en empêcher, ils m'ont dit mille injures; »
Non! non, c'est lui mossiu qui n'a traté d'ours blancs.
« Allons donc, taisez-vous, ou je vous f... dedans. »
Diç acò, lou sargian en rien fa sa routa,
E lu laissa toui très embe la testa souta;
Lou nissart ai gavouot soufla: anas mai giasar',
Che sias vengut aissi per nen civilisar',
Nen moustrar' lou grand art de discourre e de vieure
Sensa saupre legir' che n'ensegnas a scrieure,

Can meme de groussiè non n'haighès che la peù.
Li braja, lu souliè, l'abit e lou capeù,
Non creses pas de fin havè touta la seda ;
Vouostra finessa en tout n'es che su la moneda,
Faire un fai de gaveù en fourma de balon
E gonflar de gourbin de fayoù e melon.
. . . .

CANTIQUE

en l'honneur de Notre-Dame de la Garde.

Pioux enfants de Marsilho l'antiquo.
Chrestians aimads de la maire de Diou,
De nouastre couar que s'exhale un cantiquo
Per hounourar et la Viergi et soun fiou.
Cantem, cantem, la vigilento gardi
Que sur leis sious vilho nuech coumo jour.
Proutegeo-nous, ô Viergi-de-la Gardi !
Dau Ciel, dau Ciel, recebe nouestre amour. (*bis*)

Arremarquaz sur la couelo aqueou temple,
Temple elevad à l'amour maternel ;
Maires, prenez Mario per exemple ;
Es lou camin que meno drech au ciel.
Mettez toujour souto sa sauvegardi,
De chasteta la pure et blanco flour.
Proutegeo-nous, ô Viergi-de-la-Gardi !
Dau Ciel, dau Ciel, recebe nouestre amour. (*bis*)

Vautreis marins que dins un long vouyagi
Ooublidez pas, ni sero, ni matin,
Eme fervour, d'adreissar vouestre haumagi
A l'yeli blanc, l'estello dau marin.
Per leis couars purs toujour fa boueno gardi,
Dins leis dangiers accordo soun secour.
Proutegeo-nous, ô Viergi-de-la-Gardi !
Dau Ciel, dau Ciel, recebe nouestre amour. (*bis*)

Maire de Dieu, siegues-nous favourablo,
Fais, Boueno-Mèro! en tout temps en tout luech,

Que nouestre couar, Viergi tant adourablo!
Toujour per tu brule doou même fuech.
A nouestre mouart, ten ben nouestro amo en gardi
De s'envouclar eme trouble et terrour.
Proutegeo-nous, ô Viergi-de-la-Gardi!
Dau Ciel, dau Ciel, recebe nouestre amour. (*bis*)

—

Avant de donner les tableaux des différentes langues qui ont contribué à former le dialecte niçois, ainsi que le glossaire qui les accompagne, il nous reste encore à faire un aveu ; c'est, qu'avec le désir que nous avions de faire connaître l'origine et les progrès de notre langage, nous n'étions pas nous-même persuadé de pouvoir reproduire autant de pièces précieuses, sachant par avance qu'aux archives municipales il n'existe qu'un très-petit recueil de chansons, publiées à l'occasion de l'arrivée de souverains, et à la bibliothèque de la ville, d'après l'assertion même de M. le conservateur, il n'existe que la *Nemaïda* de Rancher. Chose déplorable! et nous devons l'avouer à notre honte: tous les pays, même ceux de la moindre importance, font des collections de toutes les productions qui se publient dans leurs murs, tant en livres qu'en journaux; et surtout se font un devoir de recueillir religieusement tout ce qui a trait, en bien ou en mal, à leur histoire.

Ayant donc fouillé dans nos paperasses et dans celles de quelques amis, nous sommes parvenus à former ce recueil, qui, nous l'espérons, sera bien vu de nos compatriotes, parce qu'il rappellera nos anciennes mœurs, nos anciennes habitudes et notre ancien dialecte. Nous avons aussi voulu démontrer, que celui qui sait manier notre dialecte, bien différent du provençal, y trouvera cette souplesse et cette énergie qui caractérisent d'autres langues.

Les chansons et les noëls que nous avons recueillis, sont autant de souvenirs populaires sauvés d'un éternel oubli. Il serait temps que l'on fît un recueil plus complet, car, dans peu d'années, cela deviendra impossible; tout change, tout se modifie, et, ceux qui en conservent la mémoire, auront eux-mêmes disparu. Nous osons espérer que nos concitoyens nous sauront gré de cette publication et qu'elle servira d'encouragement à quelqu'un pour entreprendre ce recueil, qu'il serait bien de compléter en y insérant les productions françaises et italiennes qui ont vu le jour dans le pays et qui se rapportent à son histoire. Enfin, à ceux qui dédaignent la langue du pays, je répéterai les paroles de notre Passeroni :

Forse tu, lettor cortese,
Perchè è lingua del paese,
Del paese, in cui sei nato,
La disprezzi, o sciagurato ;
E tu stesso per sapere
Una, o più lingue straniere,
Oro e tempo assai dispensi,
E alla tua punto non pensi.

La susceptibilité des critiques est toujours éveillée, elle s'attaque à tout et à tous ; aussi, nous nous hâtons d'ajouter que nous ne voulons pas certainement, par tout ce qui précède, nier la beauté, la supériorité, l'universalité de la langue française, et que nous serions bien ridicule si nous disions que l'on doit parler aux étrangers le patois local. Cependant, on est choqué d'entendre railler et critiquer à chaque instant les usages locaux, ainsi que notre dialecte ; nous trouvons cela inconvenant, et il ne faudrait pas avoir le moindre amour du pays natal pour ne pas s'en ressentir. On peut dire qu'en parlant le français, les Niçois commettent des *hérésies de langage;* nous en avons convenu, et même

nous en avons indiqué les causes; mais on ne pourra jamais dire d'eux qu'ils ne sont pas glorieux autant que qui que ce soit d'appartenir à la grande nation et de se qualifier de citoyens français. Si les Hellènes disaient avec orgueil aux barbares : nous sommes citoyens grecs, et ajoutaient avec une égale satisfaction : nous sommes citoyens de l'Attique ou de l'Ionie, eh bien ! nous aussi, nous disons que nous sommes fiers d'être français; mais nous sommes également heureux d'être niçois et de parler notre harmonieux idiome, en disant avec La Fontaine que :

. . . . Est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.

A la critique nous répéterons ce que dit Favart : « *qu'elle doit éclairer et non brûler* », ou bien les vers suivants d'Alfred de Musset :

« Je ne fais pas grand cas, pour moi, de la critique ;
» Toute mouche qu'elle est, c'est rare qu'elle pique.... »

Quant à ceux qui cherchent, par la critique, à faire parler d'eux à tout prix, nous dirons avec notre susdit poète Passeroni :

Io compongo per puro passatempo :
Giusto non è, ch'io m'affatichi e stenti
Più del dover, massime in questo tempo.
Te lo ho detto perchè non ti lamenti,
O dolga, se ti par, ch'io scriva male;
Se il libro mio non ti soddisfa, tieni
Lettore in tasca i tuoi quattrini, e *vale*.
O per finir col Tasso, ch'è un Autore
Di grido, e che di me molto più vale;
Io ti dirò, benevole Lettore:
Amico, hai vinto; io ti perdon, perdona
Tu ancora a un seccantissimo Cantore.
E un requiemme, oppure una corona
Di talvolta per me, Lettor dabbene,
Che scrissi tanti carmi alla Carlona.

AU LÈTOUR.

L'estoria s'estudia en diversi maniera,
Lo nuostre beu patuò duerbe nova carriera ;
En prouvan ch'eu surpassa acheu dei provensau
Veire hai faç e toucà tanti cauva a prepau
Per demoustrà, letour, ch'ha signau de folia
Cu doù nuostre parlà dispressa l'armonia.
Non vuoli de detour, parli clar e sens'art,
Beu siel, bei mot, buon er son faç per lu Nissart ;
Aimi lo mieu païs e la sieu plagia ournada
Puorterai per tougiou en l'anima gravada ;
Cerissi lo patuò che Nissa canta e escrieu,
Lo parlà de la maire es lo parlà de Dieu,
E lo buon situoien la lenga maternella
Trova plena d'amour, plus fassila e plus bella.
Lo vrè Nissart giamai perde lo sieu giargoun,
E se fuora païs rescontra un compagnoun
Che li faghe sentì cauca frasa de Nissa
La gioia en palpitan en lo sieu cuor si glissa,
E can meme vint an allogiesse a Bargioù,
Trouverìa en tournan la maioun su lo coù.
Se caucun di de mau de la villa flourida
Veires ch'ai sieu discours ha l'interes per ghida....
Ma nou intreu, letour, en tanti digressioun,
Pourrian neu dire troù e fà veni mau proun
A serteu bei esprit che professour si dion,
Che trovon tout mau faç e de li gen si rion,
Promenon insoulent su lo nuostre terren,
E se van si plassà proce li bravi gen,
Giuegoun couma lu cat che fan la patta doussa
E sabon grafignà coura caucun lu poussa.
Nissa es troù renomada e non cregne touplen
De serteu estrangiè li grifa e lo veleu.
Es mau, letour cerit, de si moustrà troù tendre,
S'attacon lo païs es dever lo defendre,
E prononsen beu fuort ai mourtal vanitous,
Che lo patuò Nissart es un patuò ben dous !

TABLEAU

DE MOTS CELTIQUES, GRECS ET LATINS

correspondant au dialecte Niçois, avec la traduction française & italienne.

NIÇOIS	CELTIQUE	GREC	LATIN	FRANÇAIS	ITALIEN
Aglaià	Aglaia			Crier à tue tête	Schiamazzare.
Accordi	Accord			Accord	Accordo.
Aiga	Aigar			Eau.	Acqua.
Alp.	Alp.			Lieu élevé.	Alpe.
Achì		Anchi		Ici	Qui.
Androuilla		Andron		Guenille	Cencio.
Arghe.		Ergasia		Cabestan	Argano.
Ase.		Ragion		Grain de raisin	Acino.
Amboura			Amphora	Amphore	Anfora
Agliet			Allium	Ail	Aglio.
Api.			Apium	Céleri	Sellaro.
Araire			Aratrum	Charrue	Aratro.
Arena			Arena	Sable	Sabbia.
Arra			Arrha.	Arrhes	Arra.
Aigarden			Aqua ardens.	Eau-de-vie	Acquarzente.
Aver			Averea	Troupeau	Gregge.
Bal	Bal			Bal	Ballo.
Baldokin	Baldokin			Baldaquin	Baldacchino.
Baile	Bayle			Bailly	Podestà.
Beghin	Beguin			Béguin	Cuffia.
Barri		Baris		Muraille.	Muraglia.
Belluga		Bulleka		Etincelle	Scintilla.
Blestoun		Blaisotes		Quenouillée	Pennecchio.
Bourrica		Brichon		Anesse	Asina.

Bresin		Brochis		Sorte de filet	Scorticaria.
Broumeç		Bromec		Amorce pour prendre les poissons	Esca.
Buga		Bokes.		Bogue.	Buga.
Bugada		Bouchada		Lessive	Bucato.
Brous		Brosis		Recuite	Ricotta.
Babi			Buba	Crapaud	Rospo.
Baubar			Baubare	Aboyer	Abbajare.
Boulet			Boletus	Champignon	Fungo.
Bren			Breunium	Son	Crusca.
Caules	Caul			Chou	Cavolo.
Cancan	Kankan			Cancan	Cicaleccio.
Cat	Cat			Chat	Gatto.
Cal	Cal			Hutte, mais en ruine	Macerie.
Calignar		Calindeo		Courtiser	Corteggiare.
Canestre		Canastron		Corbeille	Canestro.
Canton		Canthos.		Coin	Canto.
Corpo		Colpos		Fond de filet	Corpo.
Couffa		Kouphos		Panier	Cesta.
Cadena			Catena	Chaîne	Catena.
Calèna			Festa Kalendæ.	Noel	Natale.
Caucar			Calcare	Fouler	Calcare.
Coua			Cauda	Queue.	Coda.
Cougir			Cogere	Contraindre	Costringere.
Cremar			Cremare	Brûler	Bruciare.
Clapier			Clapis	Tas de pierre	Cumulo.
Carriera.			Carreria	Rue	Contrada.
Dol.	Dol.			Dol et fraude	Truffa.
Drole	Drole			Plaisant.	Burlone.
Drut	Drut			Bien fumé.	Concimato.
Dum	Dum			Dom	Dom.
Destrau		Dextralion	Dextralis	Hâche	Asce.
Dourca		Dorca.		Vase	Bozzico.
Drai			Drahlatum	Crible	Staccio.
Escoubar	Escoubà.			Balayer	Scopare.

NIÇOIS	CELTIQUE	GREC	LATIN	FRANÇAIS	ITALIEN
Espia	Espia			Espion	Spia.
Estoffa	Estoff			Etoffe	Stoffa.
Escot	Escot			Ecot	Scotto.
Esca		Iska		Amadou	Esca.
Esparmà		Spalmeo		Enduire de suif	Spalmare.
Estau		Estia		Maison	Casa.
Embriac			Ebrius	Ivre	Ubriaco.
Fourn	Fourn			Four	Forno.
Fanga	Fanga.			Boue	Fango.
Flac	Flac			Flasque	Flacco.
Fuol	Fol			Fou	Folle.
Fanau		Phanos		Fanal	Fanale.
Feneant.		Phenox		Paresseux	Pigro.
Fregir		Phrigo		Frire	Friggere.
Febre.			Febris	Fièvre	Febbre.
Fea.			Feda	Brebis	Pecora.
Faire			Fari	Faire	Fare.
Fustier			Fusterius	Ménuisier	Falegname.
Clar	Glas			Glas	Suono a lutto.
Gril	Gril			Grille	Graticola.
Gulà	Gulà			Crier	Gridare.
Gamata		Gabathon		Auge des maçons	Mastello.
Ganciou.		Kampson		Croc.	Croco.
Gangui		Gangami		Espèce de filet	Sorta di rete.
Gauta.		Gauthos		Joue.	Gota
Gobo		Kobios		Goujou	Ghiozzo.
Gibous		Ybos	Gibba	Bossu	Gobbo.
Gip		Gypsos		Plâtre	Gesso.
Guorga		Govgyra		Gouttière	Gronda.
Goi		Goios		Goître	Gozzo.

Gramoun			Gramen	Chiendent	Gramigna
Gauce			Gaudium	Allégresse	Gaudio.
Giudieu			Judæus	Juif	Giudeo.
Giudissi			Judicium	Jugement	Giudizio.
Habil	Habil			Habile	Abile.
Hamgard	Hamgard			Hangard	Tettoja.
Hapà	Hapà			Prendre	Acchiappare.
If	If			Hêtre	Tasso.
Giarra	Jarre			Vase en terre, jarre.	Giarra.
Imo		Esmaios		Mou	Molle.
Insert			Insertum	Greffe	Innesto.
Klap	Klap			Tas	Mucchio.
Kabessa		Kabe		Tête	Testa.
Kalen		Kale		Lampe commune	Lume.
Lauvas	Laous			Dalle	Lastra.
Lampea	Lampr			Lampe	Lampada.
Lega	Legha			Lieue	Lega.
Lapea		Lepas		Patelle	Lepade.
Larg		Laros		Favorable	Largo.
Lebece		Libanothos		Sud-ouest	Libeccio.
Lèou		Ileos		Rate	Milza.
Laç			Lac	Lait	Latte.
Lecca			Laqueus	Piége	Agguato.
Laupia			Laupia	Treille	Pergola.
Ma	Mam			Mère	Mamma.
Mar	Mar			Mer	Mare.
Menut	Menut			Très-petit	Minuto.
Mouis	Mouis			Nom que l'on donne au chat	Miccio.
Mandraga		Mandra-ago		Mandrague	Tonnara.
Magagna		Maganon		Tache	Magagna.
Mastra		Mactra	Mactra	Huche	Madia.
Matou		Matajos		Fou	Matto.
Moella		Muelodes		Mie	Midolla.
Moustas		Mustax		Moustache	Mustacchi.

NIÇOIS	CELTIQUE	GREC	LATIN	FRANÇAIS	ITALIEN
Mattansar'			Muctare	Tuer	Ammazzare.
Mouloun			Moles.	Amas.	Mucchio.
Manta.			Maltha	Mortier	Calcina da murare.
Nad.	Nad			Rien	Niente.
Najar'		Fluo		Rouir.	Macerare.
Nougat		Nougala.		Nougat	Torrone.
Nebla.			Nebula	Brouillard	Nebbia.
Oa	Oa			Courage	Oa.
Ouort.			Hortus	Potager	Orto.
Ourtiga			Urtica	Ortie	Ortica.
Orfaneu			Orphanus	Orphelin	Orfanello.
Pa	Pa			Père	Padre.
Panto.		Pantoios		Déchiré.	Lacero.
Peas		Paidicos		Maillot	Fasce.
Prèou		Prico		Présure	Presame.
Palus			Palus	Marais	Palude.
Paret			Paries	Parois	Parete.
Passit			Passa	Fané	Appassito.
Pouar'			Putare	Tailler	Tagliare.
Quasi	Quasi			Presque	Quasi.
Remoucar'.	Remoqua			Remorquer	Rimorchiare.
Ricanar'	Ricanna.			Ricaner	Ghignare.
Racca.		Rax		Marc de raisin.	Vinaccia.
Raj.		Reon		Ruisseau	Ruscello.
Rusca		Rou.		Liége	Sovero.
Rabia			Rabies	Rage	Rabbia.
Riba			Ripa	Rive	Ripa.
Rementa			Rementum	Balayures	Spazzatura.
Scudella.	Scudella			Ecuelle	Scodella.
Sabat	Sabat			Sabat	Sabat.

Sardina		Sardinos		Sardine	Sardina.
Sauma		Sagmarios		Anesse	Asina.
Sepon		Saepon		Billot	Ceppo.
Strassinar'		Stracinar		Se tuer de fatigue	Strascinarsi.
Scala			Scala	Echelle	Scala.
Spina			Spica	Epi	Spiga.
Sau			Sal	Sel	Sale.
Scou			Sevum	Suif	Cevo.
Sartaja			Sartago	Poele	Padella.
Sublar'			Sibilare	Siffler	Fischiare.
Serra			Serra	Scie	Sega.
Taigl	Tail			Coupure	Taglio.
Taula	Taula			Table	Tavola.
Toupin	Toupin			Petit pot de terre	Pentolino.
Tarabusteri		Tarabros		Lutin	Vispo.
Tian		Thycia		Plat de terre	Piatto di terra.
Tibla		Tryblion		Truelle	Cazzuola.
Taute		Teuthis		Culmar	Calamaro.
Touma		Tomos		Sorte de fromage	Sorta di cacio.
Tourton		Orton		Fouace	Focaccia.
Tron		Bronte		Tonnerre	Tuono.
Tela			Tela	Toile	Tela.
Tourdo			Turdus	Grive	Tordo.
Ueigl		Ilos		OEil	Occhio.
Ueigliau		Iluino		Eclair	Lampo.
Vacca			Vacca	Vache	Vacca.
Vergié	Vergez			Verger	Verziere.
Virar'	Virà			Tourner	Girare.
Vindimia			Vindemmia	Vendanges	Vendemmia.
Vespa			Vespa	Guèpe	Vespa.
Vespre			Vespere	Après-midi	Dopo mezzo giorno.
Ziccotà	Zicotta			Secouer la tète	Scuotere il capo
—	—	—	—	—	—

Les Goths, les Huns, les Vandales, les Lombards, les Francs, les nations appelées barbares, qui envahirent notre pays, y laissèrent aussi des traces de leurs différents langages, comme on le voit par le tableau ci-après :

NIÇOIS.	FRANCIQUE.	FRANÇAIS.	ITALIEN.
Frema	Fraum	Femme	Donna
Flasco	Flasche	Bouteille	Fiasco
Garba	Garbe	Gerbe	Covone
Harnesch	Harnisch	Harnais	Arnese
Kat	Kater	Chat	Gatto
Matou	Mat	Fou	Matto
Muscle	Muschel	Muscle	Muscolo
Necioula	Nachoule	Chouette	Civetta
Nuec	Nacht	Nuit	Notte
Nebla	Nebel	Brouillard	Nebbia
Raissa	Reis	Averse	Acquazzone
Ranso	Ransig	Rance	Rancido
Reinart	Reinard	Renard	Volpe
Roda	Rod	Roue	Ruota
Raubar'	Rauben	Voler	Rubare
Tastar'	Tasten	Tâter	Tastare
Tasca	Tascha	Poche	Tasca

TABLEAU DE MOTS ESPAGNOLS

qui correspondent au dialecte niçois, avec la traduction française et italienne.

NIÇOIS.	ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	ITALIEN.
Acabar'	Acabar	Achever	Finire
Adestrar'	Adestrar	Instruire	Ammaestrare
Aguja	Aguja	Aiguille	Ago
Amolar'	Amolar	Aiguiser	Affilare
Ardit	Ardit	Rusé	Ardito
Assegurar'	Asegurar	Assurer	Assicurare
Assendre	Encendre	Allumer	Accendere
Assetar'	Asentar	S'asseoir	Sedere
Avelana	Avellanas	Noisettes	Avellana
Cabra	Cabra	Chèvre	Capra
Caduna	Cada una	Chacune	Ciascuna
Content	Contento, satisfe-	Bien aise	Contento
Un deal	Un dedal (cho	Un dé	Ditale
Decolar'	Degollar	Décapiter	Decapitare
Domesteghit	Domesticado	Apprivoisé	Addimesticato
Denigrar'	Denigrar	Noircir	Denigrare
Desatendre	Desatender	Ne pas faire atten-	Non badare
Desfogar'	Desfogar	Exhaler (tion	Sfogare
Devergondat	Desvergonzado	Éhonté	Svergognato
Emendar'	Eumendar	Amender	Emendare

NIÇOIS.	ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	ITALIEN.
Enganar'	Enganar	Tromper	Ingannare
Ensalada	Ensalada	De la salade	Insalata
Espada	Espada	Épée	Spada
Escouba	Escoba	Balai	Scopa
Esgarrar'	Desgarrar	Déchirer	Stracciare
Esporcar'	Emporcar	Salir	Sporcare
Estournicar'	Estornudar	Eternuer	Starnutare
Estrec	Estrecho	Étroit	Stretto
Fregar'	Fregar	Frotter	Fregare
Faudieu, faudal	Delautal	Tablier	Grembiale
Giacchetta	Chaqueta	Une veste	Giubbone
Grege	Grey	Troupeau	Gregge
Indole	Indole	Caractère	Indole
Limon	Limon	Citron	Limone
Lite	Lite	Procès	Lite
Louton	Laton	Cuivre jaune	Ottone
Madurar'	Madurar	Mûrir	Maturare
Mentar'	Mentar	Mentionner	Mentovare
Mente	Mente	Esprit, âme	Mente
Merendar'	Merendar	Goûter	Merenda
Mesclar'	Mezclar	Mêler	Mescolare
Murailla	Muralla	Une muraille	Muraglia
Nave	Nave	Navire	Nave
Obedient	Obediente	Obéissant	Obbediente
Ostinat	Obstinado	Entêté	Ostinato
Paret	Una pared	Muraille, paroi	Parete
Pelota	Pelota	Paume	Palla
Pintar'	Pintar	Peindre	Pingere
Preparar'	Preparar	Apprêter	Preparare
Quiet	Quiete	Repos	Quiete
Rason	Razon	Raison	Ragione
Relfrejat	Resfriado	Enrhumé	Infreddato
Refrescar'	Refrescar	Rafraîchir	Rinfrescare
Remendar'	Remendar	Rapiécer	Rappezzare
Relori	Reloj	Horloge	Orologio
Renovar'	Renovar	Renouveler	Rinnovare
Rodar'	Rodear	Tourner	Girare
Rompre	Romper	Casser	Rompere
Raubar'	Robar	Voler	Rubare
Sabata	Zapatos	Souliers	Scarpe
Sastre	Sastre	Tailleur	Sarto
Segar'	Segar	Faucher	Segare
Serrar'	Cerrar	Fermer	Chiudere
Sobrepelis	Sobrepelliz	Surplis	Cotta
Seda	Seda	De la soie	Seta
Solar'	Solar	Ressemeler	Rissolare
Tapar'	Tapar	Boucher	Stoppare
Tardi	Tarde	Tard	Tardi
Trait	Traidor	Traître	Traditore
Travailladou	Trabajador	Ouvrier	Operajo
Tronar'	Tronar	Tonner	Tuonare
Vergognous	Vergonzoso	Honteux	Vergognoso
Vieil	Viejo	Vieillard	Vecchio

Aujourd'hui le dialecte niçois présente beaucoup plus de différence qu'anciennement, avec le patois provençal, à cause du développement qu'il a reçu de diverses langues, et plus particulièrement du français, de l'italien et de l'espagnol. Il y a plusieurs phrases en langue espagnole, que nous employons encore de nos jours à Nice, ainsi qu'on peut le voir par celles que nous allons citer dans le tableau ci après :

Phrases espagnoles	Correspondant au dialecte niçois	Traduction française
Aquella es la empresa.	*Achela es l'empresa.*	Voilà l'entreprise.
Es una maravilla.	*Es una maraviglia.*	C'est une merveille.
No era bastante.	*Non era bastant.*	Ce n'était pas assez.
Puntual en su deber.	*Pontual au sieu dever.*	Exact à son devoir.
A qui yace.	*Achi es.*	Ci-gît, ou ici.
Puente levadise.	*Puont levaïs.*	Pont-levis.
Asi es como lo entiendo.	*Ensin es coma lo entendi.*	C'est ainsi que je l'entends.
Asi está bien.	*Ensin estes ben, ou sias ben.*	Voilà qui est bien.
Esta es otra historia.	*Achesta es un'autra estoria.*	C'est une autre histoire.
Cuando yo fuese rico.	*Coura fossi ric.*	Quand je serais riche.
Tal cual es.	*Tal cal es.*	Tel qu'il est.
Ni tu, ni yo no lo sabemos.	*Ni tu, ni ieu non lo saben.*	Ni toi, ni moi nous ne le savons point.
Es de un natural colérico.	*Es d'un natural colerico.*	Il est colérique de son naturel.
Bien veo que me engaña.	*Ben veu che m'engana.*	Je vois bien qu'il me trompe.
Yo creo que será el gallo de la pasion, segun lo duro que es.	*Ieu crei che serà lo gal de la passion, tan dur che es.*	Je crois que c'est le coq de la passion, tant il est dur.

Todo va caro, señor, y non sabè vm. lo que pago yo de renta por esta casa.	*Tout va car, signor, e non sabès sen che paghi de renta per achesta maion.*	Tout est cher, Monsieur, et vous ne savez pas combien je paye de loyer de cette maison.
Ingerirse en cosas de otros.	*S'engerir' dei cauva dei autre.*	Se mêler des affaires d'autrui.
Yo tambien.	*Ieu tamben.*	Et moi aussi.
No sabia que hora era.	*Non sabii che ora era.*	Je ne savais pas l'heure qu'il était.
Sabe vm. que hora es ?	*Sabès che ora es?*	Savez-vous l'heure qu'il est ?
Corre la voz que ai reves ha sido de parte de los Turcos.	*Courre la vous che lu revès sigon de la part dei Turc.*	Le bruit court que ce sont les Turcs qui ont eu le dessous.
No se sabe a qui en creer.	*Non si sau a cu creire.*	On ne sait qui croire.
Es inutil, acabemos esta partida.	*Es inutil, acaben sta partida.*	C'est inutile, finissons cette partie.
No es todo oro lo que reluse.	*Non es tout or sen che relus.*	Tout ce qui luit n'est pas or.
Ahora, yo desearià ver una comoda.	*Aura ieu desirerii veire una comoda.*	Maintenant, je désirerais voir une commode.
Yo creo que me fixarè en esta.	*Ieu cresi che mi fisserai su d'achesta.*	Je crois que je m'en tiendrai à celle-ci.
Como està toda la familia ?	*Coma sta touta la famïa ?*	Comment se porte toute la famille.
No està bien.	*Non sta pa ben.*	Elle ne se porte pas bien.
Ella està resfrèada.	*Ella es refreiada.*	Elle est enrhumée.
No sabia que ella estaba mala.	*Non sabii pa ch'ella era malauta, che staïa mau.*	Je ne savais pas qu'elle fut malade.
Serra la puerta.	*Serra la puorta.*	Ferme la porte.

Nous avons, au quartier des *Caucades* (*cavalcate*), sur le Var, un endroit nommé *lou cal dei Spagnoù*. En dialecte niçois *cal* signifie maison tombée en ruines, comme réellement il y en a plusieurs dans cet endroit. Cependant le mot *calle* en espagnol signifie *rue*, ce qui ferait supposer que ce quartier était anciennement habité par des espagnols.



GLOSSAIRE ET NOTES.



Le marché aux herbes se tenait sur la place qui est à côté de la Cathédrale, ainsi que sur le devant, qui forme la place Rossetti. Ces deux endroits se trouvant insuffisants, depuis deux ans on y a encore affecté la promenade du Cours, sur laquelle le marché n'a lieu que dans la matinée.

Très souvent, en promenant sur le Cours aux heures du marché, à la poissonnerie et dans les rues de la ville, on entend prononcer certains mots et certaines locutions dont il faut être bien au courant du jargon local pour pouvoir les comprendre. Désirant, autant que possible, donner des éclaircissements sur notre patois ainsi que sur tout ce qui intéresse notre pays, nous avons dressé le Glossaire suivant, qui, bien certainement, n'a pas toute l'étendue qu'on pourrait lui donner. Nous y faisons remarquer plusieurs de ces mots populaires que MM. les étrangers ne peuvent pas comprendre faute d'en avoir l'explication. Ce glossaire, réuni aux tableaux qui précèdent, servira aussi à faciliter la lecture des diverses proses et poésies rapportées dans les pièces justificatives.

Il y a, dans notre dialecte, des termes bien simples, très-usuels et pourtant difficiles à traduire exactement en langue française.

Notre patois est très-riche, quoique l'on dise que nous nous servons du même mot pour désigner des objets bien différents. On dit, par exemple, que nous donnons le nom de gibier à tous les animaux quadrupèdes ou bipèdes, à plumes ou sans plumes, qui arrivent au marché. Si ces écrivains s'étaient renseignés à un bon et vrai niçois, au lieu de s'en rapporter aux informations de quelque amphibie, ils auraient pu se convaincre que nous n'appliquons le mot de gibier qu'aux animaux auxquels ce nom convient, et que nous ne confondons pas le rossignol (que l'on mange) avec le *roussignoù d'aglan* ou le *canari de grupia.*

La multiplicité des mots dont on se sert en ce moment à Nice est produite, ainsi que nous l'avons fait remarquer plusieurs fois, par le rapprochement des deux langues, française et italienne, et par la grande affluence d'individus des deux nations amies et sœurs, qui s'augmente toujours, grâce aux rapports de bon voisinage; par exemple, l'on dit aussi bien *buon suor* et *buana sera; mieu car* et *mon cer; demoni* et *demon; testimoni* et *temuoin*, ainsi que nous le dit dans les vers suivants, notre poète-ouvrier Guisol :

Per un terme n' hai tres a ciausir se lou coù :
S' una *voùta*, una *fes* non van ben, meti un *coù*.
Lou mieu patoas es ric: mi siervi, sensa gena,
Dei mot de fuora Pò, coma de ver la Sèna.

—

A

Abalana — Amande tendre, glands et fruits semblables.

Abrar' — Allumer, vieux mot qui n'est plus en usage.

Acabar' — Achever, finir, terminer une chose commencée; porter le coup mortel à un b'essé, à un malade; ruiner, enivrer complétement; au figuré, compléter la ruine.

Adoubar' — De l'italien *addobbare,* accommoder, ajuster, trier et nettoyer. On dit : *adoubar' lu fayoù*, ôter le fil aux haricots verts.

Agantar' — Saisir, attraper, atteindre quelqu'un. Le bonheur échappé *non s'aganta plus.*

Agassin — Cor, durillon aux pieds.

Aissa (l') — L'herminette des charpentiers.

Amoulounar' — Faire un tas de quelque chose : *un mouloun.*

Amourar' (s') — Se coucher par terre à plat ventre, pour se désaltérer à une fontaine, à un ruisseau ou à tout autre source.

Ancrat — Ancré, affermi, effectif, solide en fonds.

Appairar' — Rassasier, appaiser la faim, les passions : *non poù appairar'*, il ne peut satisfaire entièrement.

Arleri — Jeune homme gai, badin, d'humeur enjouée, qui aime à folâtrer.

Arna — Teigne, petit ver à tuyau, qui se change en mouche ; au figuré, le levain des galanteries de jeunesse, qui reste latent de nombreuses années dans le corps et le rend ensuite vermoulu lorsqu'arrive le déclin de l'âge mûr ; de là vient le mot *arnat*, vermoulu. On dit aussi : *tarat*, *cairounat,* rongé par le *cairon* ou *kairon*, petit ver qui ronge les olives.

Ase — Grain de raisin, de groseille, etc., etc.

Assipar' (s') — Broncher, heurter durement, rudement du pied. Au figuré on dit : *doun mi sieu assipat*, pour avoir eu une mauvaise rencontre.

Attrasi — Attirail, quantité de choses diverses, bagages superflus, embarrassants.

Aüra — A présent, maintenant, aussitôt, à cette heure; on dit : *es alla moda d'aüra.*

B

Babarota — Petite bête noire et ailée, espèce de coleoptère ; le nom de cafard qu'on lui donne en français, signifie hypocrite, bigot ; de l'arabe *caphar*, chrétien rénégat. Nous pensons qu'on l'a appelé ainsi parce que ordinairement les bigots et les hypocrites s'habillent en noir et sont :

> Semblable a l'eschifoua e negra babarota
> Che fuge la lumiera e s'entana en la crota,
> Che a pena a miegia nuec suorte dau poiridié
> Per si nourrì d'ordura e vieure en lo fumiè.

Baboou — *Faire baboou*, c'est poindre et disparaître subitement, se cacher et reparaître inopinément.

Bacias — Boue, fange des rues, des chemins.

Badajar' — Bâiller ; on le dit aussi d'une porte qui est entr'ouverte ou mal fermée.

Baliverna. — Sornette, discours frivole, badinerie, chose de rien.

Ballalin-Ballalan ! — Interjection imitative qui rend bien le balancement de la voiture dans une ornière profonde, applicable au *ballandrin* ci-après.

Ballandrin — Fainéant, libertin, qui ne veut rien faire, rien valoir, vicieux.

Batti, **Baci** — Diminutif de Jean-Baptiste ; on dit aussi *Titon*. Dans le dialecte de Gênes, Baptiste se dit *Bacicin* et par abréviation *Bacì*.

Batre la generala ou **faire de tarhetta** — Trembler de froid.

Bauma — Grotte, caverne naturelle ou factice.

Baus — Roche, rocher, roc isolé, petit bloc de pierres ; on dit aussi un *codo*.

Berrioun — Botte de paille ou de foin, assemblage, faisceau de choses de même ou de diverse nature, liées ensemble.

Bertau — Punaise des plantes, qui laisse une très-mauvaise odeur à tout ce qu'elle touche. Au figuré, on donne le nom de *bertau* aux personnes incommodes, qui vous sont à charge, qui vous causent quelque peine, qui gênent, etc., etc. Les joueurs malheureux donnent ce nom à la personne qui est placée auprès d'eux, et qu'ils accusent d'être la cause de leur perte.

Bila — Colère.

Blagit — L'état d'une chose desséchée.

Bletta — Petite baguette, petite canne, verge ; mener, commander à la baguette, c'est-à-dire avec hauteur et dureté ; il y a deux sortes de baguettes assez renommées à Nice; *la bletta d'oulivié*, et *la bletta d'avellanié* (noisetier). La baguette de noisetier rappelle le passage des troupes autrichiennes en 1815; tous les sergents en étaient pourvus et ils savaient s'en servir dans ces moments de confusion et de trouble ; les empiriques se servent de celles d'olivier et prétendent (sottement) avec leur aide, découvrir les sources et les mines.

Bouchetta — *Faire bouchetta*, faire la petite bouche, sourire imperceptiblement.

Bouffa — *Donar' de bouffa*, soufflets appliqués à un individu qui gonfle expressément les joues pour les recevoir.

Bouleaire — Nom que l'on donne à un petit cylindre en bois ou à un roseau, long tout au plus de cinquante centimètres, et dont on se sert pour remuer ou agiter quelque chose; on s'en sert particulièrement en ménage pour faire *la polenta* ou *li panissa*.

Boulegar' — Remuer, mouvoir quelque chose, *boulegoun*, *boulegaire*, homme remuant; ce mot se prend assez souvent en mauvaise part, mais l'accentuation peut aussi bien des fois lui donner une signification favorable.

Bourneu — Tube, tuyau en terre cuite.

Bourniera — Poche des habillements. Les étrangers arrivent *embe li bourniera pleni*, les uns de piastres, les autres de sarcasmes.

Bournigoun — Petite cache, recoin, cachette; on s'en sert aussi pour désigner une petite boutique sale et enfumée.

Bouiron — Espèce d'appât, vers passés à un fil, qui sert à la pêche des anguilles.

Bourousclat — Brûlé sans être cuit.

Braja — Pantalon, braïe; au figuré on dit: sortir *li braja netti* d'une affaire, c'est-à-dire se tirer d'une mauvaise affaire. On dit aussi : cette femme *puorta li braja*, pour dire qu'elle commande à la maison.

Brassetta (à la) — Bras-dessus, bras-dessous, avec amitié, intimité.

Bresca — Rayon de miel; au figuré, un morceau de quelque chose.

Briga de pan — Une petite miette, tant soit peu, un petit peu de pain.

Broca, brochetta — Cheville.

Broumeç — Espèce d'appât que l'on jette à la mer, pour attirer le petit poisson.

Bruniar' — Bruiner.

Brusch — Acre, piquant, assez fort, de l'italien *brusco*.

Bouai! — Equivaut au pouah! français. *Lou bouai!* est donc le mal au cœur. On fait *bouai* quand quelque chose déplait, fait mal au cœur. Le bon citoyen fait *pouah,* quand il entend médire sur son pays.

Budeu — Boyau, intestin; lieu étroit et long.

Bugada — La lessive. *Bugadiè,* une cuve en bois où l'on fait la lessive.

Buona (una) — On appelle ainsi les friandises, les douceurs que l'on donne aux petits enfants.

Buosc — Bois, forêt, *lou buosc de l'Estereu,* le bois de l'Estérel, sur la route de Nice à Fréjus Comme jadis ce bois était, à cause des voleurs, redouté des voyageurs, qui, presque tous, le traversaient à cheval parce que les voitures n'étaient pas aussi nombreuses que de nos jours, on dit proverbialement d'un lieu dangereux ou d'un magasin qui vous fait surpayer la marchandise: *es lou buosc de l'Estereu.*

C

Cadiera — Chaise, siége à dos, en bois, fer, etc., etc.

Cagnart — On se sert de ce mot pour exprimer l'ardeur du soleil. On dit *che cagnart,* pour dire: le soleil est très-ardent, il est en feu, il brûle.

Caireu ou *Kaireu* — Fichu triangulaire en mousseline, bordé d'une dentelle, qui sert de coiffure aux paysannes de Nice. Avec cette coiffure elles portent encore les cheveux en torsade, entourés d'un ruban de velours noir, qu'elles nouent sur le sommet de la tête. Elles ont en outre de longs pendants d'oreilles ronds, et une

chaîne (dite *cadenon*) en or. Souvent cette chaîne est remplacée par un ruban en velours avec un médaillon en forme de cœur, terminé par une croix de même métal du tour du cou, qui tombe sur la poitrine.

Caissela — Grosse dent ou dent mâchelière, qui sert à broyer les aliments.

Calignar' — Faire l'amour, convoiter avec passion.

Calignetta — Lampe en métal et à huile. Lumière.

Callar' — Descendre, s'abaisser.

Cambetta — Le croc-en-jambe.

Capoun — N'a point en niçois la même signification que son correspondant français *capon*. Un *capoun* est surtout un va-nu-pieds, un gueux, un misérable, plus encore au physique qu'au moral.

Car de gallina — Chair de poule, frisson.

Catouniera — Chatière.

Caussina — Chaux, ou pierres calcaires calcinées.

Cavagnou — Panier de jonc ou d'osier, à anse.

Ceco ou *Chècho*, *Cen* — François; diminutif de Francesco en italien.

Ciabra — Huer, faire des huées.

Ciamada — Aubade, concert sous les fenêtres avant l'aube du jour. Autrefois nos troubadours composaient des aubades et des sérénades; l'*Alba* ou *Aubade* était un chant d'amour, dans lequel le poète exprimait en général le bonheur qu'il avait goûté pendant une nuit propice, et les regrets causés par le lever de l'aube matinale qui le forçait de quitter l'objet de sa tendresse. Dans la *Serena* ou *Sérénade*, l'amant au contraire gémissait dans l'attente du soir, et accusait la longueur du jour qui le séparait de sa dame. Dans la première, le mot *Alba*, *Aube*, et dans l'autre le mot *sers*, *soir*, étaient placés dans le refrain ordinairement répété à la fin de chaque couplet.

Ciarceli — Joyaux, falbalas, volants; enfin tout l'attirail, tout le clinquant d'une toilette féminine.

Ciarivari — Charivari, principalement celui que l'on faisait aux veuves qui se remariaient. On l'emploie aussi pour désigner les querelles populaires.

Clarraire — Bavard; celui qui parle sans mesure ni

discrétion, ou de choses frivoles : *pas tan de ciarra e mai de faç* ; pas tant de paroles et plus de faits.

Ciaudeu — Echaudé.

Ciavana — Orage, vent impétueux, grosse pluie. temps d'orage, de trouble, d'agitation, de révolution. Au figuré, on dit à une femme mal accoutrée, qui a un chapeau ridicule, *che ciavana !*

Cica-strassa — Au propre, celui qui mange de l'étoupe. Au figuré, terme de mépris qui sert à caractériser les personnes qui ont l'air de mâcher toujours quelque chose. Nous avions dans le temps un gouverneur, qui avait cette habitude ; quand on parlait de lui, on ne lui donnait pas d'autre nom que celui de *Cica-strassa*.

Clavandiè — Crochet et chaîne en argent, où pend une paire de ciseaux et que les femmes accrochent à leur ceinture; dans le temps c'était une parure, un bijou indispensable à toute femme ou fille d'ouvrier.

Conca — Cuve de terre, pour couler la lessive.

Couassa — Calebasse : *sies una couassa* ou *una cougourda*. (Voir ce dernier mot).

Couatta — Taloche, donner une bonne tape, un coup avec la main sur la nuque.

Cougourda — Courge; au figuré, *sies una cougourda*, tu es un écervelé, une tête vide.

Couiffa — Bonnet rond, qui n'est plus guère de mode. Nos grisettes ont adopté un gracieux échafaudage de tulles, de dentelles et de rubans, qui jadis coiffait si délicieusement les jeunes mères. Plusieurs de ces grisettes forment cet échafaudage (qui souvent est d'une hauteur démesurée) avec leurs cheveux, ce qui est beaucoup plus gracieux, quoiqu'il leur donne un ton un peu plus évaporé ; d'autres, se forment des espèces de crêtes en rubans de toutes couleurs qui ne siéent pas mal à certaines figures, lorsqu'on les regarde en face.

Coujounar' — Tromper, railler, plaisanter, tourner quelqu'un en ridicule ; *non foù pas coujounar'*, il ne faut pas plaisanter ; on dit : *coujon* à quelqu'un qui se laisse facilement duper par bonhomie, et correspond à imbécile. On dit : *coujounet*, pour petit fat, petit sot; on dit aussi *viéduse*, ce qui signifierait *visage d'âne*.

Coulougnetta — Quenouillette, petite quenouille.

Cicicou (lu) — Les petits oiseaux.

Cumascle — Crémaillère, chaîne en fer qui pend à la cheminée et à laquelle on accroche les chaudrons, les marmites, etc., etc.

Clapiè de peira — Monceau, tas de pierres; d'où vient le mot *acclapat*, écrasé sous des décombres.

Coumoulun — Le comble de la mesure. Quantité prise pour l'unité et servant à exprimer les rapports; quantité mesurée, le plus haut degré de...

Crous — Croix. *La Santa Crous*, l'abécédaire, l'alphabet. Dans les vieux abécédaires une croix précédait les lettres majuscules, de là le nom de *Santa Crous*.

D

Day — Faux, instrument d'agriculture dont on se sert pour faucher.

Degoubia — Vomir copieusement. Au figuré, parler avec une grande volubilité ou manger avec une grande avidité.

Degoubiat — Gauche, maladroit.

Demamat — Sevré; au figuré, dégourdi, fin, luron.

Destrau — Espèce de hache, instrument en fer tranchant, à manche, dont on se sert pour fendre le bois.

Doublura si toccon (li) — On le dit de quelqu'un qui n'a plus le sou.

Douil — Ustensile de ménage en grès pour y tenir de l'eau à boire.

Draira ou *Rara* — Petit sentier, qui correspond à l'italien *stradicciuola*. Le mot *rara* signifie aussi une chose liquide ou transparente. On dit : *una soupa rara*, une soupe ou un potage très-allongés. *Achela estoffa es rara*, cette étoffe n'a pas de corps.

Duossa d'agliet — Gousse d'ail.

E

Embrenada — Traînée de chaux ou d'autres matières, que l'on fait partir de la demeure d'un amoureux jusqu'à la porte de la belle qu'il a délaissée pour en épouser une autre.

Embut — Grand entonnoir en bois, en forme de tuile, mais plat en dessous ; on s'en sert pour remplir les futailles.

Empatagnat — Souillé, rempli d'ordure, de boue. On le dit particulièrement des petits enfants : *s'es tout empatagnat de.....*

Enfoulopar' — Envelopper, entourer, mettre autour de quelque chose du linge, du papier, etc., etc.

Enplastrat — Barbouillé, empâté. De l'italien *impiastrato.*

Enteriga — L'agacement des dents.

Esca — Amadou. On dit aussi *esca* à l'amorce que l'on met pour attraper les poissons.

Escandail — Romaine, peson, instrument gradué pour peser.

Escarrasson — Echalas, bâton enfoncé en terre pour soutenir la vigne, ou tout autre plante ; tuteur. Du latin *scaluceus.*

Escasi — Quasi. De l'italien *quasi.*

Eschilassar' — Pousser des cris de joie prolongés, faire *richichi* ; c'est ce que font nos paysans les jours de leurs festins.

Eschinetta — *M'an faç eschinetta*, ils m'ont fait la courte échelle.

Eschissar' — Presser, serrer, écraser, étreindre avec force, pousser, se serrer les uns contre les autres. *S'eschissa lo portegal e si gieta l'escorsa.*

Esclatar' — Eclater.

Escotisson — Pique-nique.

Escoumessa — La gageure ; du *scommettere* des italiens.

Escouria — Les égouttures, les effondrilles.

Escudet — Emplâtre résineux qui s'applique sur la poitrine et sur le bas ventre, ordinairement aux enfants.

Espanar' — Essuyer, ôter, enlever avec rapidité, emporter sans laisser de traces. *La tempesta a tout espanat.*

Esparrar' — Glisser.

Espoussar' — Épousseter.

Estigne (s') — S'étouffer, s'étrangler en avalant trop vite ou de travers ; s'éteindre, mourir d'inanition.

Estraire — Extraire, tirer une chose, un corps.
Estrambalat — Extravagant, lunatique.
Estrassat — Déguenillé, qui a les habits en lambeaux.

F

Farandola — Farandole, espèce de danse, de course en mesure que l'on fait en signe de réjouissance; qui n'a pas entendu parler des fêtes populaires, des farandoles, à l'époque de la paix de 1814, et qui ne se souvient de celles de 1848 à la promulgation du Statut, où toute la population, sans distinction d'âge, de sexe et de condition, fit la farandole par toute la ville.

Fauda — Giron, cette partie d'une personne assise, qui est comprise entre la ceinture et les genoux.

Fayou — Haricots de toute espèce; au figuré on dit: *sies un fayou,* pour, tu es un stupide, un imbécile.

Fea — Brebis, femelle du bélier.

Fen — Fumier, excréments de quadrupèdes; paille ou foin mêlé de fiente pour amender la terre.

Fidé megianet — Vermicelle de dimension moyenne.

Frigaman — Bouillie de farine, que l'on sert en soupe; très-usitée parmi les paysans.

Frustar' — User, consommer, diminuer, détériorer; épuiser sa jeunesse. *Tout si frusta, eccetuat Dieu, e l'eternità.*

Fugairoun — Potager, fourneau pour faire les potages.

G

Gage — Gage, salaire, rétribution; on dit: *giugar' ai gage,* en parlant des jeux innocents; *la man cauda*, la main chaude; *a pluga* (colin-maillard), etc., etc.

Ganara (pià la) — Se griser, s'enivrer.

Gandaula — Loquet, petite fermeture simple, barre plate, mue par une petite bascule. Au figuré, *una vieja gandaula*, une vieille femme, bonne à rien, et qui se mêle des affaires des autres.

Garaç — Guéret, terre labourée, non ensemencée.

Garbeiron — Meule, monceau ou pile de gerbes de blé.

Garri — Rat, d'où vient le mot patois *ratiè,* souricière; *rattèta*, souris. Le mot *rat* n'est jamais employé en patois, et pourtant on a osé écrire: « Voici encore une bizarre locution niçoise. On applique le mot *rat* à toute cette petite famille de rongeurs ; *rats*, souris, mulots, etc., etc., qui pullulent à la ville et à la campagne. » Nous avons aussi la *rata-pignata*, chauve-souris, mulot. On dit : *lou garri es en l'estoupa*, le rat est dans l'étoupe, pour quelqu'un qui se trouve dans le pétrin, dans l'embarras. Le mot *ratiè,* souricière, a aussi été donné, dans ces derniers temps, aux banquiers qui escomptent à un taux usurier.

Garrouja — En italien *garbuglio*; grabuge, *sercà garrouja,* chercher noise.

Gateirou — Femmes de mauvaise vie.

Gaube — Adresse, dextérité, tournure fine.

Gaugna — Ouïes des poissons ; fesse, partie charnue du derrière de l'homme.

Gauragnada — Charogne, corps de bête morte.

Gaveu — Sarment, bois de vigne.

Genouiglion (a) — A genoux. *Genouigliatori*, prie-Dieu, petit ou grand escabeau, sur lequel on s'agenouille.

Glaba (a) — Gratuitement.

Giaina — Poutre, pièce de charpente.

Giarra, giarretta — Jarre, cruche grande, petite.

Gigiola — Cocarde ou nœuds de rubans que l'on distribue aux festins dans nos campagnes.

Gioja (li) — Les prix qu'on distribue aux fêtes de village.

Glaugna — Morceaux de vieux ustensiles en faïence.

Globou — Globe, ballon.

Gnif — Carotte.

Goga, *che goga !* — Quelle jouissance, quel délice ! au propre, jouir d'une magnifique perspective, tout en se balançant à l'escarpolette ; au figuré, se livrer à tous les plaisirs imaginables, les savourer avec délices. On dit aussi : *che scialla, si scialla !*

Goto — Gobelet, verre à boire.

Grafignar' — Égratigner, déchirer un peu la peau avec les ongles ; au figuré, on dit *grafignat* à un individu qui est piqué de la petite vérole. On lui dit aussi : *sembles una gratua.*

Graissiè — Endroit où l'on place les claies sur lesquelles on fait sécher les figues.
Gratua — Râpe, ustensile de ménage pour râper.
Greil — Cœur de la salade ; on dit aussi : *lou greil dei aulivië,* la pousse des oliviers.
Grinto (sies un) — Tu es un mauvais sujet.
Groula — Vieille savate.
Grupia — Crèche, mangeoire des bœufs, des ânes, etc.
Guorba — Corbeille.

H

Huasca — Entaille, brêche.

I

Issuga — Suie, matière noire et épaisse , qui s'amoncelle sur les parois des cheminées.

L

Lagramua — Lézard gris et plat.
Lasagna — Vermicelle large et plat.
Lauva — Ardoise, pierre tendre, bleuâtre et par feuilles.
Lauvanié — Morceau de bois cylindrique, long d'environ cinquante centimètres; on s'en sert pour préparer la pâte à faire *li rajola.*
Laveso — Chaudron, marmite en bronze, dont se servent les paysans.
Lecca — Attrape, tromperie.
Leccar' — Lécher, passer la langue sur quelque chose.
Lesca de pan — Tranche de pain. On dit *lesca ,* pour fesse.
Leventi (un) — Un fin matois.
Ligouban — Crevette, écrevisse de mer, crustacée. Le nom de *ligouban* fut donné en 1848, lors de la promulgation du Statut, aux rétrogrades ; on peut en voir la description aux deux poésies que nous avons rapportées ci-avant à pages 154 , 155.
Lissandri — Diminutif d'Alexandre.

M

Magagna — Contusion, pourriture, infirmité; de l'italien *magagna. La castagna es bella fuora, dintre a la magagna.*

Magau — Houe, instrument à double pointe pour labourer la terre. Au figuré on dit : *sies un magau*, tu es une fichue bête.

Malan (pies lou) — Tu vas te rendre malade, ou attraper quelque mal. De l'italien *malanno.*

Malon — Brique, carreau. La rue *Malonat*, tout-à-fait au pied du Château, a pris son nom des *malonarii*, ou fabricants de briques, qui jadis y avaient leur domicile.

Mandïo — Mouchoir, fichu.

Mandroun — Mauvais sujet.

Mandrouna — C'est littéralement une pourvoyeuse de mauvais lieux du plus bas étage; on donne souvent ce nom à une fille qui ne veut rien faire.

Marrias — Synonyme exact de truand.

Marrida — Mauvaise. On dit : *una marrida frema*, comme *una marrida figa.*

Martin — Nom d'un personnage de comédie, masque que l'on avait introduit sur le théâtre, à imitation des autres provinces italiennes, comme, par exemple, le *Meneghino*, de Milan ; le *Gianduja*, de Turin ; le *Pantalone*, de Venise ; l'*Arlequin*, de Bergame, etc., etc. Comme nous avons pris la liberté d'insérer, à page 150 de cet ouvrage, un fragment d'un écrit de notre ami Emanuel, nous n'avons pas voulu le livrer à la publicité sans l'en prévenir, et lui demander en même temps quelques explications sur ce personnage de Martin, type du paysan niçois. Voici ce qu'il nous a répondu :

Oneille, 9 août 1864.

CHER AMI,

Vous me demandez pourquoi j'intitule mes chansons : *li Canson de Martin, paisan nissart*, et pourquoi j'ai introduit ce comique dans mes comédies et dans mes dialogues.

Martin est un personnage de comédie, le type du paysan niçois, un masque que j'ai substitué à celui d'Arlequin dans les pièces que je composais, il y a vingt-cinq ans, en société avec mes collègues J.-B. Bottero, Joseph Giorgi, Auguste Fricou, pour le théâtre des marionnettes que nous avions monté au collége des Jésuites. Ce petit théâtre était machiné, Hercule Trachel en était le peintre décorateur, et votre cousin l'abbé Gioan, notre excellent ami, tenait le piano. Nos pièces étaient entremêlées de chants,

nous exécutions des morceaux d'ensemble, et dans les entr'actes MM. De Cessole, Sassernò, Imbert et les premiers artistes de passage à Nice venaient nous faire admirer leur beau talent.

Martin avait pris de la vogue avec ses saillies, ses bons mots, ses naïvetés pleines de malice. Les invitations des RR. Pères étaient très-recherchées et nous avions pour spectateurs assidus l'Evêque, le Gouverneur, le Président du Sénat, le Syndic et les premiers personnages de la ville. Il est bon de retenir que nous étions loin encore de 1848, et que dans la maison des Jésuites, à l'abri de leur toute puissance, nous pouvions dire bien de vérités, attaquer bien de ridicules; nous pouvions même nous permettre quelques excursions dans le champ de la politique, ce qui eut été difficile et dangereux de faire ailleurs. C'est ainsi que Martin, dans une comédie, désireux d'arriver au Syndicat et se proposant de captiver les électeurs de son endroit par un bon dîner, répond à quelqu'un qui paraissait douter de l'efficacité de ce moyen de séduction:

Aria de l'*écarté*.

Lu Roman cresion possible
E non eron pi tan sot,
Che emb' acò (1) *era accessible*
Pluton meme e lo sieu crol;
N'emparavon che Serbèra
Lo plus dur de toui lu can
Tan durbia li barriera
Per un buon mossèu de pan.

(1) Il fait signe de manger.

Elu Maire à l'unanimité des suffrages, il donne son programme:

Aria: *t'en souviens-tu.*

A l'aveni vuoli che la giustissia
Aighe per toui lo meme pes en man,
Non vuoli plus ch' argen ni amicissia
Concède anquei e refuse deman;
En lo consèu vuoli che cadun sighe
Autan che jeu, e vuoli escouta toui,
Non vuoli plus ch' en-per-achi si dighe
Per conseglié si sercon lu coujoui.

Voilà, mon cher Toselli, ce qu'était Martin, où et comment il est né . . . .
. . . .

C'est toujours avec bonheur que je puis évoquer ces souvenirs de ma jeunesse, les plus chers de mes souvenirs.

Je vous serre les mains affectueusement,

EUGÈNE EMANUEL.

Mascarat — Masqué, déguisé.

Mascoïnat — Il y a une petite place et une rue *Mascoïnat*. On n'en connait pas la vraie dénomination. Les uns disent: *maucouinat*, d'autres: *mascoujounat*. Quoi

qu'il en soit, il est certain qu'à proximité il y avait anciennement un lupanar, ce qui aurait pu faire donner à cet endroit le nom de *mascoujounal*, c'est-à-dire tu m'as trompé. Le nom de *maucouinat* est attribué à ce que dans cette rue il y avait des charcutiers qui, comme à présent, vendaient souvent des viandes froides et mal cuites, de la *maucouinada*.

Massacan — Pierre bonne pour assommer un chien; de l'italien *ammazza-cane*. Caillou brut; moellon à bâtir.

Mattansa — On dit faire *mattansa* lorsqu'on retire les thons des filets et qu'on les tue.

Maugrabeù ! — Ventrebleu ! diantre !

Meme mers (es de la) — Il est du même acabit, de la même trempe ou race. *Mers* vient du mot italien *merce*, marchandise.

Menoun — Chevreau, petit de la chèvre; on dit aussi *cabrit*.

Meringeaina — Aubergine.

Mesteirant — Homme de métier, artisan, ouvrier.

Mimi — Corruption de Barthélemi.

Mioun, *Mietta, Manin* — Diminutifs de Marianne.

Mouissara — Moustique, cousin. On dit: *fai attension à la mouissara*, pour: prends-y garde, tu as un mouchard à tes côtés.

Moujè (la) — En italien *moglie*; l'épouse.

Mouscadin — Fréluquet, petit maître.

Mouscous — Qui prend facilement la mouche.

Moussioun — Les moucherons.

Moutta (faire la) — Languir, être très-souffrant ou à la mort. On le dit surtout des petits oiseaux, quand ils se pelotonnent dans leurs plumes.

N

Najar' — Rouir le chanvre ou le lin. Chanvre, en patois *canebe*. Dom Buoniffaci, dans ses mémoires manuscrites, qui sont aux archives de la municipalité, dit que: *lou canebe avan che sighe reduç en tela li foù 27 operassion* :

1 Recueilli la semensa	10 Lou traire	19 Lou debanà
2 La trià	11 Lou seccà	20 Faire lu spleuò
3 Laurà lou canebiè	12 Lou massà	21 L'ordì
4 Lou semenà	13 Lou bergolà	22 Faire la tela
5 L'aigà	14 L'emblestà	23 La blanci
6 L'arrancà	15 Lou pencinà	24 La copà
7 Lou cascà	16 Lou filà	25 La cui
8 Faire li manada	17 L'escagnà	26 La bugadà
9 Lou najà	18 Lou blanci	27 Si mettre la camia

Nasca — Inule, conyse des prés.

Neblat — Fané, flétri; *un neblat*, un avorton, un homme imparfait, très-pâle, maladif. *Si necheli*, se dessécher, s'épuiser, maigrir beaucoup.

Nica — Diminutif de Dominique.

Niera — Puce.

O

Ome d'espressi — Un homme de rien, un homme pour rire, qui n'a que l'apparence d'homme.

Ouriou — Maquereau, poisson du genre scombres. Il y a aussi un oiseau appelé *ouriou;* c'est le loriot, *oriolus galbula*.

P

Pagliolada — Femme en couches, on ne lui donne ce nom que pendant le temps qu'elle garde le lit, après être accouchée.

Paire, Maire, Paigran, Maigrana — Père, mère, grand-père, grand'-mère. On dit encore en parlant d'un vieillard: *es un paigran*.

Pairoù — Grand chaudron, chaudière.

Paja — Paille. On dit : *fuec de paja*, pour une ardeur passagère.

Pajè — Meule de paille. *Un ome de paja.* On dit un homme de paille, pour dire un lâche. On le dit aussi de quelqu'un qui n'occupe une place, un emploi qu'en apparence. C'est pourquoi il ne faut pas juger les hommes par les places qu'ils occupent.

Pantai — Rêve, songe que l'on fait en dormant, vaine imagination de celui qui dort, illusion; *pantajar'*, rêver, faire des projets chimériques.

Paparotet — En italien *pappolata* ; espèce de bouillie pour les petits enfants.

Parpela — De l'italien *palpebra*, paupière.

Pastroujè — Un brouillon cancanier.

Patagna — Un coup que l'on donne avec la paume de la main.

Pataloue — Lourdaud.

Patassolar' — Fesser, tapoter.

Patau — Monnaie ancienne qui n'a plus aucune valeur.

Patrassié — Un homme patraque ; on dit *una patrassiera*, une femme qui n'a pas d'ordre et qui est négligée dans sa mise. On dit aussi *pataudas, patranas*, pour grand flandrin, grand bêta, ignorant.

Pecoul — Pédoncule, queue des fruits.

Pegoun — Savetier, du mot *pega*, poix. *Ieu preferi lo pegoun a un escrivan mentur e flatur, perchè es plus util a la sossietà.*

Pelancion — Le petit duvet qui s'attache aux vêtements.

Pelantrega — On donne ce nom à la peau presque décharnée qui pend de quelques parties du corps, surtout chez les vieillards et les personnes qui se lèvent d'une longue maladie ; on le dit aussi en parlant de la viande quand, attachée à la peau, il n'y a presque pas de chair.

Pelar' — Éplucher, trier et nettoyer.

Penech — Sommeil léger, assoupissement des sens ; *faire un penech*, sommeiller.

Pepin — Diminutif de Joseph ; on dit aussi : *Gè, Gego, Giausè*, diminutifs de l'italien *Giuseppe*.

Pessugar' — Pincer, serrer avec les ongles la superficie de la peau ; *pessugagna*, pincée.

Petto, *Pierretto* — Diminutifs de Pierre.

Pipioun, *repipioun* — De l'italien *pippionata* ; hableur, conteur de sornettes, de fadaises, de niaiseries, de fariboles, qui les conte et les raconte.

Pissalà — Espèce de compote faite avec du sel et des petits poissons pressés.

Pitolica — Chiquenaude, coup que l'on donne sur le nez avec le doigt du milieu replié, raidi et détendu.

Plassa — Place. A Nice, comme partout ailleurs, il y a de ces noms de convention, que tout le monde comprend

et dont tout le monde se sert, quoique n'étant pas d'une exactitude grammaticale. Ainsi, pour dire : je vais faire les provisions de bouche, on se sert de ces mots : *vau en plassa*, c'est-à-dire à la place aux herbes, à la poissonnerie, au marché aux volailles, etc., etc. C'est pour n'avoir pas compris cette expression que l'on a voulu nous en faire un grief. Mais, avant de critiquer, on aurait mieux fait de s'informer de la véritable signification de cette locution, et l'on aurait trouvé qu'elle est beaucoup plus simple que s'il fallait expliquer toutes ces sortes de marchés.

Platacoutura (a) — A plate couture; être complétement à sec d'argent, sans le sou.

Plouraire — Pleureur; *plourar'*, pleurer.

Poiroun — Serpette; *poujera*, serpette plus grande.

Porteta — Petite porte; *portau*, portail, porte cochère, la principale porte d'entrée d'une propriété.

Au commencement de cet ouvrage, nous avions écrit : « ...... à peine eus-je ouvert la *portette*, je trouvai...... etc., etc. » Le prote de l'imprimerie nous fit observer que le mot *portette* ne figure point sur le dictionnaire de l'académie. C'est précisément pour ce motif, nous lui répondîmes, que nous l'avons souligné afin qu'il fut imprimé en lettres italiques, pour faire remarquer que nous avons employé arbitrairement un mot qui n'est pas français, quoique très-usité dans notre patois. Nous nous étions dit : puisque de *maison*, de *fille*, de *hache*, de *chanson*, etc., etc., on a fait maisonnette, fillette, hachette, chansonnette, etc., etc., pourquoi de *porte* ne ferait-on pas *portette*, et dire d'un seul mot ce qu'il faut exprimer en deux : *petite porte*. Cependant, ne voulant pas faire d'innovation en matière de langue et nous arbitrer un pouvoir qui ne nous appartient pas, nous fîmes remplacer le mot *portette* par celui de *petite porte*, et bien loin d'imiter certain bel esprit qui, sans aucun respect pour les règles grammaticales, se fait une orthographe à sa manière, et ose écrire : *équart*, *parsque*, *oût*, etc., etc., au lieu de : écart, parce que, août, etc., etc., nous priâmes le prote de vouloir bien nous prévenir, si d'autres mots non français se fussent glissés dans le cours de notre ouvrage, afin de les remplacer.

Poultoua — Signifie très-propre; mais, dans un sens ironique, dans la ballade portée à page **104**, on trouve

villena pouitoua, terme qui est plutôt employé en signe de commérage ou de mépris.

Pous (lo) — Le puits; le pouls, la tempe. Quelqu'un reçoit-il un coup grave à la tête, on s'écrie : *ah ! beu Dieu ! se lou picava au pous*, *restava sec*; mon Dieu ! s'il avait reçu le coup sur la tempe, il tombait raide-mort ; parce que le vulgaire considère cette partie de la tête comme très-sensible et l'un des principaux siéges de la vie.

Pous (la), *Poussiera* — La poussière.

Poutité — Mets qui est fait avec tous les soins.

Prega-dieu — Espèce de sauterelle verte ou grisâtre. On donne le nom de *prega-dieu de restoubla,* aux bigots et aux faux dévots.

Preire — Prêtre ; on donne ce nom à tous ceux qui ont l'ordre du sacerdoce. — Un bon prêtre est un envoyé de Dieu. — Massillon dit : dans les prêtres, comme dans le peuple, l'ignorance est bien plus à craindre que les lumières. — Lorsque le sacerdoce descend de l'autel sur l'arène des passions, il est impossible qu'il ne soit terrassé. — Hume nous dit que : dans tous les siècles, le sacerdoce fut l'ennemi de la liberté, et qu'il favorisa le despotisme.

Puar' — Monter ; *puada,* montée.

R

Rabaton (à) — Par bonds, à toutes jambes.

Radassa — Écouvillon, linge attaché à un bâton pour nettoyer les barriques. On appelle *escoubaillon,* l'écouvillon qui sert à nettoyer le four.

Radassaire — Ouvrier qui nettoie avec un écouvillon les futailles d'huile.

Ramassa, *Scouba* — Balai. On dit: *ramassa nova*, *ramassa tougiou ben.* Ce proverbe s'applique surtout aux domestiques . qui, pendant les premiers jours de leur entrée dans une maison, font leur service avec beaucoup d'attention et de zèle ; mais, pour nous servir d'une expression bien connue, ce n'est qu'un feu de paille, car elles ne tardent pas de se relâcher et de donner de nombreux sujets de plainte à leurs maîtres. Il est à regretter que le règlement sur les livrets des

personnes de service, soit presque tombé en désuétude. Le nom de *ramassa* nous rappelle que, dernièrement, un plaisant a appelé quai des *ramassa* (des balais) le quai Masséna, que l'on a cherché à débaptiser pour lui donner le nom de *quai des Palmiers*. Voici ce que proposait une feuille de la localité : « Après cela nous ne souhaiterons plus qu'une chose, c'est que cette voie incomparable reçoive le nom qui lui revient de droit, celui de quai des Palmiers. » Mais on avait tellement ficelé ces pauvres palmiers, qu'ils ressemblaient effectivement à des manches à balais. Quelques jours plus tard, on lisait dans le *Journal de Nice :* « Pour compléter la toilette des palmiers, on vient de décapiter leurs branches feuillues, à tous, sans distinction d'âge ni de sexe. Ces arbres, installés sur cette promenade pour y symboliser la douceur et la fécondité du climat de Nice, ressemblent aujourd'hui aux petites aigrettes vertes dont on s'est plu à orner le schako de nos officiers d'infanterie. » D'autres ont ajouté que, depuis cette décapitation, ces malheureux palmiers ressemblent à des pinceaux à barbe..... — Voilà quatre nouvelles dénominations !!!

Il faut espérer que ce magnifique quai conservera son premier nom de *quai Masséna*, qui rappelle une des gloires du pays, et que notre municipalité fera la sourde oreille à toutes ces suggestions qui ne tendent à rien moins qu'à effacer notre passé.

Rampin — Petit engin en forme d'ancre, dont on se sert pour retirer quelque chose du fond de l'eau.

Rasclar' — Râcler ; on dit : *rascla ciamineja,* ramoneur ; *rasclaire ,* râcleur.

Ravaria — Délire.

Recassar' — Recevoir dans les mains , dans un mouchoir ou dans le tablier, quelque chose qui tombe.

Redris, *Redrissoun* — Une personne qui entend bien le ménage et l'économie.

Refrejat — Refroidi , enrhumé. On dit : *tapa la soupa che non si refreje ;* couvre la soupe afin qu'elle ne se refroidisse pas.

Remoun — Bruit , tapage.

Remourche-ti — Traîne-toi ; du français remorquer.

Rifouà — Raifort , radis.

Roumegas, *Baragnas* — Ronce , arbuste épineux et

sarmenteux, obstacle. On dit: attention, ne parle pas, *li ha de baragnas*, en faisant allusion aux personnes qui écoutent.

Roupa — Vieille capotte.

Rousta (una) — Une volée de coups. On dit aussi: *una pignada, una rasclada.*

Rusca — Liége.

S

Sagattar' — Tuer, égorger.

Sagetta — Fille assez sage, modeste, tranquille, posée.

Salabre — Truble, engin de pêche, espèce de panier-filet en forme de pain de sucre, entouré d'un cerceau et emmanché d'un bâton. On fait aussi des *salabre* en gaze pour la chasse aux papillons.

Sarrain — Sarrazin; on appelle encore aujourd'hui *lo canton dei Sarrain*, l'extrémité de la rue de la Préfecture, du côté du château, parce que, dans le temps, les Sarrazins que l'on faisait prisonniers y étaient relégués.

Sartaja — Poèle à frire; ce mot vient du latin *sartago.*

Sau — Sel ; *una frema sensa pudou es un plat sensa sau.*

Sautar' fuora dau semenat — Sortir de la question, battre la campagne.

Scemo — Mot italien : imbécile, pauvre d'esprit.

Seglioun — Seau en bois sans anses.

Signa-Gioana — De l'italien *Signora Gioanna*; on donnait anciennement le nom de *signa* à toute femme d'un certain âge, qui faisait commerce, qui tenait un magasin ; à une revendeuse de comestibles, etc.

Simech — Un coup de revers de main. Il a reçu un *simech;* au figuré, il a échoué, il a reçu un échec, un affront, une mortification.

Simia — Punaise, du latin *cimex*; insecte puant.

Sivada — Avoine ; on dit: *la sivada non es facia per lu aë,* à un individu qui critique tout, et qui trouve tout mauvais.

Soulejar' (si) — Rester ou se chauffer au soleil.

Sourdà (faire lo) — Jouer au soldat, ou la bataille des enfants à coups de pierres. Une chose remarquable,

c'est que, toutes les fois qu'il y a eu quelque remue-ménage politique, il y a eu aussi recrudescence de fureur parmi les enfants pour jouer au jeu du soldat et singer les batailles. Nous nous rappelons qu'au temps de notre jeunesse, c'était un véritable délire. L'autorité dut intervenir et prendre des mesures sérieuses pour empêcher ces combats que les grands garçons avaient poussé jusqu'à la frénésie ; nous-même, tout petit que nous étions encore, nous commencions à nous en mêler. Nos contemporains n'auront pas encore oublié la division qui existait entre les Corses, habitants de la place Napoléon, réunis à ceux du Port; et les Anglais, habitants des faubourgs de St-Jean-Baptiste et de la Croix-de-Marbre, ainsi que les batailles que ces deux partis se donnaient, sur les deux rives du Paillon, à coups de pierres, lancées avec des frondes, et les graves blessures que souvent ils en recevaient. Un jour, les faubouriens victorieux poursuivirent les Corses jusqu'au sommet du Château, et là, il s'engagea une lutte si forte que, pour l'assoupir, il fallut l'intervention des pères et des autorités accompagnées de leur agents. Ces espèces de luttes durèrent assez longtemps, et on donne encore aujourd'hui le nom de Corses aux habitants de la place Napoléon.

Stournic — Eternument, mouvement subit et convulsif des muscles de la respiration, causé par un picotement aux narines. On dit d'un petit homme mal bâti, d'un avorton : *sembla un stournic.* C'est un bout d'homme, un petit homme mal fait.

Sueja — Latrine, fosse à immondices, caveau voûté pour recevoir les excréments.

T

Tacheta — Très-petites pointes à tête large et plate qui servent à ferrer les chaussures grossières et de pacotille.

Tantifla — Pomme de terre.

Tap — Bouchon.

Taragnigna — Toile d'araignée. Au figuré, vapeur qui trouble la vue, brouillard qui obscurcit les idées.

Tatà (la) — La gardeuse de tout petits enfants, moyennant une très-faible redevance. Elle les tient propres

et cherche à leur donner, de son mieux, la premièro connaissance de l'alphabet. Les *Tatà* s'en vont aussi comme beaucoup d'autres choses; elles ont été remplacées par les salles d'asile. On dit aussi *faire tatà*, dans le sens de *faire babouù* (voir ce mot).

Taüt — Bière, cercueil.

Tavan — Taon; *tavanegea*, il papillonne en bourdonnant.

Tea — Bois résineux.

Tintat — Un homme qui a le timbre un peu fêlé.

Tité — Poupée, terme dont se servent les enfants; *faire la tité.*

Touana, *Tonin*, *Toni* — Diminutifs d'Antoine; on dit: *sies un Toni*, pour dire: tu es un niais et benêt.

Tourtoira — Sarrasine, vanne; espèce de porte dont on se sert pour arrêter l'eau d'un canal; engin en bois ou en fer, que l'on descend de haut en bas pour empêcher le passage des eaux.

Trapiar' — Fouler avec le pied.

Trufar' — Se moquer, se railler de...... *Si trufar' dei autre, es si trufar' si meme.* Le sage ne se moque que de lui-même.

U

Uyau — Éclair, qui précède le tonnerre.

V

Vai-ti pià — Veut exprimer la même chose qu'en français, c'en est fait.

Vana — Couverture piquée. On dit: *una testa vana*, pour tête vide, bonne à rien.

Vidassa! (che) — Large, joyeuse vie.

Vieste-ti — Habille-toi; de l'italien *vestirsi*.

Vigna — Campagne. On dit: *vau a la vigna;* je vais à la campagne.

Vigoria (faire) — Encourager, se faire courage, à la suite d'une maladie ou d'un revers de fortune.

Viroulet — Morceau de bois tournant, fixé par un clou sur une porte d'armoire ; il sert de loquet.

Viscada — Gluée.

Votre (faire de) — Faire des révérences, des courbettes.

Voùta (una) — De l'italien *una volta,* une fois. On dit communément : *faire li voùta*, qui signifie faire plusieurs fois le tour d'une église. On se sert particulièrement de cette expression quand on va en pélérinage au Sanctuaire de N.-D. de Laghet. Ce monastère a une galerie tout autour, et il est d'usage que les processions, composées presque toutes de *batue* (confréries de pénitents), avant de pénétrer dans l'intérieur de l'église, elles font neuf fois le tour des arcades, en commémoration des neuf voyages que la Sainte Vierge fit pendant sa vie. Ces tours se renouvellent le soir, après les vêpres, pour demander à la Madone la guérison de quelque grave infirmité, etc., etc..

Z

Zizola — Bise, vent sec et froid.

